

LES ÉCRITS SPIRITUELS DU PÈRE VINCENT HUBY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Réédités d'après les textes originaux par J. V. BAINVEL
de la même Compagnie

TOME PREMIER

Notes intimes, Maximes et Opuscules

Précédés d'une Préface générale

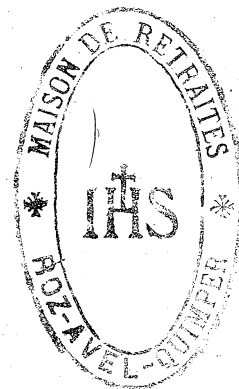


MCMXXXI

Les écrits spirituels
du Père Vincent Huby

TOME I

Notes intimes, Maximes et Opuscules



44208

LES ÉCRITS SPIRITUELS DU PÈRE VINCENT HUBY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Réédités d'après les textes originaux par J. V. BAINVEL
de la même Compagnie

TOME I

Notes intimes, Maximes et Opuscules

Précédés d'une Préface générale



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXXI



46
245
5
1146

Nihil Obstat
J. AURIAULT
8 Februarii 1930.

IMPRIMATUR
V. DUPIN
Lutetiae Parisiorum, die 3^a Martii 1930.



Document numérisé en 2020

PRÉFACE GÉNÉRALE

I. — Notice sur le P. Huby.

Le P. Vincent Huby est assez connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de le présenter longuement aux lecteurs (1). Né à Hennebont, le 15 mai 1608, il fit ses études au collège des Jésuites, à Rennes. Il songeait, en finissant sa rhétorique, à entrer dans la Compagnie de Jésus. Son père, pour le détourner de cette idée, l'envoya faire sa philosophie à Paris, dans un des collèges de l'Université; mais le jeune homme persista dans son dessein, et, le 25 décembre 1625, il était admis par le P. Coton, alors provincial, au noviciat de Paris. Il avait eu

(1) Qu'on me permette de signaler *La Vie du P. Vincent Huby*, dans le livre du P. Champion intitulé : *La Vie des Fondateurs des maisons de retraite, M. de Kerlivio, le P. Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus, et Mademoiselle de Francheville*, que j'ai réédité dernièrement chez Beauchesne, d'après le texte même de Champion.

pour professeur le P. Rigoleuc, qui devait l'initier aux missions bretonnes. Après son noviciat, il fit une année de rhétorique à Rennes; puis trois ans de philosophie à La Flèche, suivis de trois ans de régence à Vannes. Après quoi, il fit ses quatre ans de théologie à Paris. Ordonné prêtre, il fut un an professeur de rhétorique à Vannes, et un an régent au même lieu. Il fit son troisième an de noviciat à Rouen, puis fut envoyé à Orléans comme régent d'une basse classe. C'est là qu'il fit sa profession solennelle, le 8 septembre 1643. Suivirent huit années de demi-repos (car il avait la santé délicate), partie à Orléans, partie à Vannes, où il fut préfet des classes et professeur de théologie morale. A Vannes, il retrouva le P. Rigoleuc et l'accompagna dans ses missions. Mais on l'en retira pour le faire recteur au collège de Quimper. Il n'y resta pas longtemps. Revenu à Vannes près du P. Rigoleuc, il y fonda les maisons de retraite, avec le concours de M. de Kerlivio et de Mlle de Francheville. Il y consuma les trente dernières années de sa vie, avec un succès et des fruits merveilleux, qui répandirent au loin la réputation des maisons de retraite, et qui suscitèrent dans la France entière,

dans plusieurs contrées de l'Europe, et jusque dans les lointaines missions des Indes ou de la Chine, des œuvres analogues, dont l'effet, à travers les vicissitudes des temps, s'est fait sentir, non seulement jusqu'à la suppression de la Compagnie ou jusqu'à la Révolution française, mais, peut-on dire, jusqu'à nos jours. Il y mourut en odeur de sainteté, le 22 mars 1693. Sa vie fut publiée, cinq ans après, par le P. Champion, avec celles de M. de Kerlivio et de Mlle de Francheville (1). Il est resté en grande réputation dans toute la Bretagne. Ses écrits, souvent réédités, traduits en plusieurs langues, font encore les délices des âmes pieuses.

Le P. Huby fut moins un écrivain qu'un homme d'œuvres. Ses écrits mêmes sont des actes plutôt que des livres. Sauf deux ou trois, à peine peut-on leur donner le nom de livres. Ce sont plutôt des tracts pour expliquer une dévotion ou une pratique de piété, des opuscules pour inculquer fortement une vérité importante, des feuilles pour aider les retraitants à se pénétrer d'une grande vérité, des secours, en un mot, pour

(1) *La vie des fondateurs des maisons de retraite*, Nantes, 1698. Réédition, Paris Beauchesne, 1929.

la prière et la méditation (1). Il avait un art singulier pour amener les plus simples à réfléchir par eux-mêmes et à prier de cœur, à faire un peu d'oraison mentale. A cet égard, il est un maître, sans égal peut-être, soit pour initier les commençants, soit pour introduire des âmes plus avancées dans une sorte d'oraison affective, très pratique et très profitable (2). Ces écrits étaient mis aux

(1) Voici ce qu'en dit le P. CHAMPION, *livre cité*, p. 222-224 : « La huitième invention de son zèle est cette multitude de livres et de feuilles imprimées qu'il distribuait gratuitement et qu'il envoyait de tous côtés. Ne pouvant pas être partout, ni faire entendre sa voix dans tous les lieux où il eût désiré de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, il suppléait à ce défaut par ses écrits, et la vénération qu'on avait pour sa personne leur donnait autorité. Tout ce qui venait du bon P. Huby était reçu avec respect, et l'on ne peut dire les biens qu'il a faits par ce moyen. » Edition Beauchesne, XXXVII.

(2) Le P. CHAMPION a très bien vu ce caractère des écrits du P. Huby, et cet effort pour mettre l'oraison mentale à la portée de tous. Expliquant « la sixième invention de son zèle », qui est une manière d'honorer les cœurs de Jésus et de Marie par des médailles symboliques et par « le chapelet du cœur », il ajoute : « Il jugeait que cette manière de prier est un excellent moyen pour acquérir l'esprit d'oraison, et d'ailleurs qu'elle est à la portée des personnes même les plus grossières, des ignorants, des enfants, des infirmes et des malades. *Il y en a peu, dit-il, qui puissent fournir d'eux-mêmes à une méditation dans les formes; mais où il ne s'agit que de l'affection, c'est de quoi tout le monde est capable, et Dieu ne demande autre chose sinon que nous l'aimions. Aimons-le, quoique sans discours et sans paroles.* » L. c., 218-219. Ibid., XXXV.

maines des retraitants, distribués gratuitement, envoyés de tous côtés, comme nous le dit le P. Champion. Ils étaient, sauf peut-être quelques traités pour les prêtres, sans nom d'auteur. D'où la difficulté d'en retrouver plusieurs. Car jamais il n'en a été fait de recueil complet, et, qui pis est, le recueil le moins incomplet que nous en ayons ne nous les donne que « raccommodés », suivant l'expression du collecteur, et retouchés au point d'être méconnaissables. C'est pourquoi j'ai entrepris cette étude, avec l'espoir d'amener des recherches et des communications destinées à rendre possible une édition qui nous donne enfin les œuvres spirituelles du P. Huby, sous leur forme originale.

Dans cette étude, nous présenterons d'abord une idée des écrits du P. Huby. Nous ajouterons ensuite quelques mots sur leur état actuel dans les éditions, notamment dans la plus répandue. Enfin nous donnerons quelques indications sur le travail à faire (1).

(1) Il s'en faut que j'aie eu sous la main les moyens nécessaires pour donner à cette étude un caractère strictement scientifique. J'ai dû me contenter de rédiger les notes recueillies çà et là au hasard des circonstances. Je dois des remerciements particuliers aux Religieuses

II. — *Les écrits du P. Huby.*

Voici le catalogue de ces écrits, tel que nous le donne le P. Champion (1). Je me contente de les numéroter pour faciliter les renvois. J'ajouterai en note quelques références à un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, dont il sera question plus loin :

« LIVRES. — 1. La pratique de l'amour de Dieu. — 2. Traité de la retraite. — 3. Le bon prêtre. — 4. La bonne mort. — 5. La dévotion des croix. — 6. L'explication des médailles du Cœur de Jésus et de Marie. — 7. Réflexions importantes sur l'intempéran-

de l'Hôtel-Dieu S.-Joseph (Laval) et à celles du monastère de Sainte-Croix (Poitiers), qui m'ont gracieusement prêté des éditions de la *Pratique*; au P. A. de Becdelièvre pour le prêt de Champion; à M. Régnier, secrétaire de l'Institut, qui a puisé pour moi dans sa collection personnelle d'auteurs ascétiques, deux petits volumes du P. Huby (*Pratique*, Nancy, 1734; *Règlement*, Caen, 1748); au P. Watrigant, qui m'a donné de précieuses indications et m'a communiqué l'édition originale de l'opuscule intitulé *Le bon Prêtre*; au P. Gibert, qui m'a gracieusement prêté le volumineux manuscrit (copié, je pense, au moins en grande partie, sur celui de la Mazarine dont il sera question plus loin), recueil précieux de pièces et documents relatifs aux Retraites de Vannes. Ce recueil est l'œuvre du P. Corbet (1693-1698), l'un des successeurs du P. Huby dans l'œuvre des Retraites. Grâce à ces concours charitables, le présent essai, tout insuffisant qu'il est, amènera, j'espère, des recherches ultérieures en vue d'une édition qui s'impose.

(1) L. c., 222-224. *La vie du P. Huby*, XXXVII.

ce des ecclésiastiques. — 8. Instruction touchant les procès. Conduite d'un homme qui veut vraiment se sauver, etc. (1). — 9. Méditations sur l'amour de Dieu pour les retraites. — 10. Motifs d'aimer Dieu pour chaque jour (2).

« CAHIERS. — 11. La valeur du temps. — 12. Acte et demande de l'amour de Dieu. — 13. Moyen de s'affranchir du péché quand on l'a commis. — 14. Pratique facile et importante pour se préserver du plus grand des maux, qui est de mourir en péché (3). — 15. Le chapelet des fins dernières.

« FEUILLES. — 16. Les images morales et leur explication. — 17. Avis absolument nécessaires aux confesseurs. — 18. Points importants pour la conduite des ecclésiastiques. — 19. Règles pour faire saintement les visites. — 20. Liste de divers biens à pratiquer et à procurer. — 21. Motifs d'aimer Jésus-Christ. — 22. Le secret des secrets pour être heureux dès ce monde (4). — 23. Six propo-

(1) Dans le *mst de la Mazarine*, l'etc. est remplacé par : « Plaidoyer du diable contre un pécheur à l'heure de la mort et au jugement de Dieu. Exemple des martyrs ». Ces quatre opuscules auraient donc paru en un même volume.

(2) Son dernier ouvrage d'après CHAMPION, p. 254. Il contient, dit SOMMERVOGEL, plusieurs des opuscules précédents (*Bibliothèque des Ecrivains de la Comp. de Jésus*, t. 4, col. 503). L'éditeur de 1755 complète le titre en écrivant : *pour chaque jour du mois*.

(3) Dans le *mst de la Mazarine* : « péché mortel ».

(4) D'après le même *mst* : « pour être vertueux et heureux ».

sitions sur l'importance des retraites. — 24. L'obligation qu'on a de faire la retraite. — 25. Résolutions chrétiennes. — 26. Remède aux péchés les plus ordinaires. »

Cette distinction des *livres, cahiers, feuilles*, est très intéressante : elle nous met en face des pièces, telles que Champion les avait sous les yeux. Quant au fond des choses, elle est, semble-t-il, un peu factice, et tel recueil, classé parmi les « livres », sans doute parce qu'il a été publié comme tel par le P. Huby lui-même, n'est qu'un « cahier » où sont reliées sous la même couverture des choses fort disparates. Voir n° 8.

De plus, l'énumération ne paraît pas complète. Déjà nous avons vu, au n° 8, un *etc.* qui remplace deux opuscules. Un manuscrit de la bibliothèque Mazarine permet de compléter la liste par l'indication de quelques autres *cahiers* ou *feuilles* que le P. Huby mettait aux mains des retraitants. Nous les ajoutons aux numéros qui précèdent (1).

Voici d'abord une série qui regarde le règlement de la retraite (2). — 27. Instruc-

(1) D'après SOMMERVOGEL (t. 4, col. 501, n. 7, cf. t. 9, col. 500), qui les donne sur une copie faite par le P. Watrigant.

(2) Cette série comprend les nos 20-24 de Sommer-

tion pour la retraite. — 28. Avis généraux qu'il faut observer dans les retraites. Règles pour la retraite. — 29. Ordre du jour pour la retraite. — 30. Les prières du matin et du soir.

La seconde série est plus longue et plus variée. — 31. Passages de l'Écriture Sainte pour remédier à ses péchés (cf. n. 26). — 32. Dieu te regarde, pécheur, ou la folie du pécheur. — 33. Pratique chrétienne pour bien commencer et finir la journée. — 34. Conduite chrétienne pour la confession. — 35. Instruction touchant la prière vocale et mentale. — 36. La destruction de l'ennemi de Dieu et de l'homme. — 37. Défense, de la part de Jésus-Christ, de faire excès et de s'enivrer. — 38. Les litanies des saints Anges en latin et en français. — 39. Abrégé de la dévotion des croix. — 40. Oraison de la Société de la croix. — 41. Discours que les ossements des morts qui sont dans les cimetières et les reliquaires tiennent aux vivants. — 42. Le chapelet d'actes. — 43. Le chapelet pour les enfants, les mourants et les morts.

A ces divers opuscules on peut ajouter le *Témoignage sur Armelle Nicolas*, Vannes, février 1672 (reproduit dans les anciennes éditions de la *Vie de la Bonne Armelle* par

vogel. Elle y est intercalée entre l'opuscule 15 et l'opuscule 16 du catalogue Champion, c'est-à-dire entre le dernier des *cahiers* et la première des *feuilles*.

la SŒUR JEANNE DE LA NATIVITÉ) et la *Lettre* à M. le curé de Sandillon, 25 avril 1644, au sujet d'une mission (reproduite dans les *Annales des soi-disant Jésuites*, IV, 4-5).

Le P. Sommervogel fait remarquer que plusieurs de ces opuscules ont été insérés, et cela par le P. Huby lui-même, dans d'autres ouvrages du même auteur. Ainsi les opuscules 12, 21, 42 se retrouvent dans le livre des *Motifs d'aimer Dieu* (10). Beaucoup d'autres sont dans le même cas.

D'autres groupements ont été faits dans les éditions subséquentes, sans qu'il soit toujours possible, sauf après vérification sur les textes, d'affirmer l'identité ou la non-identité de la pièce insérée avec l'un ou l'autre des opuscules mentionnés ci-dessus. Ainsi la *Pratique de l'amour de Dieu* a été augmentée de « *Considérations et pratiques* propres pour exciter et augmenter en nous l'estime, l'amour et l'imitation de Notre-Seigneur ». Ces *Considérations et pratiques* ne sont, autant que j'ai pu le vérifier, que des reproductions ou des extraits de l'un ou l'autre des opuscules qui viennent d'être indiqués (6, 12, 21, 39, 40, 42). Ces additions se trouvent dans les éditions de Vannes (s.

d.), de Namur (1706), de Bruyères (1777), de Nancy (1734), de Caen (1748), etc.

A ces opuscules il faut joindre ce que l'édition de Caen appelle « les *Règles* et les *Maximes spirituelles* du P. Huby pour sa conduite et celle des personnes de piété qui tendent à une haute perfection ». Ces « *Règles* et *Maximes spirituelles* » ont été publiées à part comme un ouvrage distinct du P. Huby : à Caen en 1748, chez Pyron ; chez Mame, à Tours, en 1854 ; chez Vromant, à Bruxelles, en 1886, etc. On y joint aussi, soit sous le même titre (c'est le cas pour les éditions qui viennent d'être indiquées), soit, sous le titre « *Règlement de vie* » (c'est le cas pour l'édition Mame, 1851), une autre pièce distincte des *Règles* et des *Maximes spirituelles*.

En y regardant de près, on voit qu'il y a là trois choses distinctes : le *Règlement de vie*, des *Traité spirituels*, tous très courts, des *Maximes spirituelles* (1). L'édition de Caen distingue les *Règles* (ou *Traité*) des *Maximes*, mais confond le *Règlement* et les *Règles* sous la même appellation ; l'édition

(1) Les éditions désignent souvent les *Traité spirituels* sous le titre de *Règles de perfection*, qui est celui du premier traité.

Mame de 1851 indique à part le *Règlement*, mais ne fait qu'un des *Règles* et des *Maximes*; celle de 1854 fonde les trois pièces sous le titre *Règles et maximes spirituelles*. Les éditions subséquentes ont fait de même. Tel éditeur (Pélion, Dijon, 1866) est allé plus loin encore dans la confusion, en identifiant les *Règles et maximes* avec la *Pratique*, à laquelle elles se trouvaient adjointes. Il met en titre : *Amour de Dieu et de N.-S. Jésus-Christ, ou Règles et maximes*, etc. (1).

Mais que sont donc ces trois pièces, dont l'ensemble tient une place considérable dans l'œuvre spirituelle du P. Huby, et comment se fait-il que, si elles sont de lui, elles ne soient ni citées par le P. Champion dans son catalogue, ni mentionnées par le Mst de la

(1) L'édition de Caen 1748 a pu être l'occasion de cette confusion. Elle porte, en effet : *Pratique de l'amour de Dieu et de N.-S. J.-C.*, contenant les *Règles* et les *Maximes spirituelles*.

Notons que l'éditeur de Caen a publié, soit en même temps, soit à une année de distance, deux volumes distincts, mais en donnant le même titre à l'un et à l'autre : *Pratique de l'amour*, etc. Le premier a 231 p. sans la table; la permission du roi est du 28 janvier 1746. Il contient, en effet, les différents opuscules recueillis d'ordinaire sous le titre : *Pratique de l'amour*, etc. Le second a 117 p. sans l'*Avertissement*; il n'y a pas de table; la permission du roi est du 12 octobre 1747. Il contient le *Règlement de vie*, les *Petits traités* (tous groupés sous le titre : *Règles de perfection*), les *Maximes spirituelles*.

Mazarine ? On a la clef de cette petite énigme quand on lit la vie du P. Huby par le P. Champion. Celui-ci, en effet, joignit à la vie de son saint ami un recueil de ses maximes spirituelles et de quelques petits traités. Voici ce qu'il dit lui-même : « Comme je suis persuadé que rien ne fait mieux connaître l'esprit des saints que leurs écrits, je joindrai à la vie du P. Huby un recueil de ses maximes et de quelques petits traités spirituels, qu'il fit pour des personnes qu'il conduisait, sans avoir en vue de les donner au public. J'espère que ceux qui ont le vrai goût de la dévotion les recevront avec respect, comme les reliques de l'esprit intérieur de ce saint homme. » L. c., 272.

Les *Traité spirituels* sont au nombre de neuf dont voici les titres : 1° Règles de perfection pour conduire l'âme à l'union divine; 2° De l'attrait de la grâce; 3° De l'assiette du cœur; 4° Le chemin qui conduit au bonheur de (1) cette vie; 5° Diverses égalités qui comprennent toute la perfection; 6° Divers excès que la perfection demande; 7° Avis pour une âme que Dieu met dans les grandes épreuves; 8° Avis pour une âme que Dieu attire à l'état de simple recueillement et de pur amour.

(1) On serait porté à mettre *dès*; mais *de* est possible.

Les *Maximes* sont distribuées en 15 paragraphes, dont voici les titres d'après Champion : 1° *Maximes* pour s'établir dans l'humilité. — 2° Sur les tentations. — 3° Sur les souffrances. — 4° *Maximes* de prudence chrétienne. — 5° De la mortification. — 6° Du dégagement des créatures. — 7° Du recueillement. — 8° De la paix de l'âme. — 9° De la confiance en Dieu. — 10° Du pur amour. — 11° De la résignation à la volonté de Dieu. — 12° Pour s'exciter à la ferveur. — 13° Pour s'exciter à la fidélité. — 14° De la vie intérieure et de la vie extérieure. — 15° De la voie large et de la voie étroite

Quant au *Règlement de vie*, il est fait avec des extraits des notes personnelles du P. Huby, largement citées par le P. Champion. Tout n'a point été recueilli dans les éditions des œuvres : celle de Caen transcrit fidèlement, mais omet beaucoup de choses ; celle de Paris, 1755, outre qu'elle modifie notablement le texte, omet davantage encore, et ne reproduit guère que des passages non recueillis par l'éditeur de Caen, sans en être d'ailleurs un complément suffisant. L'éditeur de 1755 semble avoir craint de donner au public les formules, résolutions, maximes qui auraient pu étonner ou dépasser la moyenne des lecteurs pieux.

Nous avons fini l'inventaire des écrits con-

nus du P. Huby. Reste à voir dans quelle mesure ils sont accessibles au public et avec quelle fidélité ils nous ont été transmis, pour dégager de cet examen la conclusion pratique en vue de laquelle il a été entrepris.

III. — *Les éditions du P. Huby.*

« Les éditions originales, dit le P. Sommervogel, sont, je le suppose, anonymes et difficiles à trouver ». Le savant bibliographe n'a que trop raison. Même les « livres » du P. Huby, si répandus pourtant, ne se rencontrent guère en première édition. Les « cahiers » et les « feuilles » moins encore. Il n'est pas vraisemblable que les autographes existent.

Les *Maximes* et les *Traité spirituels* ne nous sont accessibles que dans le livre du P. Champion ou les éditions qui en dérivent. Comment celui-ci a-t-il procédé, jusqu'où a-t-il respecté le texte primitif, nous l'ignorons, ou ne pouvons le savoir que par conjecture, en jugeant du cas présent par ce que nous pouvons constater dans des cas analogues.

Il en est de même pour le *Règlement spirituel*, dont parle le P. Champion, et pour

les autres notes personnelles citées dans la vie. Il n'y a qu'à les recueillir avec plus de soin et de fidélité que ce n'a été fait jusqu'à présent par les éditeurs. Quant au livre du P. Champion, on le rencontre encore assez fréquemment dans le texte original (1). Plût à Dieu qu'il en fût de même pour les écrits du P. Huby !

L'éditeur de 1755, qui, sans doute, a dû les avoir tous sous la main, signale comme les principaux ouvrages de son auteur, outre les *Méditations sur l'amour de Dieu* : 1) *Motifs d'aimer Dieu pour chaque jour du mois* ; 2) *Motifs d'aimer J.-C.* ; 3) *La pratique de l'amour divin*. Nous savons par le P. Sommervogel que le livre des *Motifs d'aimer Dieu pour chaque jour*, publié par l'auteur, nous dit Champion, vers la fin de sa vie, est, au moins pour une part, un recueil d'opuscules précédemment imprimés. C'est donc déjà un recueil factice. Un autre recueil factice était destiné à une grande vogue, sous le titre : *Pratique de l'amour de Dieu et de N.-S. J.-C.* Il contient, outre la *Pratique de*

(1) Je viens d'en donner une édition nouvelle d'après le texte original : *La Vie des Fondateurs des maisons de retraite, Monsieur de Kerlivio, le Père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus, et Mademoiselle de Francheville*, par le P. CHAMPION, 1929, Paris, Beauchesne.

l'amour divin, des Considérations pour exciter en nous l'amour de N.-S. J.-C., suivies d'*Autres considérations et pratiques très dévotes*, propres à exciter et augmenter en nous l'estime, l'amour et l'imitation de N.-S. J.-C., sans parler de quelques autres pièces dont nous donnerons plus tard le détail. On remarquera que le P. Champion n'indique pas parmi les « livres » du P. Huby les *Motifs d'aimer Jésus-Christ*. L'opuscule 21, auquel il donne ce titre, est rangé par lui parmi les « feuilles ». Le livre des *Motifs d'aimer J.-C.* doit donc être aussi un recueil factice, analogue à celui que je viens de signaler sous le titre *Pratique de l'amour*, etc., et contenant, sans doute, au moins en partie, les mêmes pièces qui, dans ce recueil, ont trait à l'amour de N.-S. J.-C.

Les pièces originales ont dû paraître toutes à Vannes ; mais de bonne heure on en fit des recueils un peu partout, sous des titres divers, suivant sans doute, au moins le plus souvent, la diversité des pièces ainsi recueillies. Quelques-uns de ces recueils ont paru du vivant même de l'auteur.

Le P. Sommervogel signale deux éditions parisiennes de la *Pratique de l'amour de*

Dieu, chez Michallet, en 1672 et en 1679. La *Bibliothèque des Exercices*, formée avec tant de travail par le P. Watrigant et ses dévoués collaborateurs, possède les *Dévotes considérations pour exciter les chrétiens à l'amour de N.-S. J.-C.*, Lyon, Chize, 1692, qui contient une partie au moins des pièces qui formèrent plus tard le livre des *Motifs d'aimer J.-C.* et qui forment, en partie, celui de la *Pratique*. De ce dernier, je connais une édition de Vannes, s. d., une de Troyes, s. d., une de Nancy, 1734, une de Caen, 1748, où se trouvent à peu près les mêmes pièces et le même texte.

Les *Méditations*, anonymes comme la *Pratique*, parurent en 1690, trois ans avant la mort de l'auteur, à Vannes. Il s'en trouve, sans doute, des exemplaires dans les bibliothèques privées; mais jusqu'à présent, tous mes efforts pour en saisir la trace ont été vains. La Bibliothèque (Nationale) possède un exemplaire de la seconde édition, qui parut à Vannes, chez Guillaume Le Sieur, en 1696. Cette édition se donne comme « revue et corrigée » (1). L'éditeur explique dans

(1) L'éditeur serait, d'après Sommervogel, le P. Jean de la Piletière, et c'est le nom que le bibliothécaire de la Nationale a écrit sur l'exemplaire qu'il avait en mains. Mais Sommervogel s'est trompé. Le P. Watri-

l'Avertissement que « les méditations sont les mêmes dans cette édition que dans la première, à la réserve de quelques façons de parler, qu'il a fallu changer parce qu'elles ne sont plus en usage ». On a aussi « été obligé d'ajouter et de retrancher quelque chose, surtout dans les Prières... et dans les Affections ». Mais on a « conservé les pensées de l'auteur, et l'on a eu soin de ne rien omettre de ce qu'a écrit cet admirable serviteur de Dieu ». Ces déclarations ne sont qu'à moitié rassurantes, surtout si l'on songe que des changements qui semblaient peu de chose en ce temps-là, sont souvent importants à nos yeux d'aujourd'hui. En tous cas, elles rendent nécessaire la recherche de l'édition primitive.

Quant aux *Motifs d'aimer Dieu pour chaque jour*, garantis par Champion, et aux *Motifs d'aimer Jésus-Christ*, que l'éditeur de 1755 met parmi les principaux ouvrages du P. Huby, je n'en connais les éditions que par les indications de Sommervogel.

Parmi les autres œuvres, quelques-unes

gant, grâce à une indication du *mst de la Mazarine*, a montré que c'est le P. Corbet, l'auteur du *mst*, et qui se donne comme l'éditeur de cette édition, en se félicitant des corrections qu'il y a faites, à l'exemple du P. Champion pour Rigoleuc.

probablement n'ont jamais été rééditées depuis la mort de l'auteur; d'autres ont été rééditées et incorporées dans des recueils comme ceux dont nous avons dit un mot ou dont nous aurons à parler.

Concluons que les éditions originales du P. Huby, et même les éditions antérieures à 1755, sont des raretés bibliographiques. Reste à savoir avec quelle fidélité les éditions plus récentes les ont reproduites.

On peut dire d'une façon générale que les écrits du P. Huby, dans leur ensemble, ne sont guère connus et ne se lisent guère en France, actuellement, que dans des éditions dérivées de celle qui fut publiée à Paris, en 1755, chez Gabriel-Charles Berton, sous le titre *Œuvres spirituelles du P. Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus*, revues et corrigées par M. l'abbé *** xxxv-388 p. in-12 (sans compter la table, 11 pages non numérotées, et les deux pages consacrées à l'Approbation et au Privilège). Cette édition (1) a été reproduite, telle quelle, en 1758 (si tant est que l'édition de 1758 n'est pas iden-

(1) Le P. Sommervogel dit que celle de 1765 a été faite par le P. Baudrand; il se demande si les éditions subséquentes ont reproduit celle de l'abbé *** ou celle de Baudrand. La question n'a pas d'objet; elles ne diffèrent l'une de l'autre que par des détails typographiques de minime importance.

tiquement la même, avec simple modification de la firme et de la date); reproduite sous la même forme typographique, avec quelques changements minimes, au moins sept ou huit fois dans le cours du dix-huitième siècle; reproduite sous des formes typographiques différentes, mais sans différence notable de texte, dans les éditions du dix-neuvième siècle. C'est par elle et ses dérivées que sont connues en France les *Méditations sur l'amour de Dieu*; par elle aussi, et par elle seule, que sont connues de beaucoup les œuvres spirituelles du P. Huby. Il vaut donc la peine de nous y arrêter quelque temps.

IV. — L'édition de 1755.

L'éditeur, désigné ou déguisé sous le masque de « M. l'abbé *** », serait, d'après Sommervogel, le P. Lenoir Duparc. Le volume débute par une *Préface de l'éditeur*, III-XVI, sur la vie et les œuvres du P. Huby, avec un mot d'explication sur ce que l'on trouvera dans l'ouvrage et sur l'accommodation du vieil auteur au goût du temps; un mot d'explication aussi sur la voie d'amour, pour montrer qu'il n'y a rien de quiétiste dans l'œuvre du P. Huby. La première partie du volume contient la « Retraite sur

l'amour de Dieu »; la seconde, « Divers opuscules du P. V. Huby ».

Voici la liste de ces opuscules :

- 1° Réflexions sur l'amour de Dieu;
- 2° Pratique pour demander l'amour divin;
- 3° Exercice de piété sur le Crucifix;
- 4° Acte de contrition au pied du Crucifix;
- 5° Prière à Jésus-Christ pour obtenir le changement du cœur;
- 6° Litanies de Jésus-Christ;
- 7° Règlement de vie, d'après Champion;
- 8° Les petits traités spirituels et les avis recueillis par le P. Champion, chacun avec son titre particulier, mais avec des incohérences typographiques qui sembleraient mettre entre eux une certaine subordination. On peut en voir la liste au début de cette étude. L'éditeur en a omis un, je ne sais pourquoi : le traité si pratique et d'une psychologie si fine, intitulé *De l'assiette du cœur*;
- 9° Maximes spirituelles. Nous en avons donné plus haut les titres particuliers;
- 10° Traité sur l'utilité et la nécessité de faire une retraite.

Rendons cette justice à l'éditeur de 1755 qu'il a mis dans ce volume, de format comode et pratique, le principal de l'œuvre spirituelle du P. Huby. On y trouve les pièces recueillies par le P. Champion : *Règlement de vie* (très écourté, il est vrai), *Petits traités* (sauf un), *Maximes spirituelles*;

on y trouve les *Méditations sur l'amour de Dieu*, plusieurs des pièces recueillies par les éditeurs précédents ou par le P. Huby lui-même dans la *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ou dans les *Motifs d'aimer Dieu*, quelques autres opuscules encore.

Il s'en faut cependant que tout y soit. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur le catalogue donné en tête de cette étude et de comparer avec la liste qu'on vient de lire. Pour préciser davantage, relevons dans l'une ou l'autre des éditions de la *Pratique*, celle de Vannes, par exemple, les principales pièces qui s'y trouvent, et voyons si nous les retrouvons dans les *Œuvres spirituelles* (1). Pour abrégér,

(1) J'ai eu sous les yeux quatre éditions de la *Pratique* : celle de Vannes, « chez la Veuve de J.-N. Galles », sans date, 216 p. in-24, avec l'*Approbation* de 1672; celle de Troyes, s. d., que le P. Sommervogel tient pour antérieure à 1706, chez Oudot; celle de Nancy, 1734, « chez Nicolas Baltazar », avec approbation de 1706, 293 p. in-24; celle de Caen, « chez Jean-Claude Piron », 1748, 231 p. in-16, plus la *Préface*, les *Tables*, la *Permission d'imprimer*. J'ai actuellement sous la main celles de Nancy et de Caen. Ces quatre éditions contiennent à peu près les mêmes pièces, mais pas toujours dans le même ordre. Celle de Caen, qui se donne comme la 4^e édition, après trois autres procurées par le P. Lavaur, précédées elles-mêmes de plusieurs autres imprimées dans la même ville, contient au moins une pièce qui n'est pas du P. Huby, *Pratique*

nous désignerons par *E* le volume de 1755, par *R* la *Retraite*, qui en forme la première partie, par *O* les *Opuscles*, qui en font la seconde.

V. — Pièces recueillies dans la «Pratique»
(édition de Vannes)
et leur rapport avec l'édition de 1755.

1° *Prière dévote au Crucifix pour s'exciter à la Contrition*, avec adresse à Jésus crucifié (pieds, mains, côté, cœur), à notre cœur, au cœur de Jésus et au nôtre. N'a rien de commun avec *O*, 3, qui peut-être représente un des opuscles sur la croix; ni avec *O*, 4; mais écho lointain de la « prière dévote » dans *O*, 5, et aussi de l'adresse « au cœur de

pour bien assister à la Messe, 5-10. Elle est en tête du recueil et l'éditeur nous avertit qu'elle a été ajoutée à cette quatrième édition pour satisfaire aux desirs de plusieurs personnes de piété. Il s'en trouve cinq autres à la fin du volume, p. 212-231, dont je ne saurais dire à coup sûr si elles sont ou non du P. Huby: 1. Le renouvellement des promesses du Baptême; 2. Oraison universelle pour tout ce qui regarde le salut; 3. Adoucissement de toutes les peines de cette vie; 4. Litanies de la divine Providence; 5. Les commandements de la Croix. La seconde se trouve en latin dans le *Clericus devotus*, 2^e édition, 1910, Herder, p. 101, avec le titre *Oratio Clementis Papae XI*. La cinquième, dans le *Recueil des petits traités* de saint Jean-Baptiste de la Salle, d'après l'édition de 1711 où elle est, je crois, d'addition récente. Le P. Mirebeau, s. j., l'a fait imprimer en feuille volante avec référence précise à un ouvrage du P. de Parvilliers, s. j.

Jésus et au nôtre ». Nous y reviendrons. Rien dans *E* qui réponde aux adresses à Jésus crucifié et à notre cœur.

2° *Acte de réparation d'honneur à N.-S. J.-C. dans le T. S. Sacrement de l'autel*. Rien d'analogue dans *O*, peut-être écho lointain dans *R*, 7^e jour, Méditation sur l'Eucharistie.

3° *Dévote méditation sur l'opposition de la vie de J.-C. à la nôtre*. Manque dans *E*.

4° *Actes des principales vertus... en récitant le chapelet*. Manque dans *E*.

5° *Considérations pour exciter en nous l'amour de N.-S. J.-C.* (Jésus aimant, Jésus aimable, Jésus aimé). Écho peut-être dans *R*, 7^e jour, 1^{re} méditation, sur l'amour de Jésus. Les points sont les mêmes, mais les développements sont tout différents (1).

6° *Pratique de la Contemplation*, comprenant: 1° « Avertissement » sur la manière de faire la Contemplation; 2° « Considérations sur l'amour de Dieu »; 3° « Divers motifs d'aimer Dieu », suivis d'affections et conclusions. Ces « divers motifs » sont reconnaissables dans *O*, 1, bien que la rédaction

(1) Il est probable que cette différence est le fait du P. Huby lui-même. Ne pouvant faire la comparaison directe avec l'édition de 1690, je le conclus de la comparaison avec celle de 1696, où cette différence existe déjà. Or l'éditeur de 1696 dit avoir gardé les pensées de l'auteur. Le P. Huby aurait donc écrit pour la *Retraite* une méditation sur l'amour de Jésus toute différente de celle qu'il avait déjà fait imprimer. Il reste toujours que la pièce 5 manque dans *E*.

tion soit tout autre. Je n'ai rien remarqué dans *E* qui réponde à l'Avertissement ni aux Considérations.

7° *Litanies de l'amour divin*. Conservé dans *O*, 2, sauf détails de rédaction.

8° *Dévotes considérations et pratiques pour exciter et augmenter en nous l'amour et l'imitation de N.-S. J.-C.* Manque dans *O*; peut-être quelque écho lointain dans *R*, 10° jour: le désir d'aimer J.-C., les motifs de cet amour.

9° *Des mérites incomparables de Jésus*. Manque dans *E*.

10° *Exercice de dévotion envers le Crucifix* (pour le vendredi). Rien de commun avec *O*, 3 (qui se rattacherait peut-être à l'opuscule 5, sur la dévotion des croix, ou à quelque autre opuscule sur la croix); mais rapport avec *O*, 4, visible dans le huitain initial, sensible çà et là dans l'ensemble du développement.

11° *Oraison au S. Esprit pour demander le divin amour*. Manque dans *O*; quelque rapport peut-être avec *R*, Méditation sur le S. Esprit.

12° *Litanies dévotes à Notre-Seigneur*. Ce sont les litanies dites de la Passion. Dans *O*, 6, avec changements d'expression.

13° *Oraison au Seigneur pour avoir une bonne mort*. Manque dans *O*, mais choses analogues dans *R*, 4° jour, 2° méditation. L'analogie vient-elle du P. Huby ou de *E*?

14° *Moyen facile et efficace pour se souvenir souvent de Dieu pendant le jour; et*

aussi pour se défaire du péché auquel on est plus sujet ou pour acquérir la vertu dont on a plus besoin. C'est le *Saint-signal*, dont parle Champion. Manque dans *E*. Je constate ici quelques différences de rédaction entre l'édition de Nancy, 1734, et celle de Caen, 1748. Les vers notamment sont tout autres ici et là.

15° *Diverses litanies*: de la sainte Famille, de sainte Anne, de la sainte Vierge, de saint Vincent Ferrier, du saint Sacrement. Manquent dans *E*. Manquent aussi dans éditions de Nancy et de Caen; mais celle de Caen donne les litanies de la Providence.

16° *Oraison pour adorer le S. Sacrement de l'autel*. Manque dans *E*.

17° *Amende honorable à N.-S. au T. S. Sacrement de l'autel*. Manque dans *E*.

N.-B. — Il y a, en plus, dans l'édition de Caen (I), une « Méthode pour communier utilement », et un « Exercice d'union avec J.-C. présent à l'âme par la Communion », p. 173-190, avec « Conclusion » pour demander à Jésus de nous donner son Esprit, p. 190-192. Je ne sais si ces pièces sont du P. Huby.

— On voit que l'éditeur de 1755 ne s'est pas soucié d'être complet. Au contraire, il est visible qu'il a voulu faire un choix. De ce choix et des raisons qui l'ont dirigé il n'a

(I) Sans parler des cinq pièces finales, mentionnées ci-dessus.

pas jugé à propos de nous entretenir, et il est hasardeux d'en juger par conjecture. On peut cependant indiquer quelques motifs probables.

Il y a d'abord le souci d'éviter ce qui ferait ou semblerait faire double emploi avec les méditations qui composent la retraite. De là probablement l'absence de la belle méditation sur l'amour de Jésus.

Il y a ensuite le souci de s'accommoder au goût du temps. Or ces raffinés du dix-huitième siècle n'étaient pas assez fins pour sentir ce qu'il y avait de beau et de prenant dans ces exercices pathétiques de préparation à la contrition, où la pensée et le sentiment sortent si directement de l'âme pour aller directement à l'âme : « O cœur de Jésus, noyé de tristesse pour mes vaines joies ! O cœur de Jésus, pénétré d'une douleur infinie pour l'énormité de mes péchés !... O mon cœur, tout souillé de péchés ! O cœur si aimé de Jésus et qui aime si peu Jésus !... Ah ! quelle différence entre cœur et cœur ! Entre votre cœur, ô mon Jésus, et le mien ! O cœur pur de Jésus ! ô cœur sale de la créature ! O cœur fidèle de Jésus ! ô cœur perfide de la créature ! (1) » Ces esclames

(1) Il est probable que, dans l'édition originale,

ves de l'étiquette ne pouvaient goûter ces élans spontanés de l'âme, ces colloques familiers entre Jésus et le pécheur repentant : « Mais, mon cher Sauveur, permettez-moi de vous dire, du fond de l'abîme de mon néant, que vous n'avez pris un cœur semblable au mien par nature qu'afin que le mien fût semblable au vôtre par votre grâce. Faites donc, s'il vous plaît, mon adorable Rédempteur, faites que mon cœur soit semblable au vôtre. Votre cœur est pur : que le mien soit pur. Votre cœur est humble : que le mien soit humble, etc. » Bossuet et Pascal parlaient ainsi ; mais Bossuet et Pascal n'étaient pas les hommes de 1750. Ces délicats, ces mondains, pour qui la religion était chose de bon ton, pourvu qu'elle fût quintessenciée en abstractions philosophiques ; qui parlaient de la Divinité plutôt que de Dieu ; qui ne nommaient Jésus que pour le comparer à Socrate ou à Platon : ces chrétiens philosophes ou jansénistes ne comprenaient plus le réalisme populaire et concret de dialogues comme celui-ci :

c'était plus vif encore : « O cœur pur ! ô cœur sale !... O cœur fidèle ! ô cœur perfide ! » C'est le texte de l'édition de Vannes.

« Si Jésus nous parlait ainsi : Si vous voulez avoir part à mon amour et en ce monde et en l'autre, si vous voulez que je vous aime et si vous voulez m'aimer à jamais dans le ciel : il faut que vous passiez par où j'ai passé... par la pauvreté, par le travail, par le chaud, par le froid, par la faim, par la soif, par les jeûnes, par les opprobres, par les soufflets, par les fouets, par les épines, par les clous, par la croix ; autrement point d'amour en moi pour vous, point en vous d'amour pour moi ; et faute d'avoir cet amour, vous serez des réprouvés... et d'éternels misérables... Si cela nous était proposé de sa part, que devrions-nous répondre, sinon ces paroles : Eh ! bien, mon Jésus, de deux maux, je veux choisir le moindre. Le plus grand est de n'être point aimé de vous et de ne vous point aimer... Je choisis donc, ô mon Jésus, et je le choisis de tout mon cœur, de passer par où vous avez passé, de vivre dans la pauvreté, dans le travail, dans les misères, dans les peines. Quand j'en devrais mourir, j'aime mieux mourir en souffrant quelque temps pour l'amour de vous, que de m'exempter de quelque peine courte et légère, et, étant privé de votre amour, d'aller souffrir éternellement en enfer. N'est-ce pas là ce que nous devrions répondre?... Mais non, Jésus ne demande pas cela de nous ; et je vais prendre la liberté, avec sa permission, de lui demander quelle est sa volonté là-dessus. Mon Jésus, permettez-moi, s'il vous plaît, pour notre instruction, que je

vous fasse quelques demandes. Voulez-vous, ô mon Jésus, que nous jeûnions quarante jours et quarante nuits, sans boire ni sans manger, comme vous ? Non, mes enfants, nous répond-il, non : j'ai gardé pour moi ce grand jeûne. Mais ne faites plus d'excès ni dans le boire ni dans le manger ; gardez les jeûnes qui vous sont ordonnés, faites-en quelques-uns de dévotion ; dans vos repas, retranchez-vous de quelque petite chose pour l'amour de moi ; abstenez-vous de quelque morceau ou de quelques coups de la boisson dont vous usez. »

Et le dialogue continue ainsi, vivant, réel, pratique, de façon à passer en revue les principaux devoirs de la vie chrétienne. Au dix-huitième siècle, les gens à la mode eussent regardé des pages de ce genre comme des vestiges d'un âge non policé, bonnes tout au plus pour les Bretons demi-sauvages auxquels elles s'adressaient. C'est pour complaire à ce goût d'un siècle poli que l'éditeur de 1755 a supprimé tout ce qu'il y avait de plus original, de plus vivant, de plus incisif et pénétrant chez son auteur, et que, en le raccommodant, comme il dit, il a soumis ce qu'il a cru pouvoir garder à un polissage de style où la pensée elle-même perd de son relief, de son naturel et de son mouvement.

Une troisième raison du traitement infligé

par l'éditeur de 1755 à son auteur semble être d'ordre théologique. L'ascétique du P. Huby est toute pénétrée de mystique, comme elle l'était chez la plupart des auteurs dans la première moitié du dix-septième siècle. L'oraison à laquelle il veut initier, et à laquelle il initie avec une maîtrise incomparable, est surtout une oraison affective, qui voisine avec la contemplation mystique et prend facilement l'allure d'une oraison de quiétude. Or, on confondait assez souvent cette oraison affective avec celle des quiétistes; et, de fait, certaines expressions du P. Huby pourraient, dans un autre contexte, être entendues en un sens semi-quiétiste. Sa doctrine et sa méthode sont irréprochables; mais il écrivait avant les controverses entre Bossuet et Fénelon, et n'avait pas à surveiller son style, comme il fallut le faire plus tard. L'éditeur de 1755 sait que le P. Huby n'est pas quiétiste, et il le défend fort bien sur ce point; mais il craint les clameurs des Jansénistes, qui criaient au quiétisme dès qu'on parlait de pur amour, d'abandon, de voie unitive, de repos dans l'oraison, et qui reprochaient sans cesse à la Compagnie de Jésus de rester attachée aux doctrines semi-quiétistes condamnées chez

Fénelon. Pour éviter ces clameurs et ces reproches, il supprime, par exemple, l'*Avertissement* sur la manière de faire la contemplation, ainsi que les *Considérations* sur l'amour de Dieu, que le P. Huby rattache à la méthode de contemplation (1), et il supprime ou modifie, dans les petits traités qu'il conserve, bien des développements ou expressions qui pourraient prêter à chicane.

A ces trois raisons qui s'appliquent spécialement aux écrits du P. Huby, nous pouvons en ajouter deux autres qui tiennent à des causes d'ordre général.

La première est l'attitude ordinaire du dix-huitième siècle à l'égard du passé, notamment du passé français. En ce temps-là, ceux qui voulaient être « dans le mouvement » ne regardaient jamais ce passé en lui-même : on en jugeait par rapport au présent. En matière de langue et de style notamment, on approuvait ce qui répondait au goût du présent, on condamnait ce qui n'y répondait pas. On croyait rendre service à saint François de Sales et à Bossuet en les « accommodant ». Quel prosateur du dix-septième siècle, quel livre de piété surtout,

(1) On pourrait supposer aussi que ces deux suppressions sont dues à la crainte de faire double emploi.

fut réédité au dix-huitième (et au commencement du dix-neuvième) sans avoir à souffrir de cette manie de retouche et d'accommodation ? L'éditeur de 1755 y céda plus que d'autres peut-être (et encore eut-il des égaux) ; mais surtout il réussit, plus que tous probablement, à nous rendre les originaux presque inaccessibles, en remplaçant les minuscules imprimés du P. Huby par un seul volume commode et facile à lire.

La seconde raison se rattache à la première. Quand on commence à retoucher un auteur, il est difficile, il est pratiquement impossible, de n'être pas entraîné plus loin qu'on ne voudrait d'abord. On comptait ne toucher qu'aux mots, et il faut retoucher les phrases ; qu'aux expressions, et l'on atteint la pensée. Une retouche en amène une autre, souvent plus considérable. Une suppression exige une addition, et ainsi de suite. Bref, l'éditeur de 1755, qui ne prétendait que « raccommoder » son auteur, l'a refait presque partout.

Entrons dans quelques détails pour le voir agir et pour conclure, en pleine connaissance de cause, que les « Œuvres spirituelles » du P. V. Huby sont, autant ou

plus, l'œuvre de l'éditeur que celle du premier auteur.

VI. — *L'édition de 1755 et les textes originaux.*

Pour faire, comme il convient, la comparaison, il faudrait avoir, sinon les manuscrits, au moins les éditions originales (1). Or celles-ci existent sans doute, et l'un des buts de la présente étude est précisément de provoquer des recherches qui, espérons-le, aboutiront à les retrouver, sinon tous, au moins les principaux. Mais, en attendant, nous ne les avons pas sous la main. La comparaison directe nous est donc impossible. Heureusement, il y a, pour plusieurs des écrits de notre auteur, des éditions qui reproduisent assez fidèlement les textes originaux. Ainsi en est-il pour les diverses pièces insérées dans les anciennes éditions de la *Pratique*, dans les quatre notamment que j'ai eues sous les yeux. Ces éditions sont indé-

(1) Ce n'est pas toujours, du moins pas exclusivement, dans les manuscrits d'un auteur qu'il faut chercher son texte définitif, la dernière expression de sa pensée. Il est rare, en effet, que la correction des épreuves ne suggère pas des modifications de fond ou de forme qui achèvent la mise au point. Le manuscrit peut servir pour le contrôle en cas douteux quand le texte imprimé est ou paraît fautif ; mais il n'est pas toujours la norme absolue.

pendantes l'une de l'autre, comme le montrent et la disposition différente des matières et les variantes mêmes du texte. Or, entre ces éditions, les différences sont minimales pour les pièces qui leur sont communes, c'est-à-dire pour presque toutes (puisque celles qui ne se trouvent que dans l'une ou l'autre des éditions se réduisent à trois ou quatre, dont deux ou trois ne sont peut-être pas du P. Huby), et elles se ramènent à de légères retouches de style, qui ne modifient en rien ni le fond ni le mouvement de la pensée. Ainsi en est-il pour les pièces extraites du P. Champion. Nous ne savons pas comment celui-ci a traité les textes qu'il nous communique — et, sur ce point, il est probable que toute vérification est à jamais impossible — mais nous pouvons constater comment l'éditeur de 1755 a traité les textes donnés par le P. Champion. Enfin pour les *Méditations sur l'amour de Dieu*, nous avons pu, en attendant mieux, comparer l'édition de 1755 avec celle de 1696, et cette comparaison nous a fait constater, non seulement des arrangements nouveaux (titre changé, distribution en jours), des additions (il y a 24 méditations dans celle de 1696, 26 dans l'autre), mais un tel remaniement du tout

que tout a été refait, repensé, récrit à la manière du dix-huitième siècle, par un homme d'ailleurs intelligent, bon écrivain, auteur ascétique et moraliste de valeur.

Sans insister davantage sur les *Méditations*, où le contrôle direct, d'après le P. Huby, nous a été impossible, nous donnerons ici quelques exemples, choisis à peu près au hasard, de la façon dont l'éditeur a traité les pièces qu'il trouvait, dans les éditions originales du P. Huby, qu'il avait sans doute sous la main, ou celles qu'avait recueillies le P. Champion. Commençons par la *Pratique*.

En comparant l'ensemble des pièces recueillies dans la *Pratique* et ce que nous en trouvons chez l'éditeur de 1755, nous avons constaté que celui-ci en a beaucoup laissé de côté. Il nous reste à voir ce qu'il a fait de celles qu'il a insérées dans son propre recueil. Nous avons vu que l'auteur ne nous dit rien des raisons qui l'ont dirigé dans le choix des pièces. Du traitement qu'il leur a fait subir il nous dit un mot dans la *Préface*, mais seulement un mot, et comme en passant. Après avoir, en excellents termes et presque toujours d'après le P. Champion, parlé du P. Huby et de son multiple aposto-

lat, il ajoute : « On connaîtra beaucoup mieux le P. Huby par ses écrits, dans lesquels il s'est peint lui-même, que par le portrait que j'en ébauche. Encore j'aurai gâté ses écrits en voulant les raccommo-der. Pour conserver l'onction qu'il y a répandue, pour animer du même feu sacré les paroles que j'ai substituées aux siennes, il faudrait avoir son cœur. » XI-XII. Le lecteur est tenté de lui demander : « Pourquoi donc alors ce raccommo-dage, pourquoi cette substitution ? » Mais la question ne se posait pas alors. C'était un principe indiscutable et indiscuté, c'était chose acquise, que l'accommodation s'imposait (1). Voyons par quelques exemples comment elle a été faite. Nous ne prendrons pas les cas de divergence extrême, où il est impossible de voir, entre l'ancienne et la nouvelle rédaction, autre chose qu'un lointain rapport d'influence et d'inspiration. Quant aux pièces conservées telles quelles ou à peu près, elles sont rares. Nous pouvons cependant en signaler quelques-unes où, sous les changements

(1) C'était déjà la pensée et la pratique du P. Corbet quand il rééditait les méditations, en 1696. Il pose la chose en principe dans le *mst de la Mazarine* dont nous avons parlé : il voudrait qu'on recueille et qu'on édite les écrits si précieux du P. Huby, mais en les corrigeant.

d'expression presque toujours considérables, la substance et le mouvement de la pensée se reconnaissent facilement. Ainsi les *Litanies de l'amour divin* (E, *Pratique pour demander l'amour divin*) où, non seulement les litanies sont les mêmes (ce sont les litanies des saints), mais aussi l'invocation (Demandez pour moi le saint amour de Dieu), et, qui plus est, pour les idées sinon pour l'expression, l'Avertissement qui précède, où est expliqué l'usage à faire de ces litanies avec la manière de s'y prendre. Nous choisirons des cas moyens. Mais comme nous ne pouvons donner que des extraits, nous passerons vite sur ce qui n'a pas de parallèle, pour comparer surtout les passages où le parallélisme est plus saisissable. Commençons par la *Prière dévote au Crucifix pour s'exciter à la contrition* (1) :

(1) Le texte est celui de l'édition de Vannes (= V). Je l'ai collationné avec celui de Nancy, 1734 (= N) et celui de Caen, 1748 (= C). Les différences sont assez nombreuses, mais elles sont petites et ne sont que d'expression ou de style. Ainsi dans N, *traits* au lieu de *attraits*; dans N et C : *Je reconnais devant vous, ô mon Dieu*, au lieu de : *Mon Dieu, je reconnais devant vous*; dans N et C : *Si j'avais eu*, au lieu de : *Si j'eusse eu*; *Vous aurais-je offensé*, au lieu de : *Je ne vous eusse pas offensé*, etc. En général, le texte de Vannes semble primitif. J'ajoute des chiffres et des lettres pour la facilité des références.

TEXTE DU P. HUBY (= H). 1° « Mon Dieu, je reconnais devant vous que j'ai été et que je suis encore dur et insensible à tous vos bienfaits et à tous les attrails de votre amour. J'ai eu un cœur de pierre, et non pas un cœur de chair, ni le cœur d'un homme raisonnable, et bien moins celui d'un vrai chrétien. Je n'ai eu ni votre crainte ni votre amour; car si j'eusse eu l'un ou l'autre, je ne vous eusse pas offensé comme j'ai fait. Mais, mon Dieu, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce que vous avez promise à votre peuple. Otez-moi le cœur de pierre, et donnez-moi un cœur de chair, un cœur sensible et docile à votre parole et à votre grâce. C'est vous, ô mon Dieu! qui avez changé les pierres et les rochers en des fontaines d'eau. C'est vous qui avez tiré des ruisseaux de la pierre très dure. Vous êtes celui qui, ayant frappé la pierre, en avez fait couler des torrents. Faites, ô mon Dieu, par votre bonté toute puissante, faites ce changement en moi : frappez mon cœur, frappez-le des traits de votre amour, et faites-en sortir des torrents de larmes.

2° « O mon Jésus! douleur, regrets, tristesses et sanglots, larmes, contrition, miséricorde : voilà ce que je vous demande, ne me refusez pas. C'est ce que vous désirez de moi; c'est aussi ce que j'attends. et ce que j'espère de votre miséricorde infinie. 7.

3° « Il serait bien juste que mes regrets fussent proportionnés à mes crimes : mais hélas! que mes regrets sont faibles, et que

mes crimes sont énormes. Ah! si je pouvais ramasser dans mon cœur tous les regrets de David, de sainte Madeleine, de saint Augustin et de tous les cœurs les plus pénitents! 7-8.

4° « Vous me faites connaître, Seigneur, que le péché est digne d'une haine infinie. Que ne puis-je le haïr autant qu'il est digne de haine!... Mais mon Jésus, si ma douleur n'égale mes péchés, la vôtre les surpasse infiniment, et elle est capable d'effacer les crimes les plus énormes d'un million de mondes... O mon adorable Sauveur, vous m'avez racheté : ne permettez pas que le prix de votre sang soit perdu. » 8-10.

5° Suivent de dévotes prières aux pieds, aux mains, au côté, au cœur de Jésus en croix, toujours pour développer la contrition d'amour.

6° Puis, le Pécheur s'adresse à son propre cœur : « O mon pauvre cœur! cœur tout souillé de péché!... O cœur si aimé de Jésus, et qui aime si peu Jésus!... O mon pauvre cœur! » 13-14.

7° Enfin, méditant sur la différence entre le cœur de Jésus et le nôtre, il s'écrit : « Ah! quelle différence entre cœur et cœur! — Entre votre cœur, ô mon Jésus, et le mien. — O cœur pur! O cœur sale! O cœur patient! O cœur impatient!... Ah! quelle différence entre cœur et cœur! Entre votre cœur, mon Jésus, et le mien. — Ah! quelle différence. — Mais mon cher Sauveur, permettez-moi de vous dire, de l'abîme de mon néant,



que vous n'avez pris un cœur semblable au mien par nature, qu'afin que le mien fût semblable au vôtre par grâce. — Faites donc, s'il vous plaît, mon adorable Rédempteur, faites que mon cœur soit semblable au vôtre. — Votre cœur est pur : que le mien soit pur !... Votre cœur est humble : que le mien soit humble !... Votre cœur est tout amour, et amour tout saint : que le mien soit tout amour, et amour tout saint ! — Que votre cœur, ô mon Jésus, possède entièrement le mien : que le mien, ô mon Jésus, soit entièrement fondu dans le vôtre. — Que votre cœur et le mien ne soient plus deux cœurs, mais un seulement, mon Jésus : (un) cœur fidèle, cœur contrit, cœur dévot, cœur généreux, cœur charitable, cœur chrétien. Ah ! c'est à quoi je veux désormais m'appliquer avec votre grâce, mon Sauveur... Ce n'est plus mon cœur, c'est le vôtre. Il est à vous : ouvrez-le, fermez-le, purifiez-le, embrassez-le. Il est à vous ; oui, mon Jésus, il est à vous... Jésus, Jésus, Jésus. » 14-17.

8° L'exercice finit sur la petite note : « Ici silence et amour, tenant la bouche sur le cœur du crucifix. » 17.

Bien qu'il ait fallu beaucoup abrégé, on voit combien cet exercice est vivant, pathétique, profond et instructif, pratique. C'est un modèle de méditation affective.

ÉDITION DE 1755 (=E). — Nous y trouvons,

p. 265, un « Acte de contrition au pied du Crucifix », mais qui ne répond en rien au présent exercice. Nous y reviendrons. Cette pièce est suivie d'une « Prière à Jésus-Christ pour obtenir le changement de cœur », 274, qui répond à l'extrait 7 de la *Prière dévote*. La voici :

1° « Quelle différence de cœur à cœur ! du cœur de Jésus au nôtre ! Ah ! quelle différence ! — Le cœur de Jésus est humble, doux, patient, bienfaisant, libéral ; il n'a aucun défaut, il possède toutes les vertus ; en un mot, il est saint de la sainteté même de Dieu... Notre cœur est fier et orgueilleux, colère et impatient, dur et impitoyable, sensuel et tout charnel, avare et prodigue, ambitieux et rampant, inconstant dans le bien et constant dans le mal. La multiplicité de nos misères est trop grande pour en faire un détail et une énumération exacte. Il suffit de dire que notre cœur, vide de toutes les vertus, est plein de tous les vices. » Cf. H. 7. etc.

2° Après la dissertation, voici enfin la prière : « Mais du fond de l'abîme où me réduit mon néant, et plus encore la dépravation de mon cœur, j'ose élever ma voix et mes cris vers vous, et vous représenter que, dans votre Incarnation, vous n'avez pris un cœur semblable au mien par nature, que pour rendre le mien semblable au vôtre par la grâce et par l'effusion de votre esprit ». Cf. H. 7.

3° Ici un souvenir de l'extrait 1 : « Vous

avez promis de nous ôter ce cœur de pierre, ce cœur dur et insensible à vos recherches et à votre amour, de nous donner un cœur de chair, un cœur docile et flexible à vos inspirations. » Cf. H. 1.

4° « Je vous demande l'exécution de votre promesse; donnez-moi cette eau purifiante, qui lavera toutes les souillures de mes péchés, ce feu vraiment divin qui change l'étain de l'Adam terrestre dans l'or de l'Adam céleste. » 275.

Les premiers mots de cet extrait rappellent, sans en reproduire ni le texte ni le mouvement, la fin de l'extrait 1; mais « l'étain de l'Adam terrestre » et « l'or de l'Adam céleste » sont de l'éditeur.

5° « Cet esprit, ce cœur nouveau... n'est rien autre chose qu'une conformité de sentiments entre votre cœur adorable et le nôtre », etc., 275.

Toute cette explication est de l'éditeur.

6° « Je ne veux plus souffrir dans mon cœur que ce qui est dans le vôtre, pureté, charité, humilité, patience, etc.; non; plus rien dans mon cœur que vous et votre saint amour. » 276. Echo lointain de H. 7.

7° « L'entreprise est sublime et difficile... Tous les jours je vous dirai, avec toute l'ardeur dont je suis capable: O mon Jésus, que votre cœur et le mien ne soient plus deux cœurs; que le vôtre entre dans le mien et le possède entièrement; que le mien soit entièrement plongé et fondu dans le vôtre. Dès à présent, je vous dis: Mon cœur n'est plus

à moi, il est à vous. Ouvrez-le par la consolation, fermez-le par la tristesse, brisez-le par les douleurs, disposez-en comme il vous plaira: il est à vous, tout à vous; il n'a plus d'autres désirs que les vôtres. Jésus, Jésus seul. » Se rapproche de H. 7.

On voit, par ce long parallèle, comment *E* traite son auteur et quelles libertés il prend avec lui, même là où il le suit de plus près.

L'Exercice de dévotion au pied du Crucifix, p. 148-165, est devenu, dans *E*, *L'Acte de contrition au pied du Crucifix*, p. 265. Des huit vers qui commencent l'exercice, deux sont restés intacts; les six autres ont été retouchés, mais relativement peu; la pensée est la même, et aussi le mouvement et les rimes (1). Dans *l'Exercice* même, un seul paragraphe, le second, rappelle le

(1) Voici les vers du P. Huby, avec les variantes de l'éditeur en parenthèse:

De tes crimes, pécheur, contemple ici l'ouvrage:
Ils furent de ton Dieu (de Jésus) les bourreaux
[inhumains.

N'accuse point des Juifs la malice et la rage,
Qui n'ont fait en cela que te prêter les mains.
(A ton noir déicide ils ont prêté les mains).

Viens pleurer à ses pieds tes péchés et ses pei-
[nes;
(Pleure aux pieds de Jésus ton forfait et ses pei-
[nes).

Mêle au plus tôt tes pleurs (joins tes pleurs,
[tes sanglots) à son sang précieux.

P. Huby, et encore de très loin; les autres vont en sens divergent, sauf quelques idées de détail, où il y a trace de l'inspiration primitive. La rédaction de l'éditeur n'est pas sans mérite; mais ce n'est pas celle du P. Huby, où tout est vie intense, mouvement pathétique, effusion du cœur.

Les *Litanies dévotes à Notre-Seigneur*, p. 165-170, ont été mieux conservées, sauf le préambule (qui garde à peu près la substance de la pensée, mais non le mouvement ni le style); le texte même des Litanies a été « phrasé » à la mode du dix-huitième siècle.

Les pièces empruntées au P. Champion sont d'ordinaire mieux respectées. Elles restent les mêmes pour le fond. Quelques-unes sont transcrites telles quelles, ou peu s'en faut. Mais le cas est rare. Souvent les changements sont considérables. Prenons pour exemple le début du traité intitulé *Le chemin qui conduit au bonheur de cette vie* (1).

S'il (II) est rougi du sang qui coule de ses veines,
Qu'il soit lavé des pleurs (eaux) qui coulent de
[tes yeux.

Si, une fois ou deux, la correction vaut mieux que le texte, ce n'est pas l'ordinaire. Mais plutôt à Dieu que le correcteur eût été partout aussi réservé.

(1) Champion, p. 317-319; édition de 1755, p. 312-315.

TEXTE DE CHAMPION (C). — 1. A. Chacun veut être heureux et content, même dès cette vie. — B. C'est là le but de tous nos désirs.

2. A. Pour y parvenir, on prend deux chemins tout opposés : a) les uns tiennent celui de la multiplicité, en amassant le plus qu'ils peuvent; b) les autres, celui de la simplicité, en retranchant tout. — B. Ainsi les uns désirent des biens, des honneurs, des plaisirs, et les recherchent autant qu'il est en leur pouvoir, espérant de rendre, par là, leur cœur content; — C. Les autres au contraire, ne désirent rien et quittent tout, D. Comme faisaient ces anciens philosophes : un Cratès, qui jeta tout son argent; un Diogène, qui n'avait pour logis qu'un tonneau.

3. A. De ces deux chemins, le dernier est le plus facile et le plus court, parce qu'il dépend de nous, étant en notre pouvoir de tout quitter. Le premier est non seulement le plus long, mais très difficile, et il se rencontre mille obstacles à nos desseins. — B. Car, a) ou l'on dispute les biens que nous voulons avoir, ou ceux de qui nous les attendons nous les refusent, ou quelque accident nous les enlève, ou le temps, le lieu, l'occasion nous manquent : si bien qu'on ne voit quasi personne qui arrive par cette voie au bonheur net (1), entier et constant. — aa) La jouissance même d'un bien, loin de rassasier l'appétit, ne fait que l'aiguïser et qu'exciter le désir d'un nouveau bien. Or qui a le désir

(1) C'est-à-dire *pur*, comme il est dit plus bas.

d'un bien a la crainte de ne le pas obtenir; qui a la crainte et le désir, a deux bourreaux qui le tourmentent et deux vers qui lui rongent incessamment le cœur. — *b*) Qui n'a pas de désir n'a pas de crainte; et qui n'a ni crainte ni désir, il est content: et, bien que son contentement et son bonheur ne paraissent peut-être pas tant que celui des heureux du siècle, il est pourtant, en effet, et plus pur, et plus entier, et plus constant.

4. A. Si cela est vrai, dans le bonheur humain et temporel, il l'est encore bien davantage dans le bonheur surnaturel et spirituel, qui consiste à se dégager de tout l'amour propre et à se soumettre entièrement à la volonté de Dieu. B. Pour y parvenir, *a*) les uns s'adonnent à diverses pratiques et s'empressent à produire quantité d'actes et de bons désirs, dont ils se garnissent le plus qu'ils peuvent, comme de moyens pour arriver à leur fin; *b*) les autres, s'y prennent d'une autre manière, par un simple et entier abandonnement d'eux-mêmes à la volonté de Dieu, quittant, pour ainsi dire, tout soin d'eux-mêmes, pour être plus absolument en la disposition de Dieu, afin qu'il fasse d'eux et en eux tout ce qu'il lui plaira.

TEXTE DE 1755 (E). — 1. A. Chacun veut être heureux. — B. Le désir naturel et invincible de notre félicité est le principe et le centre de tous les différents mouvements qu'on se donne dans le monde.

2. A. A parler en général, ce désir fait

marcher tous les hommes par deux grands et vastes chemins, mais contraires et opposés l'un à l'autre. — B. Les uns s'imaginent qu'ils arriveront au terme vers lequel ils aspirent, en courant la carrière des richesses, des plaisirs et des honneurs.

3. A. Ils se trompent. *a*) En cherchant le bonheur, ils le fuient; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leur propre expérience ne peut les détromper de la fascination que cause le charme des biens sensibles et passagers de ce monde. — *b*) Cependant, leur recherche, leur possession, leur conservation, tout n'est que vanité et affliction d'esprit. Le désir d'un bien, dont la possession ne dépend pas de nous, est inséparable de la crainte de ne pas réussir dans nos poursuites. Or, le désir et la crainte sont deux bourreaux qui tourmentent le cœur et deux vers qui le rongent incessamment. — *c*) De plus, la jouissance même des biens passagers, loin de remplir la capacité du cœur et de rassasier sa faim, ne sert qu'à aiguïser son appétit. Jamais la cupidité n'est satisfaite: elle consume l'homme par de nouveaux désirs et par de nouveaux soins de multiplier ses plaisirs et d'agrandir sa fortune. — *d*) Enfin, il en coûte souvent plus pour la conserver que pour l'acquérir. — *e*) Ces vérités sont connues de tout le monde par une expérience continuelle et universelle. Jamais les passions n'ont fait d'heureux.

B. Quelques philosophes, plus éclairés et plus sages, ont reconnu et ont enseigné que

l'unique moyen de trouver cette félicité après laquelle le cœur soupire si ardemment, est de réprimer les passions, d'éteindre les désirs de la convoitise et de mépriser le vain et séduisant éclat des prétendus biens que nous présente cette terre maudite. C'est ce qu'ont pratiqué avec un faste orgueilleux les Cratès et les Diogène.

C. Ce moyen est évidemment le plus court, puisqu'il retranche mille embarras et mille chagrins, inconnus à une honnête médiocrité; il est évidemment le plus facile, car il dépend de nous de détacher notre cœur des biens visibles et de les mépriser; il est évidemment le seul qui puisse conduire au terme: qui ne désire rien, ne craint rien, et dès lors, supérieur aux tempêtes et aux orages, il jouit d'un calme parfait. — D. La philosophie a vu en idée ce sage et cet heureux, mais elle n'a pu le former.

4. A. Ce que je viens de dire, je l'applique aux chrétiens, qui éclairés par la foi, qui conduits par la grâce, cherchent le bonheur dans l'objet seul qui peut remplir l'indigence infinie de notre âme, je veux dire dans Dieu. — B. Tous tendent au même but, mais ils ne marchent pas tous par la même route:

a) La plupart s'adonnent à des pratiques multipliées; ils mettent leur dévotion les uns dans une chose, les autres dans une autre; ils se chargent d'une grande multiplicité d'actes et de différents désirs. Dans tout cela, il n'y a rien de blâmable que l'esprit propre,

le goût, je dirais presque le caprice, qui, selon le caractère de chacun, différencie ces pratiques et ces dévotions. b) Quelques-uns, par un simple et entier abandon d'eux-mêmes, quittent, pour ainsi dire, tout soin d'eux-mêmes, en chargeant Dieu et s'abandonnent absolument à la disposition de sa Providence, étouffent dans eux tout désir, hors celui de la volonté de Dieu, et ne savent dire autre chose que cette courte parole: « Que votre volonté, ô mon Dieu, soit faite en moi qui suis sur terre comme elle se fait dans le ciel, promptement, pleinement et avec joie. » c) Quand je dis au reste qu'ils éteignent tout désir, à Dieu ne plaise que je veuille dire avec les faux mystiques, qu'ils renoncent au désir de leur perfection, de leur salut, et des secours de Dieu. Sa volonté qu'ils désirent uniquement est notre sanctification par sa grâce en ce monde, et dans l'autre notre félicité.

On voit, à la simple lecture, combien librement l'éditeur se comporte avec son auteur, non seulement pour des détails de forme et d'expression, mais pour le fond même et pour toute la mise en œuvre. Dès la première phrase, une suppression qui lui ôte son sens précis et donne à une remarque de psychologue un air d'axiome de métaphysique. La seconde phrase accentue encore cette transposition. Au n. 2, la diffé-

rence porte sur le mouvement de la pensée. Dans C, l'opposition des deux voies est marquée en formules lapidaires, courtes et tranchantes; dans E, elle s'atténue en phraséologie vague (2, A), et, tandis que C continue d'opposer les deux voies dans un raccourci saisissant, E s'arrête à la première pour démontrer qu'elle n'aboutit pas (3, A). Il revient vers C dans le paragraphe sur les philosophes (3, B, E); mais quelle différence entre le trait vif, pittoresque de C, (2, D) et le développement un peu lourd de E!

Dans C, les deux systèmes sont juxtaposés pour la réfutation comme ils le sont pour l'exposé (3). D'abord la proposition (A), puis la preuve (B). Mais, tout en procédant méthodiquement, le mouvement de C est très psychologique. Le système indiqué en second lieu dans la proposition est attaqué aussitôt dans la réfutation (B, *a* et *aa*), comme si l'auteur était pressé d'en finir avec le faux pour se reposer dans le vrai. La preuve en faveur du premier se rattache ensuite tout naturellement à la réfutation du second (*b*). Dans E, comme nous l'avons dit, la réfutation se rattache immédiatement à l'exposé (3, A). Le fond des raisons est le même que dans C (3, B), mais la mise en

œuvre est différente, et le texte de C ne se reconnaît dans E que par quelques mots ou formules plus saillantes.

Dans C: « Qui a le désir d'un bien a la crainte de ne le pas obtenir; qui a la crainte et le désir a deux bourreaux qui le tourmentent, et deux vers qui lui rongent incessamment le cœur. » (B, *aa*).

Dans E: « Le désir d'un bien dont la profession ne dépend pas de nous est inséparable de la crainte de ne pas réussir dans nos poursuites. Or le désir et la crainte sont deux bourreaux qui tourmentent le cœur et deux vers qui le rongent incessamment » (3, A, *b*).

De ces deux chemins le dernier est le plus facile et le plus court, parce qu'il dépend de nous, étant en notre pouvoir de tout quitter (3, A)... Qui n'a pas de désir n'a pas de crainte, et qui n'a ni crainte ni désir, il est content (3, B, *b*).

Ce moyen est évidemment le plus court, puisqu'il retranche mille embarras et mille chagrins, inconnus à une honnête médiocrité; il est évidemment le plus facile, car il dépend de nous de détacher notre cœur des biens visibles et de les mépriser; il est évidemment le seul qui puisse con-

duire au terme : qui ne désire rien, ne craint rien, et dès lors, supérieur aux tempêtes et aux orages, il jouit d'un calme parfait (3, C).

Le lecteur fera lui-même des remarques analogues sur l'application à la vie chrétienne (4). Il remarquera particulièrement les réflexions d'à côté, ajoutées au texte du P. Huby. Celle-ci d'abord, qui n'est pas sans saveur : « Dans tout cela il n'y a rien de blâmable que l'esprit propre », etc. (4, B, a). Puis la remarque finale relative au Quiétisme (4, B, c), contre lequel E met continuellement en garde, et dont il est soucieux de défendre le P. Huby. Ce souci est visible dans toute la suite de ce petit traité, et il amène l'éditeur à mettre partout, sans parler des autres modifications, une sourdine aux formules du P. Huby, qui ont, en effet, sans avoir chez lui rien de quiétiste, une certaine affinité avec plusieurs des formules quiétistes.

Conclusion générale. En comparant la rédaction originale à celle de 1755 du point de vue littéraire, nul n'hésitera, je pense, à

préférer celle de l'auteur. Il en est de même, à plus forte raison, si nous nous mettons au point de vue religieux et spirituel. C'est donc un malheur que le texte « raccommode » ait supplanté, dans l'usage courant, le texte original. Ce n'est pas que l'édition de 1755 soit sans valeur : elle a été beaucoup lue, et elle a fait beaucoup de bien en un temps où l'édition originale aurait été délaissée comme surannée. Ce temps est passé grâce à Dieu. Nul doute que, de nos jours, le texte original ne fût goûté davantage et ne fût plus de bien. Une édition du P. Huby est donc fort désirable. Que faire pour la préparer ?

VII. — Conclusion : l'édition désirable.

Le besoin ne se fait pas très vivement sentir, pour le moment, d'une édition complète. Le traité intitulé *Le bon prêtre* est surtout intéressant comme curiosité historique. Le P. Watrigant, qui possède l'édition originale, jugera s'il est expédient de le rééditer. Le *Traité de la retraite*, dont on a également l'édition originale, sera, j'espère, bientôt publié, si ce n'est déjà fait, dans la collection intitulée *Bibliothèque des Exercices*. Il sera le bienvenu, et ne peut manquer de

rendre service, soit en montrant la retraite « utile et nécessaire à tous », soit en vulgarisant les conseils pratiques pour la bien faire. Ce qui est spécialement désirable, c'est un recueil analogue à celui des *Œuvres spirituelles*, mais plus complet et nous donnant, autant qu'il est possible, le texte même du P. Huby.

Ce recueil devrait contenir, tout d'abord (sans parler du *Traité de la Retraite* et autres pièces qui s'y rattachent, non plus que du *Bon Prêtre*), les trois principaux livres publiés par le P. Huby lui-même : la *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, les *Méditations sur l'amour de Dieu pour les retraites*, les *Motifs journaliers d'aimer Dieu*, quitte à supprimer, si l'on veut, soit dans la *Pratique*, soit dans les *Motifs journaliers*, des pièces qui feraient double emploi. Il y faut joindre les écrits recueillis par le P. Champion dans la *Vie du P. Huby* : notes personnelles, publiées seulement en partie dans les recueils subséquents, sous le titre *Règlement de vie*, et autres pièces que Champion appelle *Maximes et Petits traités*. Enfin on y pourrait faire une place à ce que l'on retrouverait des petits livres, cahiers ou feuilles, ayant

trait à tel point de vie spirituelle, dévotion ou pratique, que le P. Huby recommandait spécialement durant la retraite, mais qui n'en font pas partie intégrante, et dont lui-même a inséré quelques-uns dans la *Pratique* ou dans les *Motifs journaliers* : les divers chapelets, la dévotion des croix, l'explication des médailles du cœur de Jésus et de Marie, etc.

Sans entrer ici dans les détails, quelques indications rapides sur le travail à faire, difficultés et secours, moyens à employer, peuvent intéresser le lecteur à cette utile entreprise et obtenir dès à présent un concours précieux qui préparerait efficacement la mise en train de l'édition, aiderait à la rendre moins imparfaite et en hâterait l'achèvement.

Pour les pièces publiées par le P. Champion, le travail est relativement facile. Il n'y a qu'à recueillir les notes intimes, éparées dans la *Vie*, avec plus de soin que ce n'a été fait jusqu'ici, les transcrire telles quelles, avec ou sans l'encadrement et les réflexions du biographe, et les faire suivre des *Maximes* et des *Petits traités*, en veillant à éviter les fautes ou négligences des éditeurs subséquents. Il est probable que le P. Champion

a traité les textes avec la liberté dont on était coutumier de son temps; mais le moyen de vérifier? Je les donne donc dans le présent volume, tels que je les trouve dans Champion.

Pour les *Méditations sur l'amour de Dieu*, on peut espérer retrouver l'édition originale, faite à Vannes, en 1690, par le P. Huby lui-même. A son défaut, il faudrait prendre pour base l'édition de 1696, dont il existe, comme il a été dit plus haut, un exemplaire à la Bibliothèque Nationale et à celle de Rennes. Mais ce serait un pis-aller; car, comme on peut le voir par les extraits de la *Préface* cités plus haut, le premier éditeur (1) a retouché le style, non sans toucher quelque peu au fond, si bien que rien n'est pleinement garanti. Il ne semble pas qu'il y ait rien à tirer de la comparaison avec l'édition de 1755. On pourrait trouver peut-être quelque secours dans les éditions intermédiaires, s'il s'en rencontre, ou dans les vieilles traductions.

Le livre des *Motifs journaliers d'aimer Dieu* se trouverait, m'a dit le P. Watrigant,

(1) Sur la foi de Sommervogel, article *Huby*, j'ai d'abord attribué au P. de la Piletière l'édition de 1696. C'est une erreur: elle est du P. Corbet. Voir dans Sommervogel l'article *Piletière*.

dans une bibliothèque d'Amiens. L'édition originale en sera d'autant plus précieuse qu'elle semble avoir été peu ou point rééditée et qu'elle contient plusieurs opuscules qui probablement ne se retrouveront pas ailleurs.

La *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ* semble avoir été, de tous les ouvrages du P. Huby, le plus lu et le plus fréquemment réédité, du moins avant l'édition des *Œuvres spirituelles*, en 1755. Les 5 ou 6 éditions que j'en ai vues contiennent les mêmes pièces principales, mais pas toujours dans le même ordre; les pièces accessoires diffèrent assez souvent, et il n'est pas toujours facile de dire si l'une ou l'autre est ou n'est pas du P. Huby (1). Quant au texte des pièces communes, il est sensiblement le même. Il y a quelques différences, mais toutes ou presque toutes uniquement de style et sans importance. L'édition de Vannes, chez la veuve de J. N. Galles, sans date, mais avec l'*Approbation* de 1672, semble avoir conservé le texte original, bien que la pagination soit différente, comme je l'ai constaté en comparant les

(1) Ainsi je trouve, dans l'une d'elles, une prière donnée ailleurs comme du Pape Clément XI.

renvois du manuscrit de la Mazarine avec les pages de cette édition (1).

Malgré les garanties offertes par le texte de Vannes, rien ne vaut évidemment le témoignage des éditions originales.

Mais où et comment trouver ces éditions originales, soit de la *Pratique*, soit des autres écrits du P. Huby ? Pour les feuilles et cahiers non insérés dans les opuscules, il n'y a guère d'espoir. Le manuscrit de la Mazarine contient quelques pièces qui ne sont pas sans intérêt : exhortations, explications et formules de prières pour les divers chapelets, etc. Il n'y a qu'à les copier, soit sur l'original, soit sur quelque copie, qu'il faudrait collationner ensuite avec l'original.

Ces opuscules devaient exister dans les bibliothèques des Jésuites français avant leur dispersion et la confiscation de leurs biens au dix-huitième siècle. Il y a quelque chance

(1) Cette divergence peut s'expliquer de diverses façons, notamment par l'existence de plusieurs éditions faites par le P. Huby, ou de son vivant. Le savant P. Debuchy m'a gracieusement prêté un opuscule intitulé *Dévotes considérations pour exciter les chrétiens à l'amour de N.-S. J.-C.*, Lyon, Chize 1692, un opuscule du P. Huby, qui n'est autre qu'une contrefaçon de la *Pratique*. Mais cette contrefaçon m'a rendu grand service, en m'assurant que l'édition vannetaise que j'ai sous la main est bien conforme à l'original, si elle n'en est pas un exemplaire authentique.

de les retrouver dans les bibliothèques qui en ont hérité, celles des villes notamment, dont souvent elles forment le vieux fonds. Les Jésuites étaient arrivés, au cours du dix-neuvième siècle, à ramasser quelques épaves; mais les dispersions de 1881 et de 1901 ont de nouveau tout bouleversé.

A défaut de celles des Jésuites, les bibliothèques des séminaires les possédaient probablement; mais celles-ci à leur tour ont été confisquées au moment de la Séparation. Quel a pu être le sort de ces petits bouquins poudreux, à moitié pourris, anonymes, que leurs titres pieux ne recommandaient guère ? Combien ont passé chez les bouquinistes et sur les quais, combien ont été vendus au poids du papier !

Il doit en exister encore dans quelques vieux couvents de religieuses, en Bretagne surtout, qui ont échappé tant bien que mal aux secousses de la grande Révolution et des dispersions récentes. C'est dans les couvents qu'on nous a trouvé les éditions de Vannes et de Caen, qui nous ont rendu si grand service pour le présent travail. Peut-être aussi s'en trouve-t-il dans quelques vieux presbytères où se conservent, sans attirer l'attention des héritiers, sur les rayons

vermoulus des bibliothèques, des livres souvent sans valeur, quelquefois précieux. Je remercie cordialement tous ceux qui déjà m'ont aidé dans mes recherches. Qu'il me soit permis de faire un nouvel appel à l'obligeance de tous : bibliothécaires, directeurs ou secrétaires de revues et de journaux; et tout spécialement aux semaines religieuses, aux journaux ou revues d'intérêt régional, aux feuilles bretonnes notamment, en les priant d'attirer sur les vieux livres du P. Huby l'attention de leurs lecteurs.

Paris, 28 août 1929.

PREMIÈRE PARTIE

NOTES INTIMES

Remarque préliminaire

Le P. Champion, dans *La vie du P. Huby* (1), a cité un bon nombre de notes intimes qu'il a distribuées au cours de son travail. Ces notes ont été plus d'une fois recueillies et jointes aux écrits du P. Huby, notamment à la *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ou aux *Maximes spirituelles*, sous des titres divers : *Règle du P. Huby pour sa conduite*, *Règlement de vie*, etc. Bien qu'elles se trouvent éparses dans la *Vie du P. Huby*, j'ai cru que ces notes étaient à leur place dans le premier volume des écrits, qui d'ailleurs n'est qu'un recueil d'opuscules joints par le

(1) Cette vie fait partie du volume intitulé *La vie des Fondateurs des maisons de retraite, Monsieur Kerlivo, le Père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus, et Mademoiselle de Francheville*, écrite par le P. Champion, que je viens de rééditer à la librairie Beauchesne, avec préface et annotations.

P. Champion à la *Vie du P. Huby*. Aussi bien ces *Notes*, en nous introduisant dans l'intime d'un des grands maîtres de la vie spirituelle, nous intéresseront-elles à ses écrits et nous aideront-elles à les mieux comprendre, à les mieux goûter. Je ne saurais en donner un meilleur avant-goût que de reproduire ici ce que dit à ce sujet le P. Champion.

Après avoir tracé rapidement le cours de sa carrière, il ajoute : « Voilà le cours de sa vie pendant laquelle on ne l'a jamais vu se relâcher de sa première ferveur. On remarquait toujours en lui un train uniforme et une continuelle application à procurer son avancement spirituel, à servir les âmes, et à glorifier Dieu en toutes les manières possibles. C'est là son caractère et son éloge abrégé, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu.

« Il a fait lui-même, sans y penser, son vrai portrait dans ses écrits, et je puis assurer que sa vie a été une fidèle expression des belles idées de perfection qu'il avait conçues et qu'il nous a tracées. Les lumières qu'il recevait du ciel étaient les règles qu'il suivait dans sa conduite et dans celle des autres. Il eut soin de les marquer pendant les années qui précédèrent l'établissement

de la maison de retraite, et, pour faire le tableau de ses vertus au naturel, je n'ai qu'à montrer la conformité de ses actions avec ses sentiments et avec ses maximes. »

Comme a fait le P. Champion, qui a été reproduit dans les innombrables recueils des opuscules intitulés : *Pratique de l'amour de Dieu, Règle ou Règlement de vie*, j'encadre les citations que je lui emprunte comme il l'a fait lui-même, et d'ordinaire dans les mêmes termes, sauf à ne transcrire que ce qui est nécessaire pour comprendre le texte cité. La chose est facile quand la citation est donnée par Champion en style direct; elle devient plus difficile quand il parle en style indirect. J'ai fait de mon mieux pour donner la pensée du P. Huby, sans y joindre ce qui est de l'historien. En fait, je n'ai pas trouvé mieux que de reproduire, en abrégé, dans la mesure du possible, ce qui est du P. Champion, sans rien perdre de ce qui est du P. Huby, soit pour la pensée, soit pour l'expression.

Pour clore cette note préliminaire, je ne saurais mieux faire que de transcrire ce que dit le P. Champion non seulement des écrits personnels, mais aussi de tous les ouvrages du P. Huby.

« Il a fait lui-même, sans y penser, son vrai portrait dans ses écrits, et je puis assurer que sa vie a été une fidèle expression des belles idées de perfection qu'il avait conçues et qu'il nous a tracées. Les lumières qu'il recevait du ciel étaient les règles qu'il suivait dans sa conduite et dans celle des autres. Il eut soin de les marquer pendant les années qui précédèrent l'établissement de la maison de retraite, et, pour faire le tableau de ses vertus au naturel, je n'ai qu'à montrer la conformité de ses actions avec ses sentiments et avec ses maximes (1).

« Ceux qui cherchent dans la vie des saints une variété de grands événements et de faits éclatants, ne trouveront pas ici de quoi se satisfaire; mais ceux qui cherchent ce que la vertu a de solide, ceux qui ont de l'attrait pour la vie intérieure, trouveront dans le Père Huby un homme solidement parfait, un

(1) Le P. Champion a pleinement réussi à « faire le tableau » des vertus du Père au naturel et « à montrer la conformité de ses actions avec ses sentiments et avec ses maximes ». Qui voudra connaître le P. Huby devra donc lire sa vie écrite par Champion. J'ai donné cette vie au public en y joignant celles de M. de Kerlivio et de M^{lle} de Francheville, inséparables de la sienne. Ici je ne donne que les fragments épars de ses écrits intimes, encadrés le plus souvent par quelques lignes de Champion.

homme vraiment intérieur, dont les sentiments porteront dans leur esprit et dans leur cœur les lumières et la ferveur dont son esprit et son cœur étaient remplis. »

1. LA DÉTERMINATION AVEC LAQUELLE

IL SE DONNA D'ABORD A DIEU

Le point principal, d'où dépend le progrès spirituel des âmes, est la détermination avec laquelle d'abord on se donne au service de Dieu. Il est rare qu'on n'arrive pas à la perfection quand on s'y est porté du commencement avec une volonté sincère, généreuse et entière. Telle fut la détermination du Père Huby. Il la marque en ces termes dans son règlement spirituel :

« Vouloir uniquement et souverainement être à Dieu, c'est-à-dire ne vouloir que cela, mais le vouloir de toute l'étendue de mes forces et en faire hautement profession, sans aucune vue intéressée, sans aucun respect humain. »

Pour s'affermir dans ce généreux sentiment, il ajoute : « Faute de prendre la vertu avec une résolution franche et absolue, on demeure toute la vie dans une pusillanimité de cœur et dans des gênes d'esprit; au lieu

que, se déterminant pleinement et professant franchement la vertu, l'on vit dans une sainte liberté, dans une douce paix avec tout le monde. On est toujours bien avec ses supérieurs, et l'on ne se brouille avec personne. Car, voulant toujours ce qui est de la vertu, et se comportant de la manière que la vertu prescrit, on est inébranlable dans son fonds de paix, et l'on ne sent aucun reproche de sa conscience. Cela se voit dans les hommes parfaits et pleinement vertueux, tel qu'était le Père de la Court et qu'est le Père Hayneuve. Jamais je ne sortirai de mes petitesesses et de mes bassesses, et je n'acquerrai jamais la liberté d'esprit et de cœur, la douceur, la franchise pour faire le bien, que par cette voie-là. — Ainsi, mon Dieu, autant que vous me sollicitez de vous donner pleinement mon cœur, autant suis-je déterminé à vous le laisser posséder, et je le livre à votre amour, je le dévoue à vos desseins et je l'abandonne entièrement à la conduite de votre grâce. »

Cette détermination était universelle, s'étendant à tout sans réserve, soit dans la fuite du mal, soit la pratique du bien. « Je dois, dit-il, être absolument déterminé à éviter tout le mal et à pratiquer tout le bien possible; mais bien plus à ne pas faire le moindre mal

qu'à faire le plus grand bien dont l'occasion se pourrait présenter. Ainsi, j'éviterai de toutes mes forces les plus petites fautes, et je m'éloignerai de toute sorte de mal avec toute la perfection possible : c'est-à-dire promptement, sans délai; pleinement, sans aucun reste de volonté ou d'affection pour le mal; infiniment, avec une aversion extrême; purement, afin que Dieu seul règne en moi; et constamment, sans aucun retour vers le mal. De même, je pratiquerai, chaque jour, tout le bien qui se présentera, avec toute la perfection possible; c'est-à-dire promptement, sans paresse et sans remise; pleinement, et non avec une demi-volonté; infiniment, avec une détermination d'en faire toujours davantage; purement, sans aucune vue intéressée; constamment, sans me lasser, ni m'ennuyer, ni cesser, que je n'aie fait tout ce qui se peut faire dans l'occasion présente. »

Lorsqu'on lui marquait de l'étonnement de lui voir faire avec plaisir des choses qu'on ne fait communément qu'avec peine, il répondait que rien n'est pénible à une volonté bien déterminée; que, généralement parlant, dans les choses où il y a beaucoup de notre volonté, nous ne trouvons que peu ou point du tout de peine; et qu'ainsi, ce que nous

faisons pour Dieu, nous devons nous accoutumer à le faire de bon cœur, non pas tant toutefois pour éviter la peine, que parce que Dieu veut que nous ayons cette généreuse détermination de volonté à tout.

2. LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE SA CONDUITE

Les principes fondamentaux de sa conduite étaient deux dispositions dans lesquelles il s'étudiait de tenir toujours son âme : l'une de vide, l'autre d'élévation. « Ma conduite, dit-il, pour moi et pour les autres, consiste en deux points. L'un à l'égard du cœur, c'est de le tenir dans un vide de toutes choses. Là, il est en assurance; hors de là, il est exposé au péché et aux tentations. L'autre, à l'égard de l'esprit, c'est de le tenir dans une état d'élévation, où il conçoit les choses conformément à la haute idée que Dieu me donne. Je tâcherai d'élever là toutes mes pensées, mais doucement et sans me faire violence, par une simple attention à la lumière divine. Je pratiquerai encore ces deux points de perfection, quand il me faudra écrire ou composer quelque chose pour le service du prochain. » Il se disait sans

cesse : « Cœur vide de tout, hormis de Dieu, sous peine de perdre Dieu. »

C'étaient là les deux pôles sur lesquels roulait toute sa conduite spirituelle. Ce vide l'établissait dans le dégagement des créatures, dans l'humilité, dans la pureté du cœur, dans la paix et dans la liberté intérieure; cette élévation le mettait en état de s'unir à Dieu et de recevoir de Dieu l'impression de son esprit, pour travailler à sa gloire.

3. SON DÉTACHEMENT DES CHOSES DE LA TERRE

Voyons en détail comment il a pratiqué ces vertus. Et, pour commencer par le dégagement, le modèle qu'il s'en proposait était l'état des âmes séparées de leur corps et celui des âmes bienheureuses. « Voilà, dit-il, où je dois aspirer. Pourquoi m'attacher pendant la vie à ce que la mort me ravira ? Pourquoi aimer dans le temps ce qui ne me sera rien dans l'éternité ? Il faut, s'il est possible, avec le secours de la grâce, tenir mon cœur et mon esprit aussi dégagés des choses de la terre que si j'étais dans le ciel. C'est à quoi tendent ces paroles de l'oraison dominicale : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.* »

Jamais on n'a pu remarquer en lui aucun de ces attachements qui sont si naturels aux hommes : pour eux-mêmes, pour l'honneur et pour l'estime du monde, pour les emplois qui flattent leurs inclinations, pour leurs aises et pour leur santé, pour leurs parents et pour leur intérêt.

Il s'était détaché de tout cela par un esprit d'anéantissement, en vue de celui qu'a pratiqué le Verbe incarné. Il considérait que les voies qui conduisent au saint anéantissement sont la pauvreté, l'abjection, les souffrances ; que le Père éternel les choisit pour son Fils lorsqu'il l'envoya au monde sauver les hommes ; que le Fils de Dieu les prit pour son partage durant sa vie mortelle, et qu'il les a laissées en héritage à ceux qui veulent le suivre dans son état d'anéantissement.

4. SON HUMILITÉ

Il se sentait appelé à cet état par un puissant attrait, qui lui faisait aimer tout ce qui pouvait contribuer à l'anéantir aux yeux du monde. Comme toutes les créatures ne lui étaient rien, il voulait n'être rien à aucune créature que selon les desseins de Dieu.

« Les deux dispositions où je dois m'éta-

blir, dit-il, sont l'anéantissement de moi-même et le désir d'aimer Dieu. N'admettre point d'autre désir que le désir de Dieu en moi par l'anéantissement de moi-même ; et le désir de Dieu dans tout le monde par l'augmentation de sa gloire. Voilà mon unique désir, mon unique joie, mon unique affaire. Je dois faire état d'être entièrement anéanti dans la Compagnie. Notre-Seigneur m'inspira fortement cette pensée lorsqu'étant encore à Quimper, je sus que je devais venir à Vannes. Il me fit voir clairement, et plusieurs fois, que je devais toujours avoir du dessous, et que tous les autres doivent avoir le dessus, dans les affaires, dans les avis, dans les emplois, en toute rencontre. »

S'oublier et s'anéantir était sa continuelle étude. Il ne cessait de dire : « Effaçons-nous dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes et dans nous-mêmes, pour y peindre Jésus et Marie. »

« Dans le bien que je pourrai faire, ou à quoi je pourrai contribuer pour la gloire de Dieu, je m'étudierai de ne point paraître, s'il est possible, et je procurerai que les autres paraissent, et que les choses se fassent par eux. Ce qui me convient est de paraître dans les occasions de confusion, et de me cacher

dans les occasions d'éclat : n'éviter jamais celles-là, ne me produire jamais en celles-ci.

« Faire sans cesse un sincère aveu de mon impuissance et de mon indignité pour toute sorte de bien, et principalement pour les services spirituels qu'on peut rendre au prochain, reconnaissant que, de moi-même, je ne puis lui en rendre aucun, et que je ne mérite pas que Dieu m'en donne le pouvoir. Ainsi, quand il sera question d'aider les âmes, je céderai volontiers à ceux qui voudront le faire, et j'estimerai heureuses les âmes qui seront aidées par d'autres que par moi. J'en serai bien aise, étant persuadé que les autres les aideront mieux que moi, pour la gloire de Dieu et pour leur bien. »

« Voici mon partage, dit-il ailleurs, le néant. Céder, avoir du dessous, voir les avis et les desseins des autres préférés aux miens ; faire le plus de bien qu'il me sera possible, et ne paraître que le moins que je pourrai ; me réjouir d'être estimé sans sagesse, sans pouvoir, et de n'avoir effectivement aucun crédit ni aucune autorité ; aimer la dépendance comme un empire ; être si seul, que je ne sois pas moi-même avec moi-même, mais que Dieu soit seul avec moi. C'est là la mort et la vie que Dieu demande de moi. »

Il demandait à Dieu, comme une grâce précieuse, d'être humilié. « Que chacun, dit-il, vous demande ce qu'il lui plaira, mon Jésus ; pour moi, je vous demande mon entier anéantissement, et que mon partage soit d'honorer vos divines humiliations pour les miennes. »

Il appréhendait comme un redoutable châtiment d'être applaudi et honoré. « Punissez mon orgueil. Seigneur, dit-il : il est juste que j'en porte la peine. Mais punissez-le, je vous conjure, non en lui donnant ce qu'il désire, mais en l'en privant. Car le lui donner, c'est l'abandonner au mal ; et l'en priver, c'est le détruire et me réduire à mon devoir. »

Une des lois de sa conduite était de se garder de la moindre vanité comme d'un blasphème ; et la connaissance qu'il avait de son néant et de ses misères le tenait dans une continuelle défiance de lui-même, et lui faisait dire sans cesse : « *Mon Dieu, gardez-moi de moi-même, et gardez-vous de moi.* (1) »

Fondé sur ces généreux sentiments de mépris de soi-même et de mépris du monde, il ne considérait nullement dans les emplois ce qu'il y avait d'honorable ou de commode. Il

(1) C'était la maxime de saint Philippe Néri.

n'y regardait que la seule volonté de Dieu. Il jugeait même que les plus ravalés lui convenaient le mieux, et il ne demandait point à Dieu d'y réussir. Il était content de n'y avoir aucun succès. Voici comment il s'explique là-dessus :

« La conduite de Notre-Seigneur m'est une grande instruction pour tenir mon esprit toujours humble et en paix au sujet de mes emplois pour le prochain.

« 1° Le grand nombre d'années que Notre-Seigneur a passées dans la retraite, et le peu de temps qu'il a conversé avec les hommes m'apprend à être content de n'avoir que peu ou point d'emploi à l'égard du prochain, quoique les autres en aient beaucoup.

« 2° Le train commun qu'il a choisi, le peu qu'il a voulu avoir de vogue dans ses prédications, au prix de ce qu'il en pouvait avoir; le peu de personnes qu'il a prises à diriger, me doit faire agréer de petits emplois, d'être peu suivi, et de n'avoir qu'un petit nombre d'âmes à conduire, quoique d'autres aient les emplois les plus considérables, qu'ils aient la vogue, qu'ils aient les personnes de qualité et de vertu, et en grand nombre.

« 3° Comme Notre-Seigneur en tout cela

ne regardait que la volonté de son Père, je ne regarderai aussi que la volonté de Dieu, dans le temps de mes emplois, dans le nombre et dans la qualité des personnes auxquelles il voudra que je rende service.

« 4° Enfin, comme les prédications et les instructions de Jésus-Christ, toutes divines qu'elles étaient, n'eurent leur effet qu'en peu de personnes, je consens volontiers que mes travaux ne portent pas grand fruit. J'en abandonne à Dieu tout le succès, me jugeant indigne d'être favorisé de ses bénédictions. »

Son anéantissement s'étendait jusqu'à l'état de la grâce et à celui de la gloire, où il se soumettait à être au-dessous de tous les autres.

« Comme pour l'extérieur, dit-il, je me dois tenir dans le lieu et dans l'emploi où l'on m'a mis, parce que c'est là l'ordre de Dieu, duquel il ne faut pas me soustraire, de même, pour l'intérieur, je me dois tenir dans l'état où Dieu me veut, étant content d'en voir d'autres plus avancées que moi dans la grâce, et qui, par conséquent, seront au-dessus de moi dans la gloire.

« Je dois être convaincu que j'ai mérité l'enfer; que la place qui m'appartient dans l'enfer, c'est la plus basse; que si je vas en

purgatoire, j'y aurai la dernière place et j'y serai le plus délaissé, le plus tourmenté, et pour plus longtemps; que si Dieu me fait la grâce de me mettre au ciel, j'y serai le dernier et au-dessous de tous les autres Bienheureux. Ainsi ma place dans ce monde doit toujours être la dernière, et je dois m'y tenir constamment, sans jamais en sortir, quelque emploi que j'aie et quelque succès qui m'arrive. Je suis le dernier de tous en vertu, en prudence, en mérite, en toutes sortes d'avantages, et comme je dois être bien aise que l'ordre soit gardé en tout, j'aurai de la joie de voir que les autres me soient toujours préférés.

« Puisque dans tous les états, je me reconnais pour le dernier des hommes, je dois agréer de n'avoir à traiter qu'avec les personnes les plus grossières et les plus disgraciées, me regardant toujours comme moindre qu'eux, m'estimant bien honoré de les servir, en les servant très volontiers en tout ce que je pourrai. »

5. SON DÉTACHEMENT DE SES AMIS

« Quand on est sans emploi et sans honneur dans le monde, dit-il, on est regardé

comme inutile et l'on est facilement oublié de ses amis. O la bonne fortune! le grand secours pour conduire une âme à Dieu, que d'être méprisé de ses amis! Il nous est plus avantageux que nos amis nous soient un sujet d'affliction que d'affection. En les perdant, nous perdons un grand appui de l'amour-propre. A la vérité, cela est rude à la nature; car, comme l'attachement que l'on a pour ses amis, surtout quand ils sont vertueux, semble être la plus spirituelle et la plus raisonnable de toutes les affections, l'anéantir pour l'amour de Dieu c'est faire à Dieu un grand sacrifice, et il le demande des âmes qu'il a destinées à une grande perfection.

« J'estimerai les occasions où il y a plus d'abandon et plus de perte de moi-même, et je les embrasserai de tout mon cœur, comme celles où je puis faire de plus grands progrès et mieux pratiquer l'amour de Dieu et la confiance en Dieu. »

6. SON ESPRIT DE MORTIFICATION ET SA PATIENCE

Sa mortification allait jusqu'à combattre les instincts de la nature, dans les choses

même indifférentes. « Il faut, dit-il, que j'apporte toute la diligence possible, afin que ce ne soit point la nature, mais la raison et la grâce qui parlent et qui agissent en moi; comme quand on dit, par exemple : *Je me trouve mal, j'ai mal à la tête, j'ai bien couru*, — c'est la nature et non la raison qui parle ainsi, et tandis qu'on parle de la sorte, on est dans la bassesse de la nature. Gardant bien cette maxime, je retrancherai beaucoup d'inutilités, qui souillent le cœur, et qui empêchent la paix de l'âme et le recueillement. »

Dans les choses nécessaires à l'entretien de la vie, il pratiquait l'abnégation d'une manière fort parfaite. « Il faut, dit-il, que je fasse les actions corporelles, telles que sont boire, manger, me chauffer, me divertir, non plus d'une manière corporelle et grossière, c'est-à-dire avec empressement, avec altération (1) sensible; mais spirituellement, c'est-à-dire sans altération sensible et comme insensiblement, ainsi que saint Paul veut que ceux qui se servent de ce

(1) « Avec *altération* sensible.. sans *altération* sensible. » Le sens précis de ce mot semble être ici : altération des traits, de la voix, manifestation extérieure (volontaire ou non) des sentiments intérieurs non pleinement maîtrisés.

monde s'en servent, comme s'ils ne s'en servaient point, c'est-à-dire d'une manière dégagée. De cette sorte, ces actions ne diminueront point l'état de l'âme (1), qui demeurera toujours dans sa disposition spirituelle et paisible, capable de recevoir les grâces et les lumières divines. »

L'esprit de mortification lui faisait souffrir en silence ses indispositions corporelles, ne les déclarant que quand il ne les pouvait plus cacher et qu'il se croyait obligé d'y remédier. Il était le malade le plus commode du monde. Il ne se plaignait que de ce qu'on avait trop de soin de lui. Je l'ai vu dans de longues et périlleuses maladies. C'était alors que ses vertus éclataient le plus, et surtout sa patience, son égalité d'esprit, son humilité et sa dévotion. Il répondait à ceux qui lui témoignaient de la compassion : *Mes moments les plus douloureux sont mes moments les plus précieux.*

7. SON DÉTACHEMENT DE LA VIE

Quand on le priait de se ménager un peu pour conserver sa vie, si utile au public, il

(1) *Diminuer l'état de l'âme* est expliqué par les mots qui suivent : c'est perdre l'équilibre, la maîtrise de soi.

disait en souriant qu'on avait souvent donné le même avis au cardinal de Bérulle, et que ce saint homme répondait à ses amis, tantôt *que nos corps étant de nature à être usés, ce nous est un grand bonheur qu'ils le soient pour le service de Dieu; tantôt qu'il n'était pas assuré que Dieu voulût qu'il vécût longtemps, mais qu'il savait bien que Dieu voulait qu'il s'employât aux œuvres auxquelles sa providence et l'obéissance ou la charité l'engageaient.* Ces deux beaux sentiments du cardinal de Bérulle lui plaisaient extrêmement, et il avait accoutumé de les rapporter quand on lui reprochait qu'il ne se conservait pas assez.

Il était si peu attaché à la vie qu'il se tenait prêt de la perdre (1) à chaque moment. « Je veux, dit-il, qu'il n'y ait pas un seul moment de ma vie où je ne sois dans un sincère acquiescement à mourir, si Dieu le veut, et à mourir en la manière qu'il voudra. Dieu demande de moi que je me tienne dans chaque moment de ma vie comme dans celui de ma mort, avec autant de dégagement des créatures, avec autant de droiture que j'en voudrais avoir si j'étais dans cette extrémité.

(1) Au XVII^e siècle, on confondait souvent *près de* et *prêt à*.

Il faut que je juge des choses comme j'en jugerais alors, que je prenne les sentiments que j'aurais; enfin que je fasse état que je suis toujours au dernier moment de mon agonie; que je me garde de mes ennemis avec la même vigilance, que je m'abandonne à Dieu avec la même sincérité que je le ferais pour lors.

« Je tâcherai de m'établir dans une disposition d'esprit pareille à celle du Père Jean de la Court, qui *faisait*, comme il disait lui-même, *ses bons propos avec une telle détermination qu'il se trouvait tel dans l'occasion qu'il avait été à l'oraison.* De même, je veux être à tout moment, et en toute rencontre, tel que je voudrais être à l'heure de la mort. Je veux toujours être soumis à toutes les saintes volontés de Dieu, comme si j'étais à la dernière heure de ma vie. Je veux consacrer à Dieu tous mes moments avec la même fidélité que si chacun était le dernier. »

8. SON ABNÉGATION INTÉRIEURE

« Je dois, dit-il, me tenir toujours hors de ma propre volonté, afin que la volonté de Dieu règne toujours en moi. »

C'était une de ses règles de perfection « de

laisser tomber tout le goût des satisfactions humaines, et de recevoir volontiers celui des humiliations, des contradictions et des peines ».

« Ma conduite, dit-il, à l'égard des choses qui flattent ou qui choquent les sens et l'esprit, est de m'établir dans le degré de dégagement des unes et d'acquiescement aux autres, que Dieu me fait connaître qu'il veut de moi : dégagement qui élève le cœur au-dessus de tout ce qui plaît naturellement, acquiescement qui abaisse le cœur au-dessous de tout ce qui déplaît. »

9. COMMENT IL PROFITAIT DE SES FAUTES ET COMMENT IL RÉSISTAIT AUX PREMIERS MOUVEMENTS DES PASSIONS

Il marque deux manières de profiter de ses fautes : « Une faute que j'aurai faite, dit-il, doit m'en faire éviter plusieurs autres. J'aurais eu, par exemple, du rebut pour quelqu'un. De là, je tirerai instruction et résolution pour être doux et humble envers tous. De plus, après avoir fait une faute contre quelque vertu, j'en tirerai un motif d'avoir un plus grand éloignement de la faute, et plus de ferveur pour la pratique de

la vertu : de la charité par exemple, de l'humilité, de la patience, etc. »

Sa manière de résister aux premiers mouvements des passions était fort généreuse. « Dès qu'une passion, dit-il, veut agir sur l'esprit, il faut qu'avec l'aide de Notre-Seigneur, je m'élève infiniment au-dessus, et que je me tiennent ensuite constamment dans cette élévation d'esprit et de cœur, hors de la portée des désirs et des craintes, des inconstances et des faiblesses humaines. »

10. SA PAIX INTÉRIEURE ET SA LIBERTÉ D'ESPRIT

La paix intérieure et la liberté d'esprit étaient le point de sa conduite auquel il donnait le plus d'attention. Sa doctrine et sa pratique s'accordaient parfaitement en cela. C'était : 1° de veiller sur tous les mouvements de son cœur, pour les soumettre à la grâce ; 2° d'éviter l'empressement et la précipitation dans ses actions ; 3° de retrancher toutes les réflexions inutiles ; 4° de ne chercher purement que Dieu et sa sainte volonté en toutes choses ; 5° de ne tenir à rien hors de Dieu et hors des desseins de Dieu ; 6° de n'envisager les divers événements de la vie que dans les desseins de Dieu et dans les ordres de sa providence.

« Quand je ne chercherai que Dieu, dit-il, tout le reste ne me donnera ni joie ni peine.

« Pour jouir d'un parfait repos, il faut être tout à Dieu. Jusqu'à ce que je me sois entièrement donné à Dieu, comme je serai toujours partagé, j'aurai toujours de l'inquiétude.

« Dans toutes mes entreprises j'agirai sans empressement, avec paix et avec liberté d'esprit. Je ne négligerai rien, et en même temps je serai content de ne réussir en rien. Dès le commencement d'une affaire, je serai disposé à ne la voir non plus réussir, après toutes mes diligences, que si je n'y avais apporté aucun soin.

« Quand je viendrai à sortir de mon état de paix et de sainte liberté par quelque faute, par quelque précipitation ou par quelque embarras, je m'y remettrai doucement et pleinement, et je tâcherai d'y demeurer jusqu'à l'éternité, sans me laisser aller ni à la joie ni à la tristesse parmi les divers accidents de cette vie.

« Je regarderai les choses extraordinaires, soit agréables, soit fâcheuses, telles que sont les avantages ou les pertes, les bons ou les mauvais succès, du même œil que les ordi-

naires, et je ne me laisserai non plus émuvoir pour les unes que pour les autres.

« J'aurai la même disposition à l'égard des choses futures et des présentes, les regardant sans émotion, comme déjà passées.

« Je prendrai aussi le sentiment du Père Charles de Condren, qui disait que, *quand on sent de la joie pour quelque bon succès, il faut la réserver pour un mauvais, lorsqu'il plaira à Dieu qu'il arrive.* »

II. SA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

Voilà quelques-unes de ses règles pour conserver la paix de son cœur. Mais le fondement qui la rendait inébranlable, c'était la conformité à la volonté de Dieu. Sa première vue, en toutes les choses qui dépendaient de lui, était d'y reconnaître la volonté de Dieu, et, l'ayant reconnue, de s'y attacher de toutes ses forces et de l'exécuter dans toute son étendue. Quant à ce qui ne dépendait pas de lui, il l'abandonnait à la volonté de Dieu, absolument et sans réserve; et lorsque les choses étaient arrivées, il y adorait la volonté de Dieu, avec une humble soumission; il y embrassait la volonté de Dieu de tout son cœur. C'était là sa grande dévotion qu'il communiquait à tout le

monde. Il ne parlait de rien plus souvent que de la résignation et de l'abandonnement à la volonté de Dieu. Il ne goûtait rien avec plus de douceur que la dépendance de la volonté de Dieu; et considérant que nulle puissance, ni de l'enfer, ni de la terre, ne le pouvait tirer de cette heureuse dépendance, il s'y tenait dans un tranquille repos, comme dans son élément.

« Je n'aurai, dit-il, d'attachement que pour la volonté de Dieu, et que de l'indifférence pour tout le reste.

« Le terme de toutes choses est la volonté de Dieu. Comme elle se présente en toutes choses, c'est d'elle que je me dois nourrir. C'est en elle que je me dois éternellement reposer comme dans mon centre, de quelque façon que tout aille.

« En vue de la volonté de Dieu, mon repos doit être dans la privation des biens et dans la souffrance des maux. »

Il avait un secret particulier pour rendre la paix de son âme plus intime, plus étendue et plus durable. C'était d'agir plus par le mouvement du cœur que par l'application de la tête; plus par l'onction du Saint-Esprit que par l'effet de l'esprit humain. Ce secret est excellent, mais peu connu.

« Il y a, dit-il, une manière d'agir paisible et intérieure, une manière de prêcher et de parler qui vient du fond du cœur, sans bruit et sans empressement, avec paix et avec onction.

« Les effets qu'elle produit au dehors sont bien plus puissants. Elle fait de bien plus fortes impressions sur les esprits qu'un long discours où l'on aura employé beaucoup d'étude. Cette manière s'imprime dans le cœur, et fait que les auditeurs entrent dans la disposition de celui qui parle.

« Comme j'expérimente dans mes oraisons, dans mes prédications, et dans mes entretiens particuliers, que mon âme est d'autant plus paisible que les sentiments que j'ai viennent davantage du cœur, et montent moins à la tête, je tâcherai désormais d'avoir aussi cette disposition à l'autel, et d'agir en toutes choses de cette manière. »

Lorsqu'il sentait quelque trouble, ou quelque émotion, il s'adressait à la Sainte Vierge comme à la reine de la paix, la priant de calmer son cœur.

12. SON RECUEILLEMENT

Le recueillement était le fidèle gardien de toutes ces saintes dispositions. C'était une de ses maximes que *qui veut vivre heureux, doit vivre retiré*. Le temps de ses retraites était le temps de ses délices. Dans une des premières qu'il fit après son retour de Quimper à Vannes, il écrivait : « Je fais état que cette retraite de huit jours n'est que l'entrée d'une vaste solitude, où je dois m'enfoncer de plus en plus et m'aller perdre, de sorte que, si j'ai moins de solitude extérieure, à cause du commerce du monde, je dois entrer d'autant plus avant dans la solitude intérieure, et vivre si seul en moi-même et si séparé de toutes les créatures qu'il n'y ait que Dieu seul qui habite en moi. Tandis que quelque autre chose que Dieu y demeurera, mon cœur ne sera pas tout à Dieu. »

« Ce ne sont, dit-il dans son Règlement, ni les emplois extérieurs, ni les personnes avec qui je puis vivre, ni les avantages de l'esprit, qui peuvent me donner la sainteté. Dieu dans mon cœur, où il est toujours, et mon cœur en Dieu, comme il y doit être : c'est là le fond et l'essence de la sainteté. C'est là que je me dois retirer, afin que Dieu y

opère ce qu'il lui plaira, sans que j'interrompe son opération ni que je lui résiste. »

Il appelait ce profond recueillement et cette réunion de toutes ses puissances en Dieu, son unité. C'était là une des maximes qu'il recommandait le plus aux âmes qu'il en jugeait capables. Unité de vue et de dessein, unité de pensée, unité d'affection et de désir, unité d'action. Quand il expliquait cette unité, il y faisait paraître un sens de grande étendue.

« Ma sainteté, dit-il dans son règlement, et ma félicité consistent en mon unité, c'est-à-dire à donner uniquement toute mon application à ce que je connais que Dieu veut présentement de moi, sans m'occuper du passé ni de l'avenir, qu'autant qu'il est nécessaire pour mieux faire ce que Dieu demande de moi pour maintenant. »

13. SA FIDÈLE DÉPENDANCE DE LA GRACE

Il observait encore en cela un point de grande perfection : c'est qu'en exécutant ce qu'il jugeait être de la volonté de Dieu, et y appliquant toutes ses forces réunies dans le moment présent, il n'agissait que comme instrument de Dieu, se tenant dans une con-

tinuelle dépendance pour recevoir le mouvement de l'esprit de Dieu. « Jusqu'ici, dit-il dans son règlement, c'est-à-dire plus de trente et cinq ans avant sa mort (1), il a fallu veiller pour me garder du péché. Il faut désormais veiller sur moi, pour ne point troubler l'opération de Dieu dans mon cœur, ne la point empêcher, ne la point interrompre, ne la point affaiblir, mais par une soumission intime, paisible et constante, laisser opérer Dieu, détruire, bâtir, purifier, fortifier, animer, de la manière qu'il lui plaira. Voilà l'emploi le plus excellent et le plus utile que je puisse avoir en cette vie. Qu'y a-t-il au monde qui doive m'en détourner ? Combien tout le reste est-il grossier et ravalé, au prix de cet emploi qui fait les saints !... »

Cette unité, cette fidèle dépendance de l'opération de Dieu est proprement ce qu'on appelle *vie intérieure*. Le Père Huby l'appelait *sa vie et sa félicité*. Il disait que *la disposition d'une âme parfaitement assujettie à l'opération de Dieu est le paradis de la terre*, et qu'on doit *s'estimer plus heureux d'être fidèle à Dieu l'espace d'une heure que de jouir de tous les plaisirs du monde*.

(1) Remarquons cette date: elle nous ramène à environ 1658, quand il avait 50 ans.

14. SA MESSE

« Je dois aller à l'autel, dit-il dans son règlement, comme à la mort de mon Sauveur et à la mienne. Il vient mourir en moi, afin que je meure à moi et que je vive en lui. »

« Il y a deux temps, ajoute-t-il, auxquels je dois particulièrement être bien disposé, celui de la mort et celui de la communion. Celui de la mort, parce que je vas paraître devant Jésus-Christ; celui de la communion, parce que je vas recevoir Jésus-Christ. Celui de la mort, où il vient exercer sur moi sa justice; celui de la communion, où il vient me faire sentir son amour. La meilleure disposition pour paraître devant Jésus-Christ à la mort est de le bien recevoir en la sainte communion pendant la vie. Il faut donc que je communie chaque jour en viatique, comme pour mourir, non seulement de la mort naturelle qui doit séparer mon âme de mon corps, mais encore de cette mort mystique qu'il veut opérer en moi, me faisant mourir à moi-même, pour ne vivre plus qu'en lui. »

15. SON ORAISON ET SON ESPRIT DE PRIÈRE

Dans les divers états où il se trouvait à l'oraison, il ne faisait autre chose que de se

tenir en silence devant Dieu. S'il sentait de la ferveur, il se laissait doucement brûler du feu que le Saint-Esprit allumait dans son cœur, et qui allait quelquefois jusqu'à un tel excès qu'il avoua à une personne de confiance que, s'il ne se fût retenu, il serait allé par les rues exhorter le monde à aimer Dieu, et se plaindre de ce qu'on ne l'aimait pas. S'il était dans les ténèbres et dans l'aridité, il y demeurait avec résignation, prenant le sentiment des âmes du purgatoire. « Dans le purgatoire, dit-il, on est sans lumière et sans joie : sans lumière, parce qu'on ne voit pas Dieu, en un temps où l'on devrait le voir si les yeux de l'âme étaient purs; sans joie, parce qu'on est privé de celle qui fait la félicité des âmes. C'est ainsi qu'il faut que je sois dans le purgatoire de cette vie, sans lumière et sans goût. Voilà le chemin par où Dieu me veut mener. »

Il ne cessait de bénir Dieu, disant à tout moment et en toute rencontre : *Dieu soit béni!* C'étaient les premières paroles qu'il proférait le matin à son réveil; il les avait continuellement en la bouche pendant la journée, et même la nuit on les lui entendait souvent prononcer en dormant.

Toutes ses actions étaient assaisonnées

d'oraison. L'oraison entraînait dans sa conversation et dans ses entretiens, et il ne manquait presque jamais de faire produire des actes de vertu aux personnes à qui il parlait, conformément au sujet de l'entretien ou à leurs besoins. Il prenait cette liberté à l'égard de toutes sortes de personnes; et l'estime qu'on avait pour lui faisait qu'on n'avait point de peine de dire après lui : « Dieu soit béni », et de répéter les actes d'amour de Dieu, d'abandon à sa Providence, de résignation à sa volonté, qu'il prononçait le premier. Son sommeil même était entrecoupé d'aspirations tendres et ardentes vers Dieu.

Il faisait plus de fonds sur la prière que sur tous les autres moyens dont on se peut servir pour réussir dans les affaires; et la raison qu'il en apportait est *qu'on y traite avec un Dieu et tout-puissant et tout bon, plus prêt à nous exaucer que nous ne le sommes à lui demander, encore que nous lui demandions de très grandes choses.* Ainsi, quand il devait sortir pour quelque affaire, il faisait toujours un peu d'oraison; et à son retour, quelque succès qu'il eût eu, il se remettait encore à prier.

16. SES AVIS SUR L'ORAISON

Ses entretiens et ses lettres inspiraient l'amour de l'oraison, et il avait un talent particulier pour en apprendre la pratique à tout le monde, selon la portée et l'attrait d'un chacun.

Il donnait sur ce sujet deux avis, dont il avait appris l'utilité par sa propre expérience. Le premier, de faire toujours passer la lecture spirituelle en oraison, lisant peu et goûtant beaucoup ce qu'on avait lu. Le second, de dire quelquefois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Magnificat*, quelque psaume, s'arrêtant un peu à chaque article ou verset, pesant le sens des paroles qui signifient des choses de grande conséquence, et qui méritent que nous y donnions sérieusement toute notre attention et toute notre affection; que c'est là la porte pour passer aux choses spirituelles et pour se dégager des choses extérieures et matérielles.

17. COMMENT IL UNISSAIT ET RECOMMANDAIT
D'UNIR LA PRIÈRE A L'ACTION

Il sut toujours tenir le milieu entre la contemplation et l'action, et il garda cons-

tamment ce juste tempérament, qui est si rare parmi les ouvriers de l'Evangile, la plupart se jetant trop au dehors, sous prétexte de zèle. D'un côté, il faisait son principal emploi des exercices de la vie intérieure; et de l'autre, il eût fait scrupule de perdre aucune occasion de travailler pour Dieu et pour le prochain. C'était une de ses règles de perfection, *de faire chaque jour autant de progrès dans la vie intérieure, et de s'appliquer autant au dehors pour la gloire de Dieu que Dieu lui en donnerait d'occasions*. Il avait tellement à cœur cette fidélité qu'il demandait à Dieu sans cesse, *qu'à l'heure de sa mort, il ne le trouvât coupable de l'omission d'aucun bien à quoi la grâce l'eût porté et dont il eût eu l'occasion pendant sa vie*. Il nous inspirait le même sentiment, et il nous disait souvent *qu'une des choses que nous devons le plus appréhender, c'est le compte rigoureux qu'il nous faudra rendre à Dieu de n'avoir pas fait tout le bien que nous pouvons faire avec le secours de la grâce dans les rencontres que la Providence nous ménage*.

L'opinion qu'on avait de sa vertu et de sa capacité faisait que toutes sortes de personnes le venaient consulter, les unes sur leur

conduite spirituelle, les autres sur leurs affaires. Avant que de répondre, il se recueillait un peu pour écouter intérieurement le Saint-Esprit. Ses réponses et ses décisions étaient reçues avec respect. On les suivait avec confiance, et les bénédiction du ciel les accompagnaient.

18. UNE DE SES RÈGLES DE PERFECTION

C'était une de ses règles de perfection de *faire chaque jour autant de progrès dans la vie intérieure, et de s'appliquer autant au dehors pour la gloire de Dieu que Dieu lui en donnerait d'occasions*. Il avait tellement à cœur cette fidélité qu'il demandait à Dieu sans cesse, *qu'à l'heure de sa mort, il ne le trouvât coupable de l'omission d'aucun bien à quoi la grâce l'eût porté et dont il eût eu l'occasion pendant sa vie*. Il nous inspirait le même sentiment, et il nous disait souvent *qu'une des choses que nous devons le plus appréhender, c'est le compte rigoureux qu'il nous faudra rendre à Dieu de n'avoir pas fait tout le bien que nous pouvons faire avec le secours de la grâce dans les rencontres que la Providence nous ménage*.

19. SON POINT FAIBLE A SES YEUX

Il se reprochait un peu de prudence humaine et de timidité. « Elle consiste, dit-il, en ce que je réfléchis trop sur mon incapacité, et que je n'ai pas assez de générosité. Je me regarde trop, comme un convalescent qui sort d'une maladie. J'y dois prendre garde, de peur de manquer à faire beaucoup de bien d'un côté faute d'humilité, et de l'autre manque de courage et de confiance en Dieu, me regardant trop moi-même et ma pauvreté, et ne regardant pas assez Dieu et l'assistance de sa grâce (1). »

20. SON AMOUR POUR DIEU

Le Père Huby était véritablement possédé

(1) Y aurait-il là l'écho d'un reproche venant de Dieu même? Voici ce qu'en dit Champion, *Vie*, XXIII : « Madame du Houx avait prié la Mère Jeanne des Anges de Loudun, de consulter le saint ange, dont elle recevait de fréquentes visites, pour savoir si Dieu agréait qu'elle eût une liaison particulière avec le P. Huby. La réponse fut que « Dieu agréait cette union, qu'elle serait utile à l'un et à l'autre; que la dame devait travailler adroitement à faire connaître au Père, qu'il se gouvernait trop par la prudence humaine, et qu'il n'était pas assez dépendant des conduites de Dieu, qui sont très cachées au sens humain; que d'ailleurs, c'était un fidèle serviteur de Dieu, dont il procurait la gloire avec grand zèle. » Ce sont les propres termes d'une lettre de la Mère des Anges à Madame du Houx.

de cet amour, et le Père Bouault, qui l'a le plus étudié pendant ses dernières années, assure que toute sa vie peut être comprise en ces deux mots : *Il aimait Dieu très ardemment et très tendrement, et son occupation était de le faire aimer de la même sorte.*

Il dit un jour à une personne de confiance qu'il était si affamé du désir d'aimer Dieu que, ne le pouvant aimer, lui seul, autant qu'il eût désiré, il travaillait de toutes ses forces à le faire aimer de tout le monde; que c'était là son attrait, et le talent particulier qu'il avait reçu de Dieu (1).

Un de ses enfants spirituels témoigne que l'étant allé voir quelques mois avant sa mort, il parla de l'amour de Dieu d'une manière si touchante, que jamais la pensée ne lui en revient qu'il ne se sente porté à aimer Dieu; qu'à la fin de son entretien il s'écria deux ou trois fois : *« Ah! mon enfant, si l'on connaissait ce que c'est que Dieu, et combien il est doux de l'aimer, on n'interromprait jamais l'exercice de l'amour de Dieu, et l'on regarderait comme un véritable néant les gran-*

(1) Ses écrits, non moins que sa parole et ses actes, rendent témoignage à cet amour qu'il avait pour Dieu et pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils en débordent partout. Voir ce qu'en dit Champion dans sa *Vie*, XXIV.

deurs, les richesses, les plaisirs, et tout ce que le monde estime »; qu'ayant prononcé ces paroles, il entra dans un profond recueillement, et que son visage se changea et parut tout en feu, les larmes lui coulant doucement des yeux.

Il faisait toutes ses retraites sur l'amour divin. Voici le plan d'un exercice qu'il dressa une fois pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit à la Pentecôte.

« La fin que je me propose, dit-il, est d'être possédé de l'amour de Dieu, autant que lui-même veut que je le sois, et de la manière qu'il le veut; et comme, par sa bonté, il veut que je le sois beaucoup, je désire que ce qu'il veut soit parfaitement accompli.

« Les moyens pour arriver à cette fin sont :

1° De me mettre, autant qu'il est possible, dans un grand abandonnement de cœur à l'amour, afin que, dès à présent, il prenne possession de moi comme il lui plaira; et ce que je fais en ce moment présent, je le veux faire dans les suivants, me tenant dans un continuel abandon à l'amour.

2° De joindre à l'abandon le désir, me tenant en même temps et dans un continuel abandon à l'amour, et dans un continuel désir de l'amour.

3° D'anéantir toutes les idées et tous les sentiments naturels, afin de n'avoir plus d'autre idée que celle de l'amour, ni d'autre sentiment que celui de l'amour. Et quand même je ne sentirais rien de l'amour, je ne laisserai pas d'anéantir tout le reste, hormis les pensées que l'obéissance ou quelque autre vertu m'oblige d'avoir, lesquelles sont nécessaires, ne les prenant point devant et ne les retenant point après.

4° D'acquiescer à souffrir ce que je ne puis anéantir, et à le souffrir parce que l'amour le veut ainsi. Cet acquiescement à tout, hors le péché, est un abandonnement continuel à l'amour et un continuel exercice d'amour.

5° De tenir mon cœur entièrement dégagé de la moindre affection pour quelque objet que ce soit, purement naturel, et cela par une droite et pure inclination d'amour.

6° D'user de fréquentes aspirations vers l'amour divin, selon que je m'y trouve attiré, tantôt pour désirer ou pour demander l'amour, pour le conjurer de venir, pour lui marquer mon ressentiment de son absence ou du peu d'empire qu'il a sur moi; pour lui protester ma soumission à tous ses ordres.

7° D'embrasser volontiers tout ce qui ré-

pugne la nature; plus on l'assujettira, plus on donnera d'empire à l'amour.

8° De n'avoir de résistance à rien qu'au péché, qui seul est incompatible avec l'amour. D'être prêt à faire et à souffrir tout le reste qui peut être soumis à l'amour.

9° De n'avoir plus d'autre intention dans l'oblation que je ferai de mes emplois et de mes actions que de plaire à l'amour.

10° De parler peu, et de parler bas. Qui parle beaucoup et qui parle haut se retire du centre où réside l'amour.

11° De lire, de parler, de travailler avec le Saint-Esprit, me tenant toujours en sa présence.

12° De m'adresser à la sainte Vierge, à saint Joseph, à sainte Madeleine, aux saints Apôtres, pour obtenir la plénitude du Saint-Esprit.

13° De demeurer toujours intérieurement dans la dépendance de l'amour parmi les changements extérieurs d'actions et d'emplois. »

« Je suis au pouvoir de l'amour,
Je le servirai nuit et jour.
Je ne veux pas être un moment
Que je ne le passe en aimant. »

Les ouvrages, qu'il a donnés au public, sont autant de preuves de son amour pour Dieu. Il n'y en a pas un qui ne soit rempli de tendres affections; et, en les lisant, on sent doucement couler dans son âme l'onction et la ferveur que le Saint-Esprit y a répandues partout.

Rien n'est plus beau que ses sentiments sur le pur amour. On les trouvera parmi ses maximes (1).

21. SA CONFIANCE EN DIEU

La confiance égalait l'amour. Il ne pouvait chercher d'appui dans les créatures au préjudice de celui qu'il avait résolu de prendre dans les soins de la divine Providence. Il ne se mettait en peine que de connaître les desseins et la volonté de Dieu. Il se tenait assuré de son assistance, et il n'y avait rien dont il n'espérât de venir à bout. Quand les moyens humains lui manquaient, ou que les hommes lui étaient contraires, il s'en réjouissait comme d'une occasion de pratiquer cet abandonnement dont il faisait une si haute profession.

« Je veux, dit-il, me mettre au large et me

(1) Voir ci-dessous *Maximes spirituelles*, x.

dilater en Dieu par une entière confiance en ses soins et en sa bonté. Je marcherai désormais dans la voie de la perfection par un épanchement en Dieu, au lieu que je marchais ci-devant par un resserrement en moi-même. Cet épanchement détruit et anéantit les bornes de la créature dans ses opérations, et la dégageant d'elle-même, la fait se perdre en Dieu. »

Comme l'amour était en toutes choses son motif et son attrait, lors même qu'il s'abandonnait à la justice de Dieu, il faisait état de s'abandonner à son amour, regardant les effets de sa justice comme les rigueurs de son amour.

« Mon Dieu, dit-il dans un de ses écrits, après ma mort, les ordres de votre justice seront absolument exécutés sur moi; faites, s'il vous plaît, que pendant ma vie, les desseins de votre amour et de votre miséricorde soient parfaitement accomplis en moi. Je m'abandonne présentement à votre bonté, de même que je serai pour lors abandonné à votre justice. Mais bien plus, mon Dieu, dès à présent, je m'abandonne à votre justice, et je me soumets, dès cette vie, à toutes les peines qu'il lui plaira d'ordonner pour la punition de mes infidélités. Exercez sur moi

les justes rigueurs de votre amour, pour me faire remplir les desseins de votre amour. Je m'y abandonne sans réserve. »

Pour faire voir quelle a été sa charité envers le prochain, il ne faut que rapporter les règles de perfection qu'il s'était prescrites pour la pratique de cette vertu.

« 1. Agir envers tout le monde avec le même dégagement des sentiments humains, soit d'inclination, soit d'aversion, et avec la même charité pour les uns et pour les autres.

« 2. Traitant avec le prochain, prendre soigneusement garde de ne me laisser point aller à trop de complaisance ou d'affection pour les uns, ni au dégoût et à l'impatience à l'égard des autres.

« 3. Avec un grand dégagement de tout le monde, avoir une vraie cordialité pour servir toutes sortes de personnes, ne me préférant à qui que ce soit, me tenant pour ce que je suis, c'est-à-dire pour le dernier de tous, et n'ayant du mépris que pour moi-même, ayant du respect pour tous les autres.

« 4. Ne prendre jamais, avec l'aide de Dieu, le procédé vicieux des autres envers moi pour règle de ma conduite à leur égard.

« 5. Me comporter envers les autres de telle sorte que j'aie plutôt sujet de me plain-

dre d'eux qu'ils n'en aient de se plaindre de moi.

« 6. Agir avec le prochain de telle manière que je ne lui donne jamais, s'il est possible, aucune occasion de pécher. Quel qu'un, par exemple, m'aura mal servi : je cesserai doucement de me servir de lui, sans concevoir en moi-même d'aigreur pour lui, et sans lui rien dire qui puisse lui causer des sentiments d'aigreur pour moi.

« 7. Prendre bien garde que la difficulté et la peine, ou l'inclination au repos, ne me fassent manquer à aucune occasion de rendre service à Dieu et d'aider le prochain.

« 8. Ne jamais donner à l'étude le temps que la charité demande pour le service du prochain, et ne refuser pas ordinairement de faire du bien aux personnes présentes, sous prétexte de travailler pour d'autres qui sont éloignées, comme de leur écrire des lettres ou des instructions. Mais, en ce dernier cas, si je juge que ces écrits soient pressés, procurer que, dans l'occasion présente, les âmes qui ont besoin de secours soient assistées, ou présentement par d'autres, ou par moi dans un autre temps.

« 9. Les fautes d'autrui que je vois ou que j'apprends doivent servir à me rendre plus

charitable envers le prochain. Ma charité, ma douceur et ma compassion à son égard doivent être d'autant plus grandes que ses fautes sont plus grièves.

« 10. Ce qui a coutume d'éteindre ou de diminuer la charité, comme les rebuts, les mépris, les contradictions, servira, Dieu aidant, à l'augmenter en moi. Ainsi j'aurai le cœur plus ouvert pour les personnes qui m'auront désobligé ou mal traité; et, si l'occasion s'en présente, je les servirai plus franchement et plus cordialement, comme mes bons amis. C'est à quoi je ne manquerai non plus qu'à bien recevoir les rebuts et les mépris, et dès qu'il m'arrivera quelque chose de rebutant ou de choquant, je mettrai promptement mon esprit dans cette bonne disposition, je chercherai en quoi je pourrai obliger ces personnes, et je le ferai de bonne grâce. J'en userai de même envers ceux qui me donneront lieu de pratiquer la pauvreté, me laissant manquer de quelque chose, ou me partageant mal. »

Il rapporte, dans un de ses écrits secrets, une grâce que Dieu lui fit pour ôter cette fierté naturelle qui fait qu'ayant reçu de quelque un quelque déplaisir ou quelque refus, nous lui marquons notre ressentiment, en

cessant d'agir avec lui comme auparavant, et affectant de ne lui plus demander le même service, ou le même plaisir qu'il nous a refusé.

« J'avais été touché, dit-il, de ce qu'un Supérieur n'avait pas pris les choses de la façon que je les lui avais proposées, et m'avait refusé ce que je lui demandais, que j'estimais pourtant fort raisonnable et qui l'était en effet, au jugement de quelques-uns avec qui j'en avais conféré. En cela, j'avais du dessous, et l'on donnait l'avantage à d'autres, injustement à mon avis. Comme j'étais dans ce ressentiment, Dieu me donna deux pensées au sortir de l'autel : l'une, combien de fois en moi la partie inférieure et les sens n'accordaient pas à la raison ce qu'elle leur demandait si justement, de sorte qu'elle avait du dessous là où elle devait avoir le dessus; l'autre, combien de fois j'avais refusé, et je refusais encore à Dieu ce qu'il me demandait avec tant de raison, et avec une intention si droite et si pure, sans que pour cela je me rendisse à sa demande. Je fis réflexion que Dieu ne laisse pas de revivre me proposer et me demander les mêmes choses, ou d'autres choses, selon les occasions qui s'en présentent, avec une aussi

grande douceur et une aussi grande bonté que si je lui avais accordé ci-devant tout ce qu'il m'a demandé. C'est ainsi qu'il faut que j'en use à l'égard de mes Supérieurs et de tous les autres. Mais aussi ne faut-il pas que désormais je ne refuse rien à Dieu (1) ? Je veux lui accorder absolument et entièrement tout ce qu'il me demandera. Ainsi soit-il. »

(1) Cette ponctuation est de l'éditeur. Elle a l'avantage de rendre la phrase correcte, sans rien changer. Au sens affirmatif, le second ne serait de trop. Il faut reconnaître cependant que cette ponctuation ne s'impose pas, le P. Huby laissant aller sa plume, sans se préoccuper de la correction grammaticale.

DEUXIÈME PARTIE

MAXIMES ET OPUSCULES

Préface du P. Champion.

Comme je suis persuadé que rien ne fait mieux connaître l'esprit des saints que leurs écrits, je joindrai à la *Vie du P. Huby* un recueil de ses maximes et de quelques petits traités spirituels qu'il fit pour des personnes qu'il conduisait (1), sans avoir en vue de les donner au public. Ils portent son caractère, et sont pleins de lumière et d'onction. J'espère que ceux qui ont le vrai goût de la dévotion les recevront avec respect, comme les reliques de l'esprit intérieur de ce saint homme.

(1) Nous disons à présent : *qu'il dirigeait*

I. MAXIMES

I. MAXIMES POUR S'ÉTABLIR DANS L'HUMILITÉ

Quiconque aspire à la perfection doit se réjouir de ce qui fait d'ordinaire le plus de peine dans la vie : 1° de ce qu'on n'a pour lui que de la dureté; 2° de ce qu'on blâme et qu'on méprise ses actions et tout ce qui le touche; 3° de ce qu'on l'oublie, et qu'on le néglige dans les besoins; 4° de ce que l'on ne montre que de l'aversion pour lui et pour ses proches; 5° de ce que l'on n'adhère jamais à ses désirs, quelque justes qu'ils semblent être.

Quand une âme se rend un peu fidèle à la grâce dans les humiliations, les mépris, les délaissements, de sorte qu'elle se voit abandonnée de tout le monde, et que tout lui manque, elle est dans un paradis, dans une paix et dans un repos qui surpasse tout sentiment, et toutes les créatures ne lui sauraient nuire.

S'il y a quelque choix à faire, ce doit être celui des emplois les plus ravalés et les plus laborieux.

Rien ne me rend si méprisable que l'horreur que j'ai du mépris.

Il n'y a de mal dans le mépris que le refus que je fais de le souffrir.

Je n'ai qu'un fantôme d'humilité lorsque je m'humilie moi-même, si je ne consens de bon cœur d'être humilié par les autres.

Une grande humilité souffre volontiers un grand mépris. Une petite humilité souffre volontiers un petit mépris. Si donc je ne puis souffrir le moindre mépris, je n'ai pas seulement le premier degré d'humilité; et autant que je suis vide d'humilité, autant suis-je plein d'orgueil.

Je n'avancerai dans la perfection qu'autant que je consentirai d'être dans l'abjection.

L'innocence, la simplicité, la candeur des enfants sont l'idée (1) de l'humilité de Jésus et de ses saints.

Qui s'établit par des détours n'est point enfant.

Qui ne peut plus suivre le sentiment et l'inclination des autres, n'est plus enfant.

Qui se pique aisément pour de petits déplaissirs, et qui raisonne sans cesse sur de petits mépris, s'éloigne autant du royaume

(1) Nous dirions maintenant *l'idéal*.

de Jésus-Christ qu'il est peu conforme à la simplicité des enfants.

Nous ne sommes guère propres à travailler nous-mêmes à notre anéantissement. Nous sommes trop faibles contre nous-mêmes, et nous avons trop d'indulgence pour nos défauts. Mais Dieu y met la main, et il se sert de nous et de nos misères pour nous humilier. C'est à nous à nous soumettre à cette conduite et à l'agréer. Qu'à la bonne heure donc mon corps soit affligé de maladies; que mon honneur soit flétri; que je sois tenu pour ce que je suis, et que je demeure dans l'oubli et dans le néant : pourvu que je consente à tous ces anéantisements, cela me suffit.

2. SUR LES TENTATIONS

Une âme bien fidèle tire le même fruit de la tentation du mal que de l'inspiration du bien.

Le grand profit de la tentation consiste à en tirer le bien contraire, dans toute son étendue et avec toute la bonne volonté dont on est capable.

Les imparfaits succombent dans les moindres occasions du mal, les parfaits triomphent dans les plus grandes.

Dans les tentations des sens, il faut élever son esprit à l'infinie grandeur de Dieu. Dans les tentations de l'esprit, comme de vanité, d'envie, il faut s'abaisser dans l'abîme infini de son néant.

Le moyen de se rendre victorieux des tentations du plaisir, de quelque nature qu'elles soient, est de s'appliquer sérieusement à aimer et à embrasser les croix. Jusqu'à ce qu'on se soit adonné tout de bon à cette pratique, on sera toujours flottant entre le plaisir et la croix, entre la tentation et la victoire; et l'on sera en danger de succomber, ou de tomber dans la négligence, ou du moins dans quelque trouble, le cœur n'en étant pas autant éloigné qu'il peut et qu'il doit être par un vrai amour de la croix.

Il y a encore une autre manière de combattre les tentations des sens. C'est d'anéantir son esprit et d'acquiescer dans son cœur aux ordres de Dieu, au milieu de ces attaques importunes, à l'exemple de saint Paul, « *qui se glorifiait même dans ses faiblesses, afin que la force de Jésus-Christ habitât en lui* », c'est-à-dire afin que la grâce seule de son Sauveur régnât en lui, et qu'il reconnût que de lui-même il n'était que misère.

Voilà trois moyens de vaincre ces sortes de tentations : ou par élévation, ou par abaissement, ou par application à la croix (1).

Le penchant au mal n'est pas un péché. Il peut devenir un exercice de vertu, d'où l'on tirera un grand profit, et où l'on n'a que deux choses à pratiquer, l'abandon et la fidélité : l'abandon à souffrir cet état, et la fidélité à persévérer dans son devoir, sans se laisser aller au mal.

Dans les tentations attrayantes, pureté;

Dans les affligeantes, douceur;

Dans celles qui abattent le cœur, confiance;

Dans celles qui élèvent l'esprit, humilité.

3. SUR LES SOUFFRANCES

Dans nos croix, persuadons-nous bien que ce qui nous crucifie, nous purifie et nous sanctifie. Jésus-Christ est un Dieu crucifié et crucifiant. Il a été crucifié par ses ennemis, et il crucifie ses amis.

Dans la perte des biens temporels, songez que cette perte est un trésor pour l'éternité, et qu'un seul acte de résignation à souffrir

(1) Ce paragraphe résume ce qui est dit dans les précédents.

la pauvreté vaut mieux que toutes les richesses de la terre.

Les croix et les peines sont les plus précieux présents que Dieu nous fasse dans ce monde; et l'acceptation des croix et des peines est aussi le plus précieux présent que nous fassions à Dieu sur la terre.

Mon repos doit être dans la privation des biens et dans la souffrance des maux.

Souffrir sans réflexion sur les créatures et sur soi-même, et n'envisager dans ses souffrances que la cause première, qui dispose tout par sa providence.

Regarder ses peines comme des croix, et les croix comme les choses les plus précieuses du monde, et les embrasser avec le plus grand amour de son cœur, comme les choses qui nous sont les plus utiles et qui sont les plus glorieuses à Dieu.

Nos répugnances nous font plus de mal que nos peines.

4. MAXIMES DE PRUDENCE

Ne prendre jamais avis de sa passion, ni de celle d'autrui.

Plus on a de passion, moins on a de raison.

Qui admet dans son conseil des fous et

des personnes passionnées, quels avis peut-il recevoir d'eux, sinon des avis conformes à leur disposition ? Et s'il les écoute et les suit, quelles résolutions peut-il prendre, que des résolutions folles et passionnées ? C'est justement ce qui nous arrive lorsque nous écoutons et que nous suivons ce que nos sens et nos passions nous conseillent.

Il faut toujours avoir l'esprit ouvert à écouter la raison, et le cœur ouvert à recevoir la grâce.

Garder pour maxime, dans l'exécution d'un dessein, de n'y employer que le moins qu'il est possible de moyens, et précisément ceux qui sont nécessaires pour le faire réussir.

Pourquoi, la plupart des choses qui se présentent dans la vie ayant un bon et un mauvais côté, ne les prendrais-je pas du bon, qui est celui de la vertu ?

Mettons-nous du côté de la vertu contre notre humeur, et non pas du côté de l'humeur contre la vertu.

C'est dans moi qu'est la source de mon bonheur ou de ma peine, puisque c'est l'acceptation ou le refus que je fais de la vertu qui fait l'un ou l'autre.

Je ne dois me plaindre que de moi, puisque tout ce que les autres font ou disent contre moi tournera, si je veux, à mon avantage.

Le mal qu'on peut dire de nous ne doit servir qu'à nous animer au bien contraire.

Il est important de voir de quelles vertus on a quelque commencement ; et, au lieu de s'arrêter là, voir jusqu'où l'on peut aller, afin de s'y appliquer solidement. Manque de cela, on demeure fort en arrière.

Ne prenons pas le change : le temps nous est donné pour travailler et pour souffrir, et l'éternité pour nous reposer et pour jouir.

C'est en vain qu'on s'élève à Dieu, si l'on n'a appris à se connaître et à se mortifier.

5. DE LA MORTIFICATION

La parfaite mortification doit me rendre, pour l'extérieur, sourd, aveugle, muet ; pour l'intérieur, insensible partout où l'intérêt de Dieu ne se trouve point.

Ceux qui, faisant voyage, marchent le matin avant le jour, et ceux qui marchent le soir dans les ténèbres, ont les uns et les autres de la peine.

Mais la peine des premiers n'est pas comparable à celle des seconds, parce que ceux-

là avancent vers le jour qui commence à poindre, et qui aura bientôt sa pleine clarté; ceux-ci, au contraire, plus ils marchent, plus ils s'enfoncent dans l'obscurité de la nuit, jusqu'à ne voir plus goutte, en danger de tomber dans quelque fosse ou dans quelque précipice. De même, ceux qui se retirent de la conduite des sens, et ceux qui la suivent : les uns et les autres marchent dans les ténèbres parce que les sens offusquent la vie intérieure. Mais ceux qui se retirent de la conduite des sens vont vers le jour, parce qu'ils vont vers Dieu, qui est esprit et lumière, et qu'ils avancent dans la vie de la grâce, qui est une vie d'esprit et de lumière; au lieu que ceux qui suivent les sens s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres et dans la nuit, parce que les connaissances et les expériences que l'on acquiert par les sens sont basses et grossières, et incapables de contenter l'âme. Il faut donc prendre volontiers la peine qu'il y a à se retirer des sens, puisqu'il y en a moins qu'à les suivre, et que, plus on s'éloigne des sens, plus cette peine diminue.

6. DU DÉGAGEMENT DES CRÉATURES

Nous n'avons qu'autant de force que nous

avons de dégagement de nous-mêmes; et nous nous affaiblissons autant que nous nous laissons aller aux recherches de l'amour-propre.

Quoique beaucoup de choses nous soient licites, nous ne devons pourtant nous en rendre aucune nécessaire hors des desseins de Dieu, parce que l'affection qu'on a pour la créature captive le cœur et lui fait perdre le privilège de la vraie liberté.

Notre esprit est entre deux mondes, le sensible et le spirituel. La nature corrompue, si nous nous laissons aller à ses instincts, retire notre esprit du monde spirituel et l'abaisse dans le monde sensible. La grâce, au contraire, si nous suivons ses mouvements, retire notre esprit du monde sensible et le retient dans le monde spirituel. Tandis qu'il est là, il est hors des attaques de la chair, du siècle et du démon; parce qu'encore que le démon soit esprit, il ne peut pourtant atteindre à notre esprit ni lui nuire que par nos deux autres ennemis, c'est-à-dire par les fantômes du siècle, qu'il remue dans notre imagination, et par les sentiments qu'il excite dans l'appétit par les mouvements qu'il cause dans la chair. Or tout cela est dans le sensible. Mais pour peu que notre

esprit se retire du spirituel, et s'engage dans le sensible, il se trouve exposé aux tentations de ces trois ennemis. Qu'il demeure donc dans son étage propre, et qu'au lieu de s'abaisser à l'étage sensible et corporel, il aille se perdre dans cet Esprit infini qui est son principe, son terme et son centre, et qu'il y demeure perdu. Heureux de ne s'éloigner jamais de cet Etre souverain, qui est toujours appliqué à nous voir, à nous aimer et à nous combler de grâces et de biens spirituels, lorsque nous lui demeurons attachés.

Une personne solidement spirituelle passe sa vie en trois sortes d'actions : 1° à se séparer de l'affection des choses de la terre; 2° à se rendre insensible aux plaisirs des sens; 3° à fuir seule vers celui qui est seul, c'est-à-dire vers Dieu.

L'âme attachée à la terre n'estime que les choses de la terre. Les choses spirituelles et célestes lui paraissent petites, et à peine les peut-elle voir. Mais si elle se dégage de la terre et se met en liberté, à mesure qu'elle s'élèvera en haut, elle découvrira la petitesse des choses terrestres et la grandeur des célestes et divines.

7. DU RECUEILLEMENT

Le parler dissipe l'esprit; le silence le ramène.

Plus de silence, plus d'innocence.

Me taire, quand je verrai que mon silence vaut mieux que ce que je voudrais dire.

Qui tient son cœur dans la clôture, c'est-à-dire en lui-même avec Dieu, garde son cœur de tout désordre. Car où il n'y a que le cœur et Dieu, tout va bien.

Les mouvements de Dieu dans l'âme se font à petit bruit; un esprit trop occupé au dehors, négligent et peu attentif à soi-même, n'y prendra pas garde et les laissera passer sans effet. Il faut avoir l'esprit recueilli pour les apercevoir, et le cœur libre pour les suivre.

Dieu s'occupe à l'égard de chacun de nous, comme s'il n'y avait que chacun de nous au monde. Occupons-nous de Dieu, comme s'il n'y avait que Dieu seul au monde.

— Pour avoir, partout et en tout temps, Dieu présent, et pour s'unir à lui, il ne faut pas seulement se séparer des créatures à l'extérieur, mais encore dans l'intérieur; il faut porter en soi une solitude où l'âme, en quelque lieu et en quelque compagnie

qu'elle soit, passe au travers de tout, pour arriver sans empêchement à son Dieu.

8. DE LA PAIX DE L'ÂME

La paix de l'âme est le secret important et la pierre fondamentale de toute la conduite intérieure. C'est par cet état qu'on imite parfaitement Dieu, tenant toujours son cœur dans le calme, agissant et souffrant selon que Dieu ordonne ou permet les choses. C'est là la perle précieuse qu'il faut acheter au prix de tout ce qu'on possède; l'âme qui l'a trouvée est plus riche que si elle possédait un monde entier. Elle n'a point d'autre soin que de la conserver. Dieu et cet heureux état sont tout son trésor et toute sa vie.

Une âme, qui ne résiste point aux volontés ni aux mouvements de Dieu, jouit d'un grand repos dans son intérieur. Car nos peines et nos troubles viennent de nos résistances.

Plus l'âme vient à l'unité et à la simplicité dans ses opérations, plus elle est tranquille.

Dans la vie naturelle, le trouble commence par les sens, et puis va jusqu'au cœur. Dans la vie spirituelle, la paix com-

mence par le cœur, et de là se répand partout.

9. DE LA CONFIANCE EN DIEU

On prêche la crainte de Dieu aux gens du monde, et moi je prêche aux religieux et aux personnes dévotes la confiance en Dieu, et je les exhorte d'y avoir une grande confiance, particulièrement après qu'ils sont tombés dans quelque faute. Je voudrais que leur confiance en Dieu fût pour lors aussi grande qu'elle est après la communion. Après une faute, nous avons plus besoin de confiance en Dieu qu'auparavant, parce qu'étant plus faibles, nous avons plus besoin d'appui et de force, et que la confiance est notre force et notre appui.

Nous ne saurions faire un plus grand dépit au démon, que d'accroître notre confiance en Dieu après nos fautes. Car ce que le démon prétend pour lors, c'est de nous tenir dans un abaissement d'esprit qui ressemble à un petit désespoir, et qui n'est pas une seule faute, mais une continuation de plusieurs fautes.

Pour renverser ce dessein du démon, excitons-nous à la confiance, et à la plus grande confiance qu'il nous sera possible.

Pourquoi nous décourager pour être souvent vaincus (1). Le démon ne cesse jamais de nous attaquer, quoique nous l'ayons mille fois vaincu dans les mêmes combats qu'il nous livre tous les jours. Il est dans le désespoir de son salut; mais il est plein d'espérance de notre perte. Il espère tout de sa malice et de notre faiblesse. Pourquoi n'espérons-nous pas tout de la bonté de Dieu et du secours de ses grâces, qui sont infiniment plus puissantes que toutes les tentations des démons?

Notre confiance n'est jamais dans un exercice plus parfait que quand nous nous trouvons ou en de plus grands dangers ou dans de plus grandes peines.

Le cœur le plus abandonné à Dieu est le mieux gardé.

10. DU PUR AMOUR

Aimer Dieu purement pour le contenter, parce qu'il veut que je l'aime, qu'il mérite d'être aimé, et qu'il est juste que nous l'aimions, sans avoir égard à ce que nous gagnons en l'aimant, à ce qu'il nous peut donner, à ce qu'il a promis à ceux qui

(1) Entendre: parce que, du fait que.

l'aiment; mais, comme serviteur inutile, immoler tout à son amour.

Qu'il m'ôte tout, hormis son pur amour: j'en suis content et je l'en prie. Il ne m'ôtera rien que je ne perde de bon cœur pour l'amour de lui. Me laissant son pur amour, il me laissera tout ce que je veux. Je renonce de tout mon cœur, et pour jamais, à tous mes intérêts propres, afin qu'ils soient perdus avec moi dans le pur amour; et je me garderai bien de revenir jamais à ce que je quitte, à mes intérêts, à mon amour propre, à moi-même (1).

Si j'aime l'immortalité qu'il me donne, ce n'est qu'afin que je puisse avoir à jamais son pur amour; et je souhaite de tout mon cœur de cesser plutôt d'être, dès ce moment, que d'être un seul moment sans son pur amour.

Votre pur amour, mon Dieu, m'est tout, et sans lui tout ne m'est rien. Il est ma vie, mes délices, mes biens, ma gloire, mon

— (1) Ces derniers mots (*Et je me garderai bien* —) ont été supprimés dans l'édition de 1886, sans doute parce qu'ils pourraient être pris en un sens quiétiste; mais il est clair que ce sens n'est pas celui du P. Huby, qui partout prêche la prière, l'espérance, l'action, la lutte. Écrivant avant la controverse entre Bossuet et Fénelon, il ne faut pas lui demander les précisions de langage que les décisions de Rome ont introduites en cette matière.

paradis, mon éternité, parce que c'est le seul bien que je vous puis procurer avec le secours de votre grâce, et que vous demandez de moi.

Tandis que je me regarderai moi-même en la moindre chose, le pur amour ne possédera point mon cœur.

Autant qu'il est juste que mon être soit sacrifié pour rendre hommage à l'être infini de Dieu, autant est-il juste que mon amour propre soit détruit, afin que le pur amour de Dieu vive en moi.

Autant avancerai-je dans le pur amour que je m'éloignerai de mon amour propre; et comme on peut faire des progrès infinis dans le pur amour, il faut que je m'éloigne infiniment de mon amour propre.

La vie de l'amour propre est la mort du pur amour. La vie du pur amour est la mort de l'amour propre. Ils ne peuvent subsister l'un avec l'autre. Il faut perdre tout autre amour pour avoir le pur amour.

Comme l'amour propre se nourrit des consolations et des goûts spirituels, le pur amour s'établit dans les sécheresses et dans les peines.

Rien de moi ni pour moi, mais tout de Dieu et tout pour Dieu.

Un bienheureux, dans son état de gloire, est parfaitement content, en quelque lieu qu'il soit, fût-il dans le plus petit coin du monde, éloigné du paradis et de la compagnie des autres bienheureux. Parce que voyant Dieu et possédant Dieu, comme il fait, son cœur ne peut pas désirer autre chose que Dieu, qui est sa béatitude essentielle, au prix duquel tout le paradis ne lui est pas un atome.

De même, un bienheureux qui est des derniers dans l'état de gloire, est parfaitement content parce qu'il voit Dieu et qu'il le possède. Que d'autres bienheureux le possèdent d'une autre manière, ou plus ou moins excellente, cela ne lui fait point porter envie à ceux qui le possèdent plus parfaitement que lui, ni avoir de la joie d'en voir quelques-uns au-dessous de lui. Il est content de la gloire des uns et des autres, parce que la possession de Dieu et la volonté de Dieu sont sa gloire essentielle. Dieu seul lui est tout. Voilà le modèle d'une âme qui aime Dieu d'un amour pur. Tout son contentement est en Dieu et dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Tout le reste ne lui est rien.

Il ne faut point prendre son repos dans le

repos, mais seulement dans la volonté de Dieu. C'est-à-dire qu'il ne faut pas s'amuser à désirer, à chercher le repos quand on ne l'a pas, ni à le goûter quand on l'a; mais il faut uniquement s'établir dans la volonté de Dieu, avec une entière indifférence pour le repos et pour le travail. Autrement on se cherche soi-même, et non pas purement Dieu. C'est ici un empêchement qui nous arrête souvent et longtemps, et peut-être toute la vie, et qui fait que nous ne sortons jamais bien de nous-mêmes et que Dieu ne nous possède point pleinement.

Nous demeurons toujours dans les confins de notre volonté propre et de la volonté de Dieu, de la nature et de la grâce, des vertus et des vices. Il faut nous perdre entièrement en Dieu, donner à la grâce un empire absolu sur nous, pratiquer la vertu dans toute son étendue et dans sa pureté, nous éloigner comme à l'infini de nous-mêmes, de la nature et des vices. Alors nous entreprenons dans une sainte liberté, dans un repos que nul événement ne pourra troubler.

II. DE LA RÉSIGNATION A LA VOLONTÉ DE DIEU

Dans vos troubles, ne cherchez point à

vous calmer par d'autre voie que par celle de la résignation et de la patience.

La résignation à souffrir la privation des bien créés vaut mieux que leur possession. Il faut en excepter la grâce.

Les deux choses du monde les plus précieuses sont de savoir un peu prier et un peu souffrir; et toutes deux sont comprises dans une troisième, qui est de savoir se résigner.

Quiconque sait se résigner
Sait bien souffrir et bien prier.

Puisqu'il faut être toujours prêt à perdre la vie, au temps et en la manière qu'il plaira à Dieu, il faut être disposé à toutes les autres pertes qui se peuvent faire dans la vie : à la perte des biens, de la santé, de la réputation et de l'honneur, par toutes sortes d'infirmités et de maladies, d'humiliations et de calomnies. Il n'y a que cette résignation et disposition d'esprit qu'il ne faut jamais perdre. Pour la conserver, il faut perdre volontiers tout le reste. Et dans toutes les conjonctures de la vie, soit dans celles qui arrivent en effet, soit en celles qui se présentent à l'esprit, il faut se tenir dans la même résignation, dans le même abandon-

nement aux ordres de Dieu pour tout perdre que pour perdre la vie.

12. POUR S'EXCITER A LA FERVEUR

Il y a des âmes qui rendent tout petit. Ce sont les petites âmes. Elles rendent les plus grandes actions petites, parce qu'elles les font avec un cœur petit, avec une volonté petite, faible et bornée. Il y en a d'autres qui rendent tout grand. Ce sont les grandes âmes, qui font les plus petites actions avec un cœur grand, avec une volonté grande, généreuse et sans bornes. Tout ce que font les petits cœurs est petit, tout ce que font les grands cœurs est grand.

Faire un grand bien avec une petite volonté, c'est ne faire qu'un petit bien. Faire un petit bien avec une grande volonté, c'est faire un grand bien. Ce qui fait nos actions grandes ou petites devant Dieu, c'est la grande ou la petite volonté (1).

Quand la difficulté est plus grande que notre volonté, nous cédon. Quand notre volonté est plus grande que la difficulté, nous surmontons la difficulté. Or si nous

(1) La pensée de l'auteur est juste en son fond; mais à condition de tenir compte aussi de l'élément objectif; il y a des choses grandes et des choses petites.

voulons, il n'y a jamais de difficulté qui ne soit moindre que notre volonté, parce qu'il n'y en a jamais qui ne soit moindre que la grâce que Dieu nous offre. Acceptons donc toute la grâce qui nous est offerte, et nous aurons toujours et une grâce et une volonté plus grandes que nos difficultés, et, par conséquent, nous les surmonterons toutes (1).

Nous devons aller à toutes les actions et à toutes les souffrances avec une aussi grande volonté pour Dieu que si nous allions à la plus grande de toutes les actions et de toutes les souffrances qui est le martyre.

Je n'ai qu'à me vaincre moi-même, c'est-à-dire à faire que la grâce et la vertu

(1) Ces phrases, depuis: *Or, si nous voulons...* jusqu'à: *Nous les surmonterons toutes*, ne sont exactes que si nous y intercalons la prière. Avec la grâce, nous pouvons tout, comme dit saint Paul: *Je puis tout en celui qui me fortifie*. D'autre part, il est des cas où nous n'aurons la grâce requise que si nous la demandons à Dieu par la prière. Avec la prière, nous sommes sûrs de l'obtenir, à condition que notre prière soit sérieuse et persévérante. Sérieuse, c'est-à-dire impliquant de notre part (avec la grâce de Dieu) une volonté ferme et pratique de prendre les moyens nécessaires (éviter les occasions, faire ce que nous pouvons avec l'aide de Dieu). Persévérante, c'est-à-dire sans poser de limite, mais continuant à prier (dans la tentation, par exemple) tant que dure la tentation, tant que la prière est nécessaire pour ne pas succomber (tout en prenant les moyens naturels: faire diversion, se distraire, etc.).

l'emportent sur la nature et sur l'humeur, et, par cette victoire, je m'affranchis de tous les maux (1); des péchés et des peines que les péchés attirent en ce monde et dans l'autre; je triomphe de tous mes ennemis, et j'acquiers des biens infinis pour cette vie et pour l'autre. Serais-je assez mal avisé, assez lâche pour ne pas obtenir de moi un avantage qu'il ne tient qu'à moi d'avoir, puisque jamais la grâce de Dieu ne me manque ? (2)

Ce qui cause la grande rage des démons, c'est d'avoir perdu de si grands biens et de s'être attiré de si grands maux pour n'avoir pas voulu obtenir d'eux-mêmes ce qui dépendait d'eux. Souvent on ne peut pas obtenir ce qui dépend des autres, et l'on s'en fâche, on s'en plaint. Mais que je n'obtienne pas de moi ce qui dépend de moi, et ce qui m'est de si grande conséquence, cela n'est-il pas étrange ? Tout ce que nous pouvons obtenir des autres n'est rien; et quand on m'a refusé quelque chose, pour la même chose qu'on me refuse j'en puis obtenir de moi une autre, qui vaut incomparablement mieux, savoir la patience.

(1) Je garde la ponctuation de l'original. En mettant [:] on aurait un sens un peu différent, mais soutenable aussi.

(2) A condition que je la demande.

Ce qui fait que nous avançons si peu dans la perfection, c'est nos fréquentes interruptions. Dès que nous avons fait un pas, au lieu de continuer toujours dans un même train, nous retournons aux pensées, aux sentiments, aux passions et aux manières dont nous nous étions un peu retirés par le premier effort; et nous demeurons là un temps notable jusqu'à un second effort, après lequel nous revenons encore aux bassesses de la nature comme auparavant. Dans l'oraison, par exemple, nous commençons avec ferveur. Nous avons dessein de nous séparer entièrement des créatures, pour ne nous occuper que de Dieu. Mais incontinent nous retombons dans notre lâcheté naturelle, et nous y passons la plus grande partie de la prière. Ainsi nous la faisons toujours de la même façon, et nous ne profitons presque point de ce saint exercice. On ne fait pas assez d'attention à ce défaut. Le moyen de le corriger est de veiller sur nous-mêmes, et d'éloigner constamment les objets dont l'idée ou l'affection pourrait nous arrêter. Cette vigilance nous mettra dans l'état où nous devons être afin que Dieu opère en nous selon son bon plaisir.

13. POUR S'EXCITER A LA FIDÉLITÉ

Notre fidélité à la grâce doit être prompte, entière, constante.

Le moindre mot qui vient d'une personne que l'on aime est doux et bien reçu. N'est-il pas juste que la moindre inspiration de Dieu soit reçue avec la disposition d'un cœur fidèle et parfaitement soumis ?

Qui ne fait pas ce qu'il peut ne mérite aucune grâce pour faire davantage.

Dieu ne nous ôte jamais ses dons que quand nous lui ôtons notre cœur.

Nous devons témoigner à Dieu notre exactitude et notre fidélité à l'égard de quatre choses : 1° à l'égard de ce qui vient de Dieu, de ses grâces et de ses inspirations, pour les recevoir et les suivre; 2° à l'égard de ce qui est contre Dieu, jusqu'au moindre péché, pour l'éviter; 3° à l'égard de ce qu'il faut faire pour Dieu, jusqu'au moindre de nos devoirs, jusqu'au plus petit règlement pour le garder; 4° à l'égard de ce qui se présente à souffrir pour Dieu, afin de l'endurer de bon cœur.

Nous demandons à Dieu qu'il nous fasse gagner nos procès, et nous lui faisons le plus souvent perdre les siens. Car Dieu a

tous les jours des procès, dont nous sommes les juges et les arbitres. C'est touchant la possession de notre cœur, qui lui est disputée par ses ennemis, le démon, le monde et la chair. Il a de son côté le bon droit, et il prétend avec justice que le fonds et les fruits lui appartiennent. Nous jugeons cependant tous les jours en faveur de ses ennemis, préférant les suggestions du démon aux inspirations du Saint-Esprit, ayant de lâches complaisances pour le monde, et nous laissant aller aux inclinations de la nature, au lieu de tenir ferme pour les droits de Dieu.

14. DE LA VIE INTÉRIEURE
ET DE LA VIE EXTÉRIEURE

La conduite de la vie intérieure consiste à ne point manquer de correspondre à ce qui est de surnaturel, à toutes les inspirations de Dieu, à tous les mouvements de la grâce, et à n'y mêler rien de naturel, nulle recherche de soi-même.

Il n'y a que deux sortes de vie. L'une qui va de l'intérieur à l'extérieur : c'est la vie commune du monde. L'autre qui vient de l'extérieur à l'intérieur : c'est la vie des vrais spirituels, des véritables dévots.

Il faut savoir faire distinction entre la vie intérieure et la vie extérieure : ne donner à celle-ci que ce qu'on ne lui peut refuser, et se plonger et perdre dans celle-là.

Qui sait bien faire distinction entre la vie intérieure et l'extérieure fait peu de cas des avantages de celle-ci, et ne se met guère en peine de ses désavantages, parce qu'il donne toute son estime, toute son affection et tous ses soins à celle-là.

15. DE LA VOIE LARGE ET DE LA VOIE ÉTROITE

Le chemin qui mène à la perdition, et la porte par où on y entre, est large, dit Notre-Seigneur. Mais quand on est arrivé au bout de ce grand chemin, quand on a passé cette grande porte, on entre dans un lieu étroit et obscur, le centre de tous les maux pour jamais. C'est l'enfer. Voilà le malheur où l'on tombe pour des honneurs, pour des biens et pour des plaisirs d'un moment.

Au contraire, *le chemin qui conduit à la vie est petit, et la porte par où l'on y entre est étroite*. Mais quand on a suivi ce petit sentier, quand on a passé cette porte étroite, on entre dans un pays d'une étendue im-

mense, un pays de lumière, de paix, de délices pour une éternité. C'est le paradis. Voilà le bonheur où l'on arrive pour s'être privé de quelques petites et courtes satisfactions des sens, et pour avoir accompli les saintes volontés de Dieu.

Ces paroles de Notre-Seigneur se vérifient même dès cette vie, à l'égard des pécheurs et des justes.

Le chemin qui mène au péché est large, parce qu'on y va en accordant toute liberté aux sens et à la nature. Le chemin qui mène à la perfection est étroit, parce qu'on n'y peut aller qu'en mortifiant ses sens, qu'en faisant violence aux inclinations naturelles, qu'en retranchant toutes les choses inutiles. Mais cette voie large de la liberté des sens conduit à un état de gêne, d'obscurité, de misère. C'est l'état du péché, sous lequel le pécheur gémit, et duquel il ne peut se retirer à cause de sa mauvaise habitude. (1) Il est comme dans un enfer.

Au contraire, par la voie étroite de la mortification, l'on arrive dans un grand

(1) Il le pourrait, s'il le voulait, ou priaient pour le vouloir; mais il ne veut ni vouloir, ni prier pour obtenir de vouloir.

pays, d'une vaste étendue, lumineux, délicieux. C'est l'état de la perfection, où l'âme, dégagée des sens, forte et invincible contre les attaques de ses ennemis, vit avec Dieu dans la région de l'esprit, dans une sainte liberté, dans la douceur de la paix, dans l'abondance des vrais et solides biens. Elle est là comme dans un paradis.

II. PETITS TRAITÉS SPIRITUELS

I

*Règles de perfection pour conduire l'âme
à l'union divine.*

L'âme s'unit à Dieu par la connaissance et par l'amour. Ainsi le secret pour arriver à l'union divine est de mettre l'esprit et le cœur dans un saint vide, où les créatures ne viennent point troubler la paix et le repos de l'âme.

Section I. — RÈGLES POUR L'ENTENDEMENT

Si nous pouvions une fois bannir de notre esprit toutes les images des choses créées, nous jouirions d'un repos tranquille et d'une liberté parfaite. Car les choses ne nous touchent qu'en tant qu'elles sont dans notre esprit.

Ce que je ne connais point ne me fait pas de peine.

Si mon ami est malade, et que je ne le sache point, je n'en suis point affligé. Si l'on dit du mal de moi, et que je l'ignore, je n'en ai point d'inquiétude.

Si une grande fortune arrive à un de mes parents à mon insu, je n'en serai point touché. Le néant ne me peut troubler, parce qu'il ne peut avoir de place dans mon esprit.

Si je puis donc dégager mon esprit de toutes les créatures, elles seront à mon égard comme le néant, et n'occupant point mon esprit, il sera libre, et je pourrai l'appliquer uniquement à Dieu. J'agirai comme s'il n'y avait au monde que Dieu et moi.

Ce n'est pas que les images des créatures n'entrent dans notre esprit. Car il n'est pas possible, dans cette vie, de les bannir tout à fait de notre pensée, tant à cause du besoin que nous en avons que de notre infirmité naturelle. Mais si nous ne les admettons que dans la nécessité, et qu'autant précisément que les devoirs de notre condition le requièrent, à proprement parler elles n'auront point de place dans notre esprit, parce qu'elles n'y seront que quand nous le voudrons et qu'autant que nous voudrons les y souffrir, les pouvant chasser lorsque nous le jugerons à propos. De cette manière nous n'en serons point inquiétés, puisqu'elles ne seraient point dans notre esprit contre notre volonté.

Ce repos et cette liberté d'esprit étant si désirables, nous devons extrêmement priser les moyens par lesquels nous y pouvons parvenir.

En voici trois généraux et faciles : *Tout oublier, tout ignorer, tout anéantir*. Ils sont généraux : ils s'étendent à tout, et l'on s'en peut servir en tout lieu et en tout temps. Ils sont doux et aisés : ils ne nous obligent point à une multiplicité d'actes différents.

Considérons-les un peu l'un après l'autre.

§ I. *Tout oublier.*

Cet oubli regarde le passé. Il faut oublier toutes les choses dont le souvenir est inutile ou vient hors de saison. Combien de fois avons-nous été troublés par le souvenir de ce que nous avons vu et senti ! Un affront que nous avons reçu ne nous aura fait de la peine qu'une fois ; mais le souvenir que nous en aurons nous aura peut-être cent fois chagrinés. Une perte qu'on aura faite ne donnera peut-être point de repos tandis qu'on s'en souviendra. Il en est de même de toutes les choses fâcheuses.

Puis donc que le souvenir de ces sortes d'objets ne sert qu'à causer de la peine, il y faut renoncer par un oubli volontaire.

Oubli qui doit être si général qu'il s'étende même aux péchés de la vie passée. Il faut les oublier, supposé qu'on ait fait une bonne confession générale, ou que l'on croie avoir bien fait toutes ses confessions particulières. Pour lors il ne faut plus rappeler en sa mémoire ses péchés en détail, par exemple, que l'on a commis un tel péché, dans un tel lieu, en compagnie d'un tel. L'ennemi pourrait prendre de là l'occasion de nous tenter encore, ou de nous inquiéter par la crainte de n'avoir pas bien déclaré toutes les circonstances. Nous devons seulement conserver une idée confuse de nos péchés : que notre vie a été fort dérégulée, et que nous sommes de grands pécheurs. Cela suffit pour nous tenir dans l'humilité et pour nous exciter à la contrition.

Quant au bien que nous avons fait, il faut absolument l'oublier, tant en général qu'en particulier ; et dès que nous avons achevé une bonne œuvre, il faut en perdre l'idée, et ne s'en souvenir non plus que si on ne l'avait jamais faite. Et cela pour deux raisons. La première, parce que cette réflexion peut causer de la vanité. La seconde, parce qu'elle détourne de la présence de Dieu et de l'entier abandonnement

à sa volonté, qui est le plus grand bien dont nous soyons capables en cette vie, et que nous possédons parfaitement quand nous ne pensons à aucune créature.

§ II. *Tout ignorer.*

Cette ignorance regarde particulièrement l'avenir, et bannit toute curiosité. Combien de fois avons-nous été inquiétés pour nous être enquis de choses dont nous n'avions que faire, ou pour avoir regardé des objets dont nous pouvions nous passer !

C'est l'esprit du monde de vouloir tout savoir, de s'enquérir à toute heure de nouvelles, et de se remplir de connaissances vaines. L'esprit de Dieu, au contraire, porte à ignorer volontiers tout ce qui ne peut servir à nous avancer dans la grâce. Heureuse ignorance, qui fait que l'âme acquiert une merveilleuse science des choses divines, qu'elle se dégage de ce qui pourrait troubler son repos, et qu'elle se rend tellement maîtresse de l'esprit, qu'il lui est aisé d'en disposer et de l'appliquer à tout ce qu'elle veut.

Il faut n'avoir point d'autre soin que d'être fidèle à Dieu, de bannir toute crainte, d'agir purement par amour, et se tenant paisiblement dans le sein de la Providence,

comme un petit enfant qui dort tranquillement dans le sein de sa mère, sans penser au lendemain.

§ III. *Tout anéantir.*

Cette maxime regarde les choses qui sont déjà dans notre esprit, soit qu'elles y soient venues malgré nous, ou que nous les ayons laissé entrer. Par exemple, vous êtes tenté de jugement téméraire : si vous vous arrêtez tant soit peu à cette pensée, elle aura sur votre esprit le même effet qu'un cachet qu'on applique sur de la cire. Elle y fera une impression dont vous aurez peine à vous défaire. Il faut l'anéantir dès que vous l'apercevez. Vous venez de faire une faute, et vous vous amusez à y réfléchir, pour en faire une discussion qui ne sert qu'à contenter l'amour-propre. Anéantissez cette réflexion sur la faute, et tournez-vous aussitôt vers Dieu simplement et amoureusement, sans vous inquiéter et sans perdre courage. Faites un acte de contrition, et ne pensez plus à la faute jusqu'à l'examen du soir, que vous en ferez la revue avec plus d'exactitude. Enfin, il faut anéantir généralement dans notre esprit toutes les choses dont la pensée ne contribue point à notre avancement.*

Cela se peut faire, ou en prenant une autre pensée, ou en cessant de penser, et mettant son esprit dans le vide; et c'est proprement ce qu'on appelle anéantir. Ceci se comprendra mieux par la comparaison de l'esprit avec l'œil. Quand on regarde quelque objet, l'espèce (1) en est dans l'œil. Si on veut l'en bannir, on le peut faire ou en regardant un autre objet, ou en fermant les yeux et ne regardant rien. Ainsi l'œil demeure vide de toute espèce. Il est vrai qu'il n'est pas si aisé de suspendre ses pensées que ses regards. Mais avec le secours de la grâce on en peut venir à bout.

Par ce moyen on se met en assurance contre toutes les tentations. Car le démon ne pouvant entrer dans la volonté que par l'esprit, si l'esprit est vide de tout, comment cet ennemi pourra-t-il attaquer la volonté? De plus, on se garantit des illusions qui viennent de l'imagination, parce qu'on la met dans le vide, aussi bien que l'esprit. Enfin, on entre dans la voie la plus droite pour recevoir les communications de Dieu, qui n'opère jamais mieux que dans le néant, et ne parle jamais plus familièrement et plus intimement à l'âme que quand l'esprit est

(1) Mot philosophique pour *image*.

calme et qu'il n'est point agité par les pensées des créatures (1).

Section II. — RÈGLES POUR LA VOLONTÉ

Si l'on gardait exactement ces règles pour l'entendement, il ne serait pas nécessaire d'en donner pour la volonté. Car celle-ci étant aveugle, elle n'a ni d'affection ni d'aversion pour les objets que selon qu'ils lui sont proposés par l'entendement. On ne peut aimer ni haïr ce que l'on ne connaît pas. Ainsi quand il se présente à l'esprit quelque chose contre Dieu, si d'abord on l'anéantissait, (2) la mettant en oubli, la volonté ne s'y porterait pas. Mais parce que le péché a tellement affaibli nos puissances que, souvent, il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire absolument des pensées qui nous viennent malgré nous; qu'après les avoir anéanties deux et trois fois, elles reviennent encore; et que, d'autre part, nos passions se trouvent quelquefois si émues qu'il nous est comme impossible de les apaiser sur l'heure :

(1) Nous dirions aujourd'hui, et avec plus de clarté : *par la pensée des créatures, en pensant à elles.*

(2) Entendez : si on anéantissait cette chose.

A tout cela, le remède est compris dans ces deux mots : *dégagement, acquiescement.*

§ I. *Dégagement.*

Le dégagement doit être universel. Comme nous devons tâcher d'anéantir dans notre esprit tout ce qui ne vient point de l'esprit de Dieu, aussi devons-nous dégager notre volonté de tous les mouvements des passions contraires à la volonté de Dieu, d'abord que (1) nous les sentons se soulever.

Pour mieux entendre la pratique de cette maxime, il faut remarquer que deux sortes de tentations attaquent la volonté : les unes qu'on peut nommer *attrayantes*, les autres qu'on peut appeler *choquantes* ou *affligeantes*. Celles-là viennent de la part des choses agréables, qui donnent du plaisir aux sens ou à l'âme; celles-ci viennent de la part des choses fâcheuses et contraires à notre inclination. Par exemple, il vous prend envie de regarder quelque objet curieux, ou vous sentez un mouvement d'antipathie ou d'aversion pour une personne qui est d'une humeur opposée à la vôtre, ou qui vous a désobligé. Dès que vous

(1) On dit maintenant : *dès que.*

sentez ces sortes d'attaques, dégagez-en promptement votre cœur : des attrayantes, par la pureté, ne permettant pas qu'il se souille, comme il ferait s'il s'attachait le moins du monde à la créature; des fâcheuses, par la douceur, le calmant autant qu'il vous sera possible, et ne le laissant pas tremper un moment dans l'amertume de la passion qui l'émeut.

§ II. Acquiescement.

Si, malgré vos efforts pour dégager votre volonté de ces tentations, elles continuent, le remède est d'acquiescer, non à la tentation, mais à la volonté de Dieu, qui permet que vous sentiez l'importunité de la tentation. Car il faut distinguer deux choses dans les tentations : le *mal de coulpe*, qu'elles proposent, et qui est contre la volonté de Dieu; et la *peine*, ou l'humiliation qu'elles causent, et qui vient de la permission de Dieu. Par exemple, dans la tentation de vengeance, il y a le mal que vous vous sentez porté à vouloir à la personne qui vous a désobligé, et le mal que cette tentation vous fait sentir, particulièrement si vous désirez d'en être affranchi. Quant au premier, il ne faut nullement y consentir.

Mais pour le second, il faut y acquiescer humblement et paisiblement, comme si vous disiez : *Je ne veux point du tout de mal à cette personne, mais puisque Dieu permet que je sois tenté de lui vouloir du mal, et que cette tentation me fait souffrir et m'humilie, j'adore la sainte volonté de mon Dieu, je prends cette peine comme venant de sa main et je m'y soumets de tout mon cœur, n'en voulant point être délivré que quand il lui plaira.*

Par cet acquiescement, l'âme jouit d'un grand repos et fait de merveilleux progrès.

Il faut seulement apporter à la pratique de ces règles une grande exactitude en toute occasion, et une grande fidélité jusque dans les plus petites choses, afin de tenir toujours l'esprit et le cœur dans un vide parfait, sans jamais se décourager pour les fautes qu'on pourra faire contre cette conduite. Le découragement est la ruine de la spiritualité. Nos défauts doivent servir à nous établir dans la confiance en Dieu. Plus nous reconnaissons en nous de faiblesse, plus nous avons sujet de nous confier en Dieu.

Ainsi, l'acquiescement de la volonté s'étend à tout, hormis au péché. Il faut

accepter toutes sortes d'emplois, de peines, de quelque part qu'elles viennent, quelque grandes ou longues qu'elles soient; les contradictions, les rebuts et les mépris; les délaissements intérieurs et les aridités; les chagrins, les ennuis.

On se trompe quand on croit que ceux qui sont bien résignés à la volonté de Dieu n'ont point d'ennuis ni de tristesse. Quand Notre-Seigneur était triste jusqu'à la mort dans le Jardin des olives, en était-il moins parfait et moins résigné à la volonté de son Père? La tristesse n'est donc pas incompatible avec la perfection, quand on la sait bien prendre.

C'est encore un abus de croire qu'on perd le temps à l'oraison, quand on n'y a point de facilité. Dans les plus grandes sécheresses et les plus grandes impuissances de méditer, de produire des actes, d'arrêter son esprit en la présence de Dieu, on peut faire une excellente oraison, puisqu'on peut accepter cet état en vue de la volonté de Dieu; et l'on peut y glorifier Dieu davantage que quand on a bien de la facilité à prier, et des sentiments de dévotion tendres et fervents.

II

De l'assiette du cœur.

Comme il y a une certaine assiette du corps, une situation dans laquelle le corps est à son aise, de même y a-t-il une assiette du cœur, une disposition dans laquelle le cœur se trouve en repos. Il faut tâcher de la reconnaître et de s'y mettre; quand on y est, s'y tenir; quand on n'y est pas, s'y remettre, non pour sa propre satisfaction, mais afin d'être dans l'état que Dieu veut pour sa demeure, qui doit être un lieu de repos.

Cette assiette consiste dans un acquiescement en Dieu, et dans une cessation volontaire des agitations inutiles de l'esprit et du corps.

L'âme établie dans ce repos est bien plus capable de recevoir les opérations de Dieu, et mieux disposée à produire ses opérations à l'égard de Dieu; et par cette pratique, quand elle est constante, il se fait en l'âme

un grand vide de tout ce qui est purement naturel et humain; et la grâce, avec les principes surnaturels et divins, s'affermir et se dilate de plus en plus.

Tout sert au progrès de l'âme lorsqu'elle sait se tenir dans une même assiette. La privation des choses qu'on peut désirer, même des spirituelles, y contribue extrêmement. En quoi il importe de remarquer que les privations opposées aux inclinations naturelles sont la nourriture des vertus. Le jeûne nourrit la tempérance; le mépris nourrit l'humilité; les macérations du corps nourrissent la mortification; les injures et les déplaisirs nourrissent la charité. Au contraire, la possession des objets délectables est le poison des vertus. Le boire et le manger est le poison de la tempérance; l'estime et l'applaudissement est le poison de l'humilité; les plaisirs et les aises du corps sont le poison de la mortification; les richesses sont le poison de la pauvreté; les affections humaines sont le poison de la charité. Non que ces choses-là produisent d'elles-mêmes cet effet. Cela vient de notre corruption et de ce que nous en faisons d'ordinaire un mauvais usage.

C'est pourquoi les âmes éclairées ne les recherchent point; et pour ne point sortir

de la pratique des vertus, leur soin fidèle et constant est de tenir toujours leur cœur dans la même assiette parmi les divers événements de la vie.

III

De l'attrait de la grâce.

Un point important dans la vie spirituelle est de reconnaître par où la grâce entre dans le cœur, de quelle manière elle veut s'en rendre maîtresse et le réduire dans l'état où il doit être.

Pour connaître cela, il faut distinguer trois états de l'âme : 1° celui de la grâce ordinaire ; 2° celui d'une grâce plus particulière ; 3° celui des peines.

Dans le premier, qui est commun, l'attrait de la grâce sera un désir de Dieu, une pente vers Dieu, un abandonnement de soi-même à Dieu. C'est à quoi l'âme doit faire attention, afin de suivre cet attrait.

Dans le second, où les impressions de la grâce sont plus fortes, son attrait sera des désirs ardents, une douce inquiétude, un entier abandon, une amoureuse contrition, un profond anéantissement, une présence de Dieu plus vive et plus expresse, ou quelque autre pareil sentiment fort pénétrant, auquel il faut être fidèle, s'en laissant possé-

der, et agissant d'autant moins par soi-même que la grâce agit plus par ces sortes d'impressions.

Dans le troisième, il faut tâcher de reconnaître par où la grâce réduit davantage le cœur à accepter les peines, à les porter, et à demeurer paisible au milieu du trouble. Ce sera ou l'esprit de pénitence et le désir de satisfaire à la justice de Dieu, ou une humble soumission à ses jugements, ou un généreux abandonnement à sa providence, ou un intime acquiescement à ses volontés, ou l'amour de Jésus-Christ, ou une haute estime de la croix et des biens qui l'accompagnent, ou un simple souvenir de la présence de Dieu, ou un tranquille repos en Dieu, ou un esprit de sacrifice, un anéantissement et une perte de soi-même en Dieu. Plus on se livre à cet attrait, plus on profite de ses peines.

Connaître ainsi la voie par où la grâce vient et veut s'établir en l'âme ; entrer dans cette voie, et, quand on en est sorti, s'y remettre, et s'y laisser conduire par l'esprit de Dieu : c'est là le grand secret de la vie spirituelle.

Je dois m'accommoder à ma grâce et à ma croix.

Jésus-Christ attaché à la Croix y a attaché sa grâce et son esprit : il faut que je laisse entrer et demeurer dans mon cœur la croix, la grâce et l'amour divin, qui ne veulent point se séparer depuis que Jésus-Christ les a unis ensemble.

L'attrait intérieur nous porte plus à Dieu que tous les moyens extérieurs, parce que c'est Dieu même qui l'insinue doucement dans l'âme, et qui par là amollit le cœur, le ravit, le gagne, et en fait ensuite tout ce qu'il veut.

IV

*Le chemin qui conduit au bonheur
de (1) cette vie.*

Chacun veut être heureux et content, même dès cette vie. C'est là le but de tous nos désirs. Pour y parvenir, on prend deux chemins tout opposés : les uns tiennent celui de la multiplicité, en amassant le plus qu'ils peuvent; les autres celui de la simplicité, en retranchant tout. Ainsi, les uns désirent des biens, des honneurs, des plaisirs, et les recherchent autant qu'il est en leur pouvoir, espérant de rendre par là leur cœur content. Les autres, au contraire, ne désirent rien, et quittent tout, comme faisaient ces anciens philosophes : un Cratès, qui jeta tout son argent; un Diogène, qui n'avait pour logis qu'un tonneau.

De ces deux chemins, le dernier est le plus facile et le plus court, parce qu'il dépend de nous, étant (2) en notre pouvoir

(1) On serait tenté de mettre *dès*; mais l'ensemble indique bien qu'il s'agit du bonheur ici-bas par la voie d'abandon.

(2) *Etant* est ici impersonnel : il est en notre pouvoir...

de tout quitter. Le premier est non seulement le plus long, mais très difficile, et il s'y rencontre mille obstacles à nos desseins. Car ou l'on nous dispute les biens que nous voulons avoir, ou ceux de qui nous les attendons nous les refusent, ou quelque accident nous les enlève, ou le temps, le lieu, l'occasion nous manquent : si bien qu'on ne voit quasi personne qui arrive par cette voie à un bonheur net, entier et constant. La jouissance même d'un bien, loin de rassasier l'appétit, ne fait que l'aiguïser et qu'exciter le désir d'un nouveau bien. Or, qui a le désir d'un bien a la crainte de ne le pas obtenir ; qui a la crainte et le désir a deux bourreaux qui le tourmentent, et deux vers qui lui rongent incessamment le cœur. Qui n'a point de désir n'a point de crainte ; et qui n'a ni crainte ni désir, il est content ; et, bien que son contentement et son bonheur ne paraissent peut-être pas tant que celui des heureux du siècle, il est pourtant en effet et plus pur, et plus entier, et plus constant.

Si cela est vrai dans le bonheur humain et temporel, il l'est encore bien davantage dans le bonheur surnaturel et spirituel, qui consiste à se dégager de tout l'amour propre,

et à se soumettre entièrement à la volonté de Dieu. Pour y parvenir, les uns s'adonnent à diverses pratiques, et s'empressent à produire quantité d'actes et de bons désirs, dont ils se garnissent le plus qu'ils peuvent, comme de moyens pour arriver à leur fin. Les autres s'y prennent d'une autre manière, par un simple et entier abandonnement d'eux-mêmes à la volonté de Dieu, quittant, pour ainsi dire, tout soin d'eux-mêmes, pour être plus absolument en la disposition de Dieu, afin qu'il fasse d'eux et en eux tout ce qu'il lui plaira. Mais, quoique cette voie de retranchement soit la plus courte, que tout le monde y puisse entrer, qu'il ne s'y trouve point de trouble ni d'embarras, elle n'est pas néanmoins la plus suivie. Comme peu de personnes veulent tout quitter pour arriver par ce retranchement au bonheur temporel, aussi n'y a-t-il que très peu d'âmes qui se résolvent à se dépouiller de tout pour parvenir par une entière abnégation au bonheur spirituel. On veut toujours avoir quelque chose de propre, et il n'y a rien dont on ait tant de peine à se défaire que de ses propres opérations. Nous voulons toujours agir, au lieu de mourir tout à fait entre les bras de Dieu, nous

abandonnant à lui sans réserve, le laissant disposer de nous et opérer en nous selon son bon plaisir, et lui disant avec Notre-Seigneur : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*; c'est-à-dire, comme l'explique saint François de Sales : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, afin que vous en fassiez tout ce qu'il vous plaira. »

Une âme qui a fait cette démission de soi-même entre les mains de Dieu, a trouvé le vrai bonheur de la vie. Elle possède la félicité temporelle, parce qu'elle vit dans le dégagement de toutes les choses de la terre, sans crainte et sans désir. Elle possède la spirituelle, parce que, ne se regardant plus elle-même, et laissant Dieu vouloir en elle et pour elle tout ce qui lui plaît, elle vit dans une tranquillité pure et invariable, n'ayant point d'autre soin au monde que de vivre dans cet entier abandon d'elle-même à Dieu. Elle est à couvert des tentations, parce qu'étant dégagée du monde, le diable ne la peut attaquer par le dehors; et comme elle est au-dedans retirée dans son centre, la partie inférieure et l'imagination, qui sont les deux portes par où le démon peut entrer dans l'âme, étant fermées, il ne peut guère

lui nuire. Ainsi hors des attaques de ses ennemis, dégagée de la multiplicité des désirs et des craintes, des réflexions et des opérations inquiètes, établie dans le repos de sa simple dépendance de Dieu, elle jouit du bonheur le plus net, le plus entier et le plus constant que l'on puisse avoir en cette vie. Elle est dans le terme où les autres aspirent par leurs discours (1), par leurs méditations, par leurs réflexions et par leurs bons propos.

Ce terme est d'être entièrement morte à elle-même, et de vivre uniquement de Dieu. Or, s'il faut que je meure à moi-même afin que Dieu vive en moi, comme la vie consiste dans l'action, et que mourir c'est cesser d'agir, quand je cesserai d'agir par un entier abandonnement de moi-même à Dieu, il est évident que je cesserai de vivre, et par conséquent que je mourrai, pour donner lieu à Dieu de vivre en moi et d'opérer en moi; et comme Dieu commence de vivre en moi dès que je commence de mourir à moi-même, cessant d'opérer par moi-même, Dieu continue de vivre en moi, tandis que je continue dans cette cessation de mes

(1) Le mot *discours* équivaut ici à *raisonnements*.

propres opérations, pour être entièrement abandonné aux siennes (1).

Dans cet état, on pratique excellemment la perfection de ces deux mots, qui disent tout en fait de morale et de mortification, *abstine, sustine* : s'abstenir, pâtir. *Abstine* : on ne cherche plus ses commodités ni ses satisfactions, les ayant commises à Dieu, à qui l'on en laisse pleinement la disposition. *Sustine* : on s'abandonne volontiers aux souffrances avec une pleine et constante résignation à la conduite de Dieu. Ainsi, ne s'attachant à rien et ne craignant rien, on va toujours son train ordinaire dans le droit chemin de son simple acquiescement à Dieu; et plus on y avance, moins est-on capable d'être ébranlé ou distrait par les choses de la terre. Ajoutez qu'on a bien plus de force pour agir. Et comme, en hiver, les corps sont plus robustes qu'en été, parce qu'en hiver le sang et la chaleur se retirent

(1) Ici, comme à propos du pur amour, *Maximes*, § X, les formules se rapprochent parfois des formules quiétistes; mais la doctrine n'est pas autre que celle de l'abandon, telle que Bossuet l'expose dans le *Discours sur l'acte d'abandon*, et qu'elle se trouve chez les meilleurs auteurs ascétiques, notamment chez saint François de Sales. Tout cela, chez le P. Huby, est en vue de l'*action*, comme il le dit quelques lignes plus bas : « Ajoutez qu'on a bien plus de force pour agir. »

au cœur, qui est le principe de la vie, au lieu qu'en été le sang et la chaleur se dilatant par tout le corps, il en reste moins dans le cœur, d'où vient qu'on est plus faible : de même les âmes établies dans un profond recueillement, retirant leurs forces de la multiplicité des actes (1) de l'imagination, de l'entendement et de la volonté, et les tenant ramassées au dedans par une simple attention à Dieu, ont ordinairement la vie spirituelle plus vigoureuse que celles dont les forces sont partagées à divers actes et à plusieurs recherches, quoique bonnes.

C'est là le moyen d'être entre les mains de Dieu de la manière que saint Ignace veut que nous soyons entre les mains de nos supérieurs, comme un corps mort ou comme un bâton, qui non seulement n'ont point de mouvement contraire à celui qu'on voudrait leur donner, mais n'ont point d'eux-mêmes de mouvement. Ainsi devons-nous être si parfaitement soumis à nos supérieurs, que non seulement nous n'ayons pas de volonté ni de jugement contraire à leur volonté et à leur jugement, mais que nous n'ayons pas

(1) Entendre ainsi : Cessant d'éparpiller leurs forces dans la multiplicité des actes, pour les concentrer dans l'attention à Dieu.

même de volonté ni de jugement (1); que nous laissions nos supérieurs vouloir et juger pour nous tout ce qu'ils estimeront le plus à propos, et que nous ayons pour leur conduite une obéissance aveugle. C'est, dis-je, de cette manière qu'une âme entièrement morte à elle-même est au regard de Dieu. Elle laisse Dieu et ses supérieurs disposer d'elle et juger pour elle tout ce qu'il leur plaît, et reçoit sans résistance tous les mouvements de l'obéissance et de la vie spirituelle, ne se conduisant non plus par elle-même qu'un aveugle qui s'abandonne à la conduite de son guide.

En quoi il ne faut pas craindre qu'elle demeure oisive et sans rien faire. Car elle a toujours assez de connaissance de ce qu'elle fait pour le faire avec liberté, et elle est d'autant plus prête à vaquer à toutes choses qu'elle n'est point divisée, mais uniquement et simplement occupée de ce qu'elle doit faire pour lors. Et la vertu de cette âme est bien plus intime, plus stable et plus spirituelle que celle des âmes qui

(1) Même remarque ici que plus haut: Nous renonçons à notre volonté propre et à notre jugement personnel, pour vouloir ce que veulent nos supérieurs, et juger comme ils jugent.

sont encore dans la multiplicité de leurs opérations (1).

Ce que Notre-Seigneur a dit, que *quiconque abandonnera pour lui sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle*, se justifie au regard de tout ce qu'on quitte pour Dieu. Quiconque quitte tous ses plaisirs trouve cent fois plus de plaisir dans le dégagement de tout plaisir; quiconque quitte toute propre estime trouve cent fois plus de contentement dans cette perte de toute propre estime; quiconque quitte sa propre volonté trouve cent fois plus de satisfaction à n'avoir plus de propre volonté; quiconque quitte le soin de son corps trouve cent fois plus de douceur et de repos dans cet oubli de son corps; quiconque quitte tous ses propres desseins, pour n'en avoir plus d'autre que d'exécuter ceux de Dieu, trouve cent fois plus de consolation à faire ce que Dieu veut de lui et ce que l'obéissance lui ordonne, qu'il n'en eût trouvé dans l'exécution de ses propres desseins.

(1) S'il restait quelque doute sur la pensée du P. Huby, ce paragraphe et le suivant suffiraient à montrer qu'elle n'a rien de quêtiste.

Venons-en à la pratique, nous expérimenterons avec le temps la vérité de la promesse de Notre-Seigneur.

Mais ce qui est en cela plus considérable (1) c'est que non seulement on trouve le centuple de ce qu'on quitte, mais de plus on donne à Dieu le centuple; c'est-à-dire qu'on rend cent fois plus de gloire à Dieu, que la volonté de Dieu s'accomplit en nous cent fois plus parfaitement, et que Dieu règne cent fois plus en nous. Ainsi plus on quitte pour Dieu, plus on trouve en Dieu, et plus on est heureux et content.

(1) Entendre : plus digne de considération.

V

Egalités et excès (1).

A) *Diverses égalités qui comprennent toute la perfection, et qu'on doit tâcher d'acquérir.*

1. IL DOIT Y AVOIR ÉGALITÉ :

Entre les grâces de Dieu et ma correspondance;

Entre mes connaissances et ma volonté;

Entre ma volonté et l'effet;

Entre mes résolutions et l'exécution;

Entre mes obligations et mes actions;

Entre mon néant et mon anéantissement;

Entre la valeur des choses et mon estime;

Entre le mérite des objets et mon amour.

2. JE DOIS AVOIR ÉGALITÉ :

D'éloignement pour toutes sortes de péchés;

De soin pour toutes mes actions;

D'application pour le commencement, le progrès et la fin de chacune de mes actions;

(1) Ce titre est de l'éditeur, pour grouper ensemble trois pièces qui font un petit tout.

D'exactitude pour toutes mes règles;
De charité pour toutes sortes de personnes;

De ferveur pour toutes les vertus;
D'humeur et d'esprit en tout temps et en toutes sortes d'événements.

3. IL FAUT QUE J'AIE ÉGALITÉ D'INDIFFÉRENCE
ET DE DISPOSITION :

Pour toutes sortes de lieux et d'emplois;
Pour toutes sortes de croix et de souffrances;

Pour toutes sortes de traitements de la part des créatures; pour leur souvenir et pour leur oubli; pour leur estime et pour leur mépris; pour leur affection et pour leur aversion; pour leur faveur et pour leur abandon;

Pour toutes sortes de traitements de la part de Dieu : pour les lumières et pour les ténèbres; pour les consolations et pour les aridités;

Pour le repos et pour le travail;
Pour le gain et pour les pertes;
Pour la santé et pour la maladie;
Pour la vie et pour la mort;

Pour tout ce que Dieu veut que je sois ou que je ne sois pas, soit dans la nature, soit dans la grâce, soit dans la gloire.

B) *Divers excès que la perfection demande.*

La perfection veut que nous ayons toujours :

Plus d'humilité que d'humiliations;
Plus de patience que de peines;
Plus d'obéissance que d'ordonnances;
Plus d'effets que de paroles;
Plus de volonté que d'effets;
Plus d'amour que d'action;
Plus de soin de l'âme que du corps;
Plus d'application à la sainteté qu'à la santé;

Plus d'abandonnement à tout que d'abandon de tout.

C) *Méthode pour profiter de la lecture et de la méditation de ces égalités et de ces excès.*

Pour lire et pour méditer avec profit ces égalités et ces excès, il faut :

1° Bien entendre et bien pénétrer le sens de chaque proposition.

2° Me bien persuader que je puis pratiquer cette perfection; que Dieu le veut et qu'il m'offre pour cela ses grâces, dont il

veut que je me serve; qu'à la mort il m'en demandera un compte exact, et qu'il me récompensera ou punira selon le bon ou le mauvais usage que j'en aurai fait; que ce n'est pas seulement d'aujourd'hui, mais depuis longtemps, qu'il demande de moi cette perfection, et qu'il me donne ses grâces pour la pratiquer. Cela présupposé :

1° Je remercierai Dieu de toutes les grâces qu'il m'a jusqu'ici présentées pour pratiquer ce point de perfection.

2° Je reconnaîtrai sincèrement le mauvais usage que j'en ai fait, et je lui en demanderai humblement pardon.

3° Je me déterminerai fortement à me mettre dans la sainte disposition qui m'est montrée, et à recevoir la grâce qui m'est offerte pour cela.

4° J'en ferai un ferme propos pour l'avenir; et, pour m'y établir plus solidement, je considérerai combien Notre-Seigneur et la Sainte Vierge ont toujours été parfaitement dans la disposition que je veux avoir, et que j'espère obtenir par leur assistance.

VI

Avis pour une âme que Dieu met dans les grandes épreuves (1).

L'état où vous vous trouvez de peines et d'abandon, et comme de perte évidente de votre salut, est, à la vérité, un état de perte, non du salut, mais des satisfactions, des connaissances, des goûts, des appuis, de l'assurance que la nature et l'amour propre recherchent, et ne perdent qu'avec une extrême peine. C'est un état d'une pénible, mais utile purgation du cœur. Voici ce que vous avez à faire :

1° Ne cherchez point que vos peines diminuent ou prennent bientôt fin. Si Notre-Seigneur veut que votre âme soit triste jusqu'à la mort, ainsi soit-il.

2° Ne cherchez point les consolations extérieures, ni même les spirituelles; et si Dieu vous en donne, ne vous y attachez point, et ne faites aucun effort pour les

(1) Il s'agit ici, non des épreuves extérieures, mais des épreuves intérieures et des purifications mystiques. Tout indique que nous avons ici une lettre, ou, ce qui revient au même, un petit traité de direction pour une âme particulière, mais applicable aux âmes qui seraient dans les mêmes épreuves.

augmenter, pour les goûter et pour les prolonger.

3° Pourvu que vous ayez au fond du cœur une inviolable résolution de ne point offenser Dieu, laissez Dieu disposer de vous comme il lui plaira, pour le temps et pour l'éternité.

4° Dieu vous veut donner, par cette épreuve, une foi sans lumière, une espérance sans appui, et un amour sans goût, c'est-à-dire sans que vous aperceviez ni la lumière, ni l'appui, ni le goût de ces vertus, et, par cette privation, elles deviendront plus spirituelles et plus pures.

5° Croyez fermement ce qu'on vous dit, bien qu'il semble que votre expérience vous dise le contraire, et assurez-vous que vous n'êtes pas la première qu'on ait vue en cet état. Non, sans doute. L'on y en a vu et l'on y en voit encore plusieurs autres.

6° Pour vous affermir davantage, je me rends très volontiers caution pour vous auprès de Notre-Seigneur, et je ne doute nullement que, par son infinie bonté, vous ne le possédiez un jour dans le ciel.

7° Gardez-vous bien des fautes dans lesquelles cet état de peines vous pourrait faire tomber, comme de parler brusque-

ment, d'être moins docile à l'obéissance, de vous porter compassion, de vous arrêter à réfléchir sur vous-même en regardant vos peines, de vous laisser aller à votre humeur.

8° Estimez beaucoup cet état, et remerciez Notre-Seigneur de ce qu'il se sert de cette voie pour détruire votre orgueil et pour vous réduire au point où vous devez vous tenir, c'est-à-dire dans votre néant.

9° Demeurez dans ce néant sec et profond très volontiers, et sans demander d'en sortir, ni en la vie ni à la mort.

10° Cet état est une participation de celui de Jésus-Christ, lorsque, étant sur la croix, il dit à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Remarquez ici que Notre-Seigneur est sans doute délaissé de son Père, puisqu'il le dit; et néanmoins, ayant dit cela, il s'abandonne lui-même. A qui ? A celui duquel il vient de dire qu'il est abandonné. Il s'abandonne à lui en lui disant : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Notre-Seigneur, quoique délaissé de son Père, eût pu s'assister lui-même, puisqu'il était Dieu. Mais non. Son Père l'abandonne, et il s'abandonne aussi. Appliquez-vous ceci, et vous ferez justement ce que Dieu veut. Il vous

semble que Dieu vous a abandonnée. Et, quand cela serait, il ne vous ferait que ce qu'il a fait à son Fils unique. Dieu vous ayant, ce semble, abandonnée, qu'avez-vous à faire ? Rien autre chose, sinon de vous abandonner, comme Notre-Seigneur, à celui qui vous a, ce semble, abandonnée ; et s'il veut vous laisser dans cet abandon jusqu'à la mort, comme il y laissa son Fils, continuez jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ, à vous abandonner à lui, demeurant ainsi abandonnée, et de lui et de vous-même, entre ses mains, comme Jésus-Christ.

VII

Avis pour les âmes que Dieu attire à l'état de simple recueillement et de pur amour (1).

§ I. — On parvient à Dieu par l'anéantissement de soi-même. Tenez-vous si bas, que vous ne vous trouviez ni ne vous voyiez plus vous-même.

A mesure que vous bannirez de chez vous tout ce qui n'est pas Dieu, vous vous remplirez de Dieu. Ne vous regardez pas vous-même : oubliez-vous et séparez-vous de vous-même. Là où vous ne vous trouverez plus, vous trouverez Dieu.

La pratique du parfait anéantissement consiste à n'avoir autre soin que de mourir entièrement à nous-mêmes et à toutes nos opérations propres, pour donner lieu à Dieu

(1) Remarque analogue à celle qu'on peut lire au début de la pièce précédente, avec cette différence qu'ici l'auteur parle au pluriel. Là, il y avait une âme particulière ; ici, c'est une catégorie d'âmes, mais très déterminée, celles que Dieu attire à l'état indiqué. A certains moments, cela frise, en apparence, le quétisme ; mais il ne s'agit pas ici de principes généraux, ni de théorie.

de vivre et d'opérer en nous. Se soumettre ainsi à Dieu par un total abandon de soi-même, et se perdre dans l'abîme de son néant pour ne se retrouver plus qu'en Dieu, c'est produire l'acte le plus excellent dont nous soyons capables, et qui contient en soi la substance de toutes les autres vertus.

C'est cet *un* si nécessaire que Notre-Seigneur recommande dans son Evangile.

O riche néant, où plus l'âme s'anéantit, plus elle devient précieuse aux yeux de Dieu ! Moins elle a d'humain, de créé, de sensible, d'imaginaire, d'intelligible, et de tout ce qui lui est propre, plus elle a de Dieu, plus elle est riche en Dieu.

Vous perdre dans le néant, c'est le moyen sûr de vous trouver en Dieu. Si vous cessez d'être ce que vous êtes, vous viendrez à être ce que vous n'êtes pas, et ce que Dieu veut que vous soyez. A cela se rapportent ces belles paroles de saint Paul aux Colossiens : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*; aux Philippiens : *Je gagne à mourir*; aux Galates : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*.

Demeurez donc, autant qu'il vous sera possible, en état de mort, insensible à toutes

les choses de ce monde, à tous les changements, à tous les événements de la vie, comme les morts qui sont dans les tombeaux.

§ II. — Que votre exercice soit un simple souvenir de Dieu, un humble et amoureux acquiescement de cœur à la volonté de Dieu. Par ce seul exercice vous éviterez tout mal, et vous vous rendrez toutes choses utiles.

Demeurez constamment perdue et anéantie, sans vous mettre en peine de faire autre chose. Que le corps souffre, que l'imagination voltige, que l'esprit babille : silence de cœur à tout cela. Point d'effort violent, point d'artifice étudié : acquiescement éternel, silence, abandon, anéantissement. Tout cela dit la même chose. Demeurez dans la simplicité dont il est parlé dans le petit livre des *Reliques de saint François de Sales* (1).

Demeurez toujours dans une docilité

(1) *Les Sacrées Reliques du Bien heureux François de Sales*, Lyon, Candy, MDCXXVI. Petit recueil de documents ascétiques, encadrés d'abord par le P. de la Rivière, Minime, dans la *Vie* du saint (1624). C'est le point de départ de cette classe des œuvres du saint Docteur qui, depuis 1652, prit le nom d'*Opuscules*. Cf. *Œuvres de saint François de Sales*, t. I, *Introduction générale*, LXXXI, Annecy, 1892.

d'enfant. Mettez-vous dans le néant, et prenez plaisir de vous y voir plus profondément ensevelie que quelque chose qu'il y ait au monde. Acquiescez volontiers à la confusion et à l'anéantissement de vous-même, et soyez persuadée que vous ne vous anéantirez jamais autant que vous le devez faire. *Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

Il ne faut point distinguer le repos et le travail, soit l'intérieur, soit l'extérieur. Tout cela est un, quand on se tient dans l'acquiescement et dans le repos intérieur. Ceci est bien à remarquer.

Il faut quitter la vue de la sécheresse intérieure, aussi bien que de toute autre chose. Cette sécheresse, cette insensibilité purifie l'âme de ses goûts et des recherches d'elle-même. Le simple acquiescement du cœur, sans distinction de tout ce qui se passe dans l'esprit, est la seule chose à quoi il faut s'attacher.

Les enseignements qu'on vous a donnés et votre propre expérience vous feront connaître comment vous devez vous tenir sans activité, sans effort, sans multiplicité.

Eussiez-vous jamais pensé, pendant les

années que vous avez passées dans l'ignorance de cette sorte de vie, si libre, si dégagée, si désintéressée, que vous la dussiez un jour rencontrer en ce monde ? Et après que Dieu vous l'a fait connaître (1), quelle infidélité serait-ce de la quitter, et de vous attacher à autre chose qu'à Dieu seul ! Que tout soit donc pour vous un pur néant, et que Dieu soit seul en vous, comme s'il n'avait rien créé. Ce sera ainsi que dans le néant vous trouverez tout.

Votre manière de traiter avec les créatures doit être de cet air de dégagement et d'éloignement infini de toute tendresse et sensibilité. Il n'est pas concevable combien peu de chose arrête l'âme, et pour longtemps, et souvent pour toute la vie. Un rien est capable d'empêcher les progrès admirables que l'on ferait dans la grâce. Oh ! que Dieu, pour se communiquer aux âmes, y veut un grand vide de toutes les recherches de la nature, et même des plus petites !

Dans toutes les affaires, et dans toutes sortes de rencontres, que tout, hors de Dieu, ne vous soit rien, et que Dieu vous soit tout.

(1) Le texte de Champion porte : « Vous la fait connaître ». Cette leçon est soutenable ; cependant, elle semble moins bien répondre à la pensée : je la corrige, supposant une faute d'impression.

Ne vous empressez, ni ne vous inquiétez jamais pour aucune affaire. On ne peut bien faire qu'une chose à la fois. Faites celle à quoi vous êtes actuellement occupée, sans que celle d'après vienne partager votre attention. Son temps et son rang viendront. C'est en ces occasions qu'il se faut affermir dans la paix, de sorte que non seulement on fasse ce qu'il faut faire, mais qu'on le fasse aussi de la façon qu'il le faut faire, c'est-à-dire avec paix et avec liberté d'esprit.

Travailler peu, travailler beaucoup; agir ou souffrir : plus de distinction. A tout cela, simple acquiescement et égalité, ou égalité d'acquiescement (1).

Pour toutes sortes d'événements et d'afflictions, de maladies, de morts de qui que ce soit, de pertes de quoi que ce soit, égal acquiescement. Les sens s'émouvront, la tristesse serrera le cœur, la représentation de la perte qu'on aura faite passera et repassera dans l'esprit. A tout cela, acquiescement. Que Dieu et sa sainte volonté nous soit tout. Aridité, obscurité, insensibilité, peine, abandon, c'est là qu'il se faut perdre.

Pour toutes vos peines, sans beaucoup examiner d'où elles viennent, acceptez-les

(1) Voir ci-dessus, n. V, et aussi *Traité spirituels*, n. I, section 2, § 2.

en paix; anéantissez-les et anéantissez-vous vous-même avec elles, pour vous tenir dans un anéantissement de toutes choses.

C'est dans les occasions les plus fâcheuses et les plus contraires qu'on pratique un plus parfait dénuement, et qu'on s'établit dans une plus grande confiance en la cause première par la perte des causes secondes. Acquiescement à toutes les pertes, hormis à celle de Dieu.

Seigneur, faites-nous la grâce de bien comprendre cette perfection, et de la pratiquer encore mieux.

Quand ces pensées de... (1) se présentent à votre esprit, changez-les en la pensée d'être toute à Dieu, et en l'abandonnement de vous-même à Dieu. Ainsi, vous demeurerez dans vous-même, ou plutôt dans votre néant. Du reste, laissez ces pensées s'évanouir, comme toutes les autres qui viennent vous distraire. Tâchez de ne vous retrouver plus, mais demeurez perdue pour jamais, et jetée dans cet abîme infini, où il n'y a que

(1) Le P. Champion n'a pas jugé à propos de livrer au public l'objet de ces pensées, probablement à la demande de la personne qui lui aurait communiqué ce « petit traité », écrit pour elle, mais applicable à d'autres âmes, qu'il désigne dans le titre. Le mot supprimé pourrait être, entre autres, celui de *mariage*.

l'être infini et un grand vide de tout le reste. N'y cherchez point d'autre appui que celui de votre abandon et de votre confiance.

§ III. Ne revenez plus d'où vous êtes partie : je veux dire, ne cherchez plus d'appui humain, et ne vous amusez jamais plus aux choses créées. Qu'elles s'enfuient et s'évanouissent pour jamais. Plus de recherche des satisfactions ni des sens, ni de l'esprit, ni du cœur ; mais indifférence et insensibilité pour tout (1), avec un vide et un abandon tout pur et sans bornes.

Perte de tout sans ressource, et de vous-même plus que de tout le reste, comme si vous n'étiez plus rien. Ne tenez non plus à vous qu'au néant d'une créature qui n'est point et qui ne sera jamais.

Dans la perte de tout on trouve Dieu et la paix ; et possédant Dieu, jouissant de la paix ; a-t-on sujet de se mettre en peine de tout le reste ?

Ne vous empressez pour rien. Ne vous

(1). Cette « indifférence et insensibilité » ne doit pas être celle des stoïciens. La phrase précédente en précise et limite le sens : pas de *recherche des satisfactions* pour elles-mêmes, mais liberté d'âme et abandon. Il ne faut pas prendre ces formules, non plus que les suivantes, au sens absolu, mais comme des tendances vers un idéal de détachement de soi.

laissez resserrer le cœur pour quoi que ce soit. Où il n'y a que le néant, il n'y a ni empressement ni resserrement, mais un vide paisible et immuable. C'est là que vous vous établirez, ne vous établissant en rien de créé, et vous vous trouverez heureusement, en cessant de vous chercher et ne cherchant plus rien. Que Dieu seul soit éternellement en vous. Perdez tout pour trouver tout.

§ IV. — Plus vous irez par le chemin par où vous allez, moins vous trouverez ce que vous cherchez. Vous pensez trouver Dieu par vos efforts : ce sera par la cessation de vos efforts qu'il se fera trouver à vous. Quittez toutes ces violentes applications de tête, pour ne retenir qu'un simple souvenir de Dieu présent et opérant en vous. Voilà pour la conduite de l'esprit. Quant à celle du cœur, tenez-le dans un doux acquiescement à l'opération de Dieu. Gardez constamment cette pratique, et vous verrez que votre cœur se remplira de Dieu, se dilatera en Dieu, et sera gouverné de Dieu.

Réduisez-vous à l'Unité qui est Dieu. Tout ce qui n'est point cela n'est point ce que vous voulez. Si vous savez bien vous contenter de cette éminente Unité, vous ne

vous soucierez nullement de tout le reste. Oh ! que cette unité, bien entendue et bien pratiquée, retranche de choses, même de celles qui nous semblent être bonnes, saintes et nécessaires, et qui, au fond, nous nuisent, au lieu de nous servir pour arriver où nous aspirons, savoir à être faits une même chose avec la suprême Unité (1).

Que votre devise soit donc ce mot du Bienheureux Gilles d'Assise : *Une à un*, une âme à un Dieu. Allez encore plus avant, et perdez-vous vous-même dans cette unité. Oubliez tout, et ne vous souvenez que de l'unité. Unité divine, Unité infinie, Dieu seul.

Ce mot d'unité est fort lumineux (2). Il vous fera retrancher toutes les multiplicités superflues. Il est très efficace pour vous appliquer parfaitement à tout ce que Dieu veut de vous. Vous trouverez là-dessous des trésors de lumière, de grâce et d'innocence.

(1) La formule pourrait être mal comprise, mais pas par une âme vraiment catholique.

(2) Ici et dans les lignes qui précèdent, j'écris le mot *unité* tantôt avec majuscule, tantôt avec minuscule, comme je le trouve dans le texte de Champion.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE GÉNÉRALE

I. — Notice sur le P. Huby.....	7
II. — Les écrits du P. Huby.....	12
III. — Les éditions du P. Huby.....	21
IV. — L'édition de 1755.....	27
V. — Pièces recueillies dans la <i>Pratique</i> (édition de Vannes) et leur rapport avec l'édition de 1755.....	30
VI. — L'édition de 1755 et les textes originaux.....	41
VII. — Conclusion : l'édition <i>désirable</i>	61

PREMIÈRE PARTIE. — NOTES INTIMES

Remarque préliminaire.....	69
1. La détermination avec laquelle il se donna d'abord à Dieu.....	73
2. Les principes fondamentaux de sa conduite...	76
3. Son détachement des choses de la terre.....	77
4. Son humilité.....	78
5. Son détachement de ses amis.....	84
6. Son esprit de mortification et sa patience...	85
7. Son détachement de la vie.....	87
8. Son abnégation intérieure.....	89
9. Comment il profitait de ses fautes et comment il résistait aux premiers mouvements des passions.....	90
10. Sa paix intérieure et sa liberté d'esprit.....	91
11. Sa conformité à la volonté de Dieu.....	93
12. Son recueillement.....	96

13. Sa fidèle dépendance de la grâce.....	97
14. Sa messe.....	99
15. Son oraison et son esprit de prière.....	99
16. Ses avis sur l'oraison.....	102
17. Comment il unissait et recommandait d'unir la prière à l'action.....	102
18. Une de ses règles de perfection.....	104
19. Son point faible à ses yeux.....	105
20. Son amour pour Dieu.....	105
21. Sa confiance en Dieu.....	110

DEUXIÈME PARTIE. — MAXIMES ET OPUSCULES

Préface du P. Champion.....	117
-----------------------------	-----

I. — MAXIMES

1. Maximes pour s'établir dans l'humilité.....	118
2. Sur les tentations.....	120
3. Sur les souffrances.....	122
4. Maximes de prudence.....	123
5. De la mortification.....	125
6. Du dégagement des créatures.....	126
7. Du recueillement.....	129
8. De la paix de l'âme.....	130
9. De la confiance en Dieu.....	131
10. Du pur amour.....	132
11. De la résignation à la volonté de Dieu.....	136
12. Pour s'exciter à la ferveur.....	138
13. Pour s'exciter à la fidélité.....	142
14. De la vie intérieure et de la vie extérieure.....	143
15. De la voie large et de la voie étroite.....	144

II. — PETITS TRAITÉS SPIRITUELS

I. — Règles de perfection pour conduire l'âme à l'union divine.....	147
SECTION I. — Règles pour l'entendement.	
1. Tout oublier; — 2. Tout ignorer; —	
3. Tout anéantir.....	147

SECTION II. — Règles pour la volonté. —	
1. Dégagement; 2. Acquiescement.....	154
II. — De l'assiette du cœur.....	159
III. — De l'attrait de la grâce.....	162
IV. — Le chemin qui conduit au bonheur de cette vie.....	165
V. — Egalités et excès. — A. Diverses égalités qui comprennent toute la perfection et qu'on doit tâcher d'acquérir. — B. Di- vers excès que la perfection demande. — C. Méthode pour profiter de la lec- ture et de la méditation de ces égalités et de ces excès.....	175
VI. — Avis pour une âme que Dieu met dans les grandes épreuves.....	179
VII. — Avis pour les âmes que Dieu attire à l'état de simple recueillement et de pur amour.....	183



Chez Gabriel BEAUCHESNE

DU R. P. BAINVEL

**NATURE ET SURNATUREL. Elévation, Déchéance,
Etat présent de l'humanité.**

5^e édition revue et corrigée (6^e mille). 1 vol. in-8 couronne
(xxvii-381 pp.), 14 fr. ; *franco*, 15 fr. 40.

LA VIE INTIME DU CATHOLIQUE.

TABLE. — I. Notions préliminaires. — II. Notre vie
intime, vie de foi, d'espérance, de charité. — III. Jésus dans
notre religion et dans notre vie intime. — IV. Marie dans
notre vie intime. — V. L'Eglise dans la vie du catholique.
— VI. Les Anges et les saints dans la vie catholique. —
VII. Traits généraux de cette vie.

5^e édition revue et corrigée. 1 vol. in-8 couronne (90 pp.),
7 fr. 50 ; *franco*, 8 fr. 25.

DE ECCLESIA CHRISTI.

1 vol. in-8 carré (vi-244 pp.), 28 fr. ; *franco*, 30 fr. 80.

DE VERA RELIGIONE ET APOLOGETICA.

1 vol. in-8 carré (viii-270 pp.), 12 fr. ; *franco*, 13 fr. 20.

**LA VIE DES FONDATEURS DES MAISONS DE
RETRAITE: M. de Kerlivio, le Père Vincent Huby,
Mlle de Francheville.**

Réédité d'après le texte original.

1 vol. in-8 couronne (336 pp.), avec portraits des trois
Fondateurs, 18 fr. ; *franco*, 20 fr.